Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

810C

POÈTES FRANÇAIS,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DES AUTEURS

DU SECOND ET DU TROISIÈME ORDRE,

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

Avec des Notices sur chacun de ces Auteurs;

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC.

TOME PREMIER.

PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

PQ
1165
C45
t.1

LIBRARY
MAY 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

793644

AVANT-PROPOS.

Ce recueil où l'on trouvera réunies les meilleures pièces de nos poètes du second et du troisième ordre, est le complément naturel et indispensable de la partie de la BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE, spécialement consacrée à la poésie.

Outre les maîtres de l'art, dont nous publions séparément les chefs-d'œuvre, il y a encore un grand nombre de poètes français qui ne sont pas sans mérite, mais qu'on ne lit presque plus aujourd'hui, les uns parce qu'ils sont trop anciens et que leur langage est peu intelligible, les autres parce qu'ils sont tombés dans l'oubli, et que ce qu'ils ont produit d'ingénieux se trouve comme perdu dans une foule de mauvais ouvrages. C'est ce qui nous a engagés à faire un choix judicieux et sévère parmi les productions des divers auteurs, et à en former un tout dont

la lecture nous semble devoir être aussi amusante qu'instructive.

La variété est presque toujours sûre de plaire, surtout quand il s'agit de poésie; aussi n'a-t-on rien négligé pour en répandre beaucoup dans ce recueil. Tantôt on a choisi les pièces qui se font remarquer par un tour original et piquant; tantôt celles qui se recommandent le plus par le mérite de la diction; tantôt celles qui semblent rappeler davantage la manière habituelle d'un auteur, ou le caractère de son siècle; le plus souvent enfin, celles qui offrent l'heureuse réunion de l'intérêt du sujet et du charme de la poésie, et qui par cela même, sont plus susceptibles de fixer l'attention du lecteur.

Parmi les noms qui figureront dans ce recueil il en est un assez grand nombre qui pourront d'abord paraître obscurs ou même anti-poétiques. Il serait pourtant injuste d'en rien préjuger de défavorable pour l'ouvrage. Boileau, comme arbitre du bon goût,

comme législateur du Parnasse français, a dû faire la guerre aux Ronsard, aux Colletet, aux Chapelain et à tant d'autres auteurs qui sont aujourd'hui plus connus par ses vers satiriques que par leurs propres écrits; mais il ne suit pas de là que ces hommes sans goût aient été aussi sans talent. « Au nom de Ronsard, dit Marmontel, on croit voir fuir les grâces, et surtout les grâces anacréontiques, et cependant ce même Ronsard a laissé deux morceaux dont l'un me semble digne de Catulle et l'autre d'Anacréon. » Chapelain, si justement bafoué pour son poème de la *Pucelle*, a fait aussi une assez belle ode, au jugement même du sévère Boileau, qui, comme on sait, ne l'épargnait guère. On pourrait faire une remarque semblable, au sujet d'une foule de poètes, dans les ouvrages desquels, au milieu d'un fatras obscur et fastidieux, il se rencontre quelquefois des morceaux exquis, que ne désavoueraient

pas les plus grands maîtres. Cela peut donner une idée des difficultés de la tâche que nous nous étions imposée. Que de volumes poudreux et vermoulus ont été soigneusement feuilletés! que de recherches infructueuses! que de dégoûts et d'ennui! Nous avions en quelque sorte à explorer un pays sauvage, inculte, hérissé de ronces et d'épines, et maintenant nous nous trouvons heureux d'avoir pu, en dédommagement de nos peines, y découvrir parfois quelques fleurs, dont la plupart, bien que très-anciennes, auront pour un grand nombre de personnes, l'attrait piquant de la fraîcheur et de la nouveauté.

Comme l'agrément de la lecture devait être le principal objet de cette collection, il n'entrait pas dans notre plan de remonter beaucoup au-delà du seizième siècle, époque à laquelle notre langue commença à sortir de l'état de barbarie. Les productions des siècles antérieurs, telles que les fabliaux

et les chansons des troubadours, se recommandent, il est vrai, par un grand fonds de gaîté, et souvent par un tour d'esprit fort plaisant. Mais à l'égard du langage dans lequel ils sont écrits, il est aujourd'hui très-difficile à entendre; de sorte que la lecture de ces poésies, loin d'être un délassement récréatif, ne serait pour la grande majorité des lecteurs qu'une étude pénible et rebutante. C'est pourquoi nous commençons ce recueil par quelques poésies de Froissart, de Charles d'Orléans, père de Louis XII, de Clotilde de Surville, et de ce fameux Villon, dont Boileau dit dans son *Art poétique :*

Villon sut le premier dans ces siècles grossiers
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Ce n'est véritablement que du temps de ces auteurs que date l'existence de la poésie française proprement dite. Les productions de cette époque portent tous les traits caractéristiques de l'enfance de l'art. Aussi

ne nous y sommes-nous arrêtés qu'autant qu'il le fallait pour faire connaître les commencemens de notre poésie. Ce premier pas franchi, nous nous sommes empressés de passer au siècle suivant qui offre plus d'intérêt, attendu que la langue y paraît déjà beaucoup plus formée, et que l'intelligence en est beaucoup plus facile. Quant à la partie de ce recueil, relative aux 17e et 18e siècle, nous avons cru devoir lui donner plus d'extension, bien certains que les amateurs de notre poésie ne nous en sauront pas mauvais gré, puisque ces deux siècles célèbres forment l'époque la plus brillante de notre littérature, et qu'ils ont d'ailleurs des droits plus particuliers à notre attention, étant beaucoup plus rapprochés de nous.

Un des avantages de cette collection sera de donner une histoire de la poésie française par les ouvrages mêmes des poètes; et c'est principalement pour en faciliter l'étude qu'on a joint aux pièces choisies de chaque au-

teur une courte notice sur sa vie et ses ouvrages, et qu'on les a tous rangés, autant que possible, par ordre chronologique; par ce moyen, il est facile de suivre, comme pas à pas, la marche de notre poésie, d'en étudier les développemens progressifs, d'embrasser enfin ses différens âges et de distinguer le caractère de chacun d'eux.

D'abord, c'est le bégaiement plein de gentillesse, la naïveté charmante, la marche incertaine et mal affermie de l'enfance; ce sont ses caprices, son étourderie malicieuse, on dirait presque son espièglerie. Bientôt elle se développe et prend un peu plus de physionomie; on s'aperçoit qu'elle commence à avoir le sentiment de ses forces; son allure altière et impétueuse, mais inégale et désordonnée, sa hardiesse quelquefois heureuse, mais le plus souvent téméraire, son ton emphatique et présomptueux, sa profusion, tout en elle porte le caractère de l'adolescence. Vient ensuite l'âge mûr, où

elle se montre dans toute sa force et déploie toute l'élégance et toute la beauté de ses formes. La politesse, le bon goût, la grâce, la délicatesse, la noblesse, la majesté : tels sont tour à tour les principaux élémens de sa perfection et de sa gloire. C'est l'âge le plus brillant de la poésie française. Un peu plus tard, elle semble déjà être sur le retour ; on la voit recourir au manége séduisant de la coquetterie ; elle est plus brillamment parée, mais moins belle ; sa grâce naturelle a fait place à des minauderies étudiées ; à ses couleurs vives et délicates a succédé un vermillon emprunté, qui peut éblouir au premier coup d'œil, mais dont on ne tarde pas à reconnaître l'imposture. Toutefois, quoique bien dégénérée, elle conserve encore quelques restes de son ancienne beauté qui demandent grâce pour ses défauts, et qui lui assurent une assez belle part d'admiration et d'applaudissemens auprès de la postérité.

Si, comme nous le croyons, cette division allégorique des diverses époques de notre poésie est juste en général, placée en tête d'un choix de poésies des auteurs subalternes, elle doit, ce semble, acquérir un degré de justesse de plus. De même qu'on ne peut dire qu'on connaît toutes les nations quand on n'en connaît qu'une, de même encore qu'on ne peut juger un siècle d'après l'idée qu'on s'est faite d'un ou de plusieurs grands hommes, de même on ne saurait connaître d'une manière absolue les différens caractères de la poésie française par les seuls ouvrages des maîtres. Le génie forme toujours une classe à part, qui s'isole presque entièrement du vulgaire, tout en exerçant sur lui une influence salutaire. Ainsi pour avoir des notions complètes sur notre poésie, il ne suffit pas d'avoir étudié les chefs-d'œuvre des Corneille, des Racine, des Boileau, des Quinault, des Voltaire; il faut encore lire les poètes qui, dans une

sphère moins élevée, ont su acquérir ou même quelquefois usurper de brillantes réputations. C'est là surtout qu'on peut trouver la véritable mesure du goût général de chaque siècle, sous le rapport de l'art.

De nos jours, la poésie française, qui semblait frappée de mort, a repris une vie nouvelle, s'est développée avec une merveilleuse rapidité, et a produit des fruits de la plus heureuse précocité. Il nous serait facile de citer une foule de noms qui, depuis quelques années, ont rajeuni notre vieille gloire poétique; mais nous étant imposé la loi de ne faire entrer dans ce recueil aucun ouvrage des poètes contemporains, il serait inutile et pour le moins imprudent d'en nommer quelques-uns à l'exclusion de beaucoup d'autres; d'ailleurs ne sont-ils pas assez connus de tous ceux qui aiment les beaux vers?

Notre intention étant de publier séparément les meilleures pièces des auteurs dra-

matiques d'un ordre inférieur, il n'en sera pas question dans cette collection. On y trouvera des quatrains, des épigrammes, des sonnets, des fables, des épîtres, des stances, des odes, des poèmes, et des fragmens de poèmes, en un mot tous les genres de poésies, à l'exception de ce qui est du domaine du théâtre.

Il existe plusieurs anciens recueils dans le genre de celui que nous publions. Quelques-uns même ont été composés par des hommes du plus grand mérite, tels que Fontenelle et autres, et ils durent obtenir des succès lors de leur publication. On y admire à chaque page le discernement, la sagacité et le bon goût qui ont présidé à leur composition ; mais aujourd'hui ces recueils ont un défaut qu'il n'était pas donné à leurs auteurs d'éviter : c'est d'être déjà très-anciens, et par conséquent fort incomplets. Enhardis par cette considération, nous avons entrepris de remplir cette lacune en for-

mant un ouvrage qui fût plus à la convenance de l'époque actuelle. Notre cadre est plus grand que celui de nos devanciers. Nous avons suivi une marche plus constamment régulière dans le classement des auteurs, et nous offrons peut-être un ensemble plus satisfaisant. Mais si nous avons sur eux quelques avantages, nous devons avouer aussi que nous leur avons de grandes obligations. Ils avaient tracé la route, nous n'avons eu qu'à la suivre, nous arrêtant seulement de temps en temps pour y faire des changemens et des améliorations. Si notre travail peut être utile à la classe nombreuse des jeunes gens qui aiment et cultivent les muses, et procurer quelques momens d'agrément à nos lecteurs, nous aurons atteint le but que nous nous sommes proposé.

GLOSSAIRE.

A.

Accort, accortement; à propos.

Affiert (il), infinitif *afférir*; il convient, il appartient, il importe.

Affolage; folie.

Aguets; embûches.

Ahanner; avoir bien de la peine.

Ains; mais, cependant.

Alanguir; rendre languissant.

Ardre; brûler, incendier, consumer.

Avaller (s'); tomber, descendre.

Aulcunement; pour même, en quelque sorte.

B.

Baller; danser, sauter, gambader.

Baste, adverbe; assez, suffisamment.

Blandice; caresse, flatterie.

Blandir; adoucir, calmer, apaiser.

Bouchette; petite bouche.

Brasselets; petits bras.

C.

Carmes; du latin *carmen*, vers.

Caut; du latin *caütus*, prudent, prévoyant, etc.

Caution; pour précaution.

Ceps; pour fers, chaînes.

Ceston; ceinture.

Chaloir; importer, se mettre en peine, songer à, se soucier.

Chevir, jouir, disposer

se servir; d'où on a fait *chevance*.

Cil; pour celui.

Condouloir; avoir de la douleur, partager celle de quelqu'un; d'où l'on a fait *condoléance*.

Confort; consolation, soutien.

Coulpe; faute, péché.

Crudélité; cruauté.

Cuider, verbe et substantif; croire, penser, présumer.

Cure; pour soin.

D.

Déduit; plaisir.

Déliettes; délices.

Delivre; délivré, libre.

Deport; délai, retard.

Depris; pour détaché, dégoûté.

Desconvenue; malheur, désastre.

Desseigner; désigner, prescrire, ordonner.

Destourbiers; empêchement.

Deult, troisième personne de l'indicatif présent du verbe *douloir*; plaindre.

Dieu doint; *Dieu fasse*.

Disjoindre; séparer.

Divers; pour étrange, bizarre.

Divertir; pour détourner.

Doigtelets; petits doigts.

Doulour; pour douleur.

Doy; doigt.

Dulict; accoutumé, dressé, propre à, habile.

E.

Embasmer; embaumer.

Embler; enlever.

Emmy; parmi, au milieu.

Ennuager (s'); se couvrir de nuages.

Entregent; l'art, l'adresse de se conduire dans le monde.

Ès; dans.

Esbattre (s'); se divertir, s'exercer avec plaisir.

Esbaudir; égayer, amuser, récréer, divertir, réjouir.

Eschevelet; petit écheveau.

Eschever; éviter, fuir, esquiver.

Esclaver; asservir.

Esmoy; émotion,

trouble, effroi, vive affection.

Estrangeté; qualité d'une chose étrange.

Exangue, d'*exanguis*; qui a perdu son sang, pâle, blême.

F.

Fallace; tromperie.

Fantasier; songer, imaginer, avoir en fantaisie.

Favorir; *favoriser*, plaire, convenir.

Felon; traître, méchant, perfide.

Feauté; fidélité.

Férir (je fiers, il fiert); frapper, heurter, son participe passif est *féru*.

Frémollir; frémir de plaisir.

G.

Gars, garse; ces deux mots signifiaient jadis: un jeune homme, une jeune fille.

Gaudisseur; moqueur, railleur.

Gorgiaser (se); se pavaner.

Grever; affliger, inquiéter.

Guerdon; récompense, loyer, salaire.

H.

Hère; un pauvre diable, un malheureux.

Heur (l'); le bonheur, la bonne fortune.

Hormais; désormais.

Huis; porte; d'où l'on a fait huissier.

I.

Idoine; propre, convenable à une chose.

Inscience; ignorance.

Ire; colère.

J.

Jà; pour déjà.

Juvenile; jeune, qui appartient à la jeunesse.

L.

Lame; tombeau.

Languagier, languagière; grand parleur, bavard, babillard.

Leniment; soulagement, adoucissement.

Liesse; joie.

Liture; l'action d'effacer, rature.

Loise (qu'il), impératif d'un verbe qui n'est plus d'usage; qu'il soit loisible, licite, qu'il soit permis.

Loz ou los; louange.

M.

Mais que, conjonction; pourvu que.

Maistrie (avoir); avoir le dessus.

Marine; pour la mer.

Mechef; malheur.

Meshuy; désormais, à l'avenir, dorénavant.

Mont (à); en montant.

Muance; changement.

Mulcter; condamner à une peine, punir.

Musser; cacher, soustraire aux regards.

N.

Nacquets; valets, laquais.

Naquetter; flatter, faire sa cour à, caresser.

Neantise; nullité.

Nef; barque, navire.

Nonchaloir; négliger, être nonchalant, n'avoir aucun souci d'une chose.

O.

Ocieusement; nonchalamment.

Ocondrois; ensuite.

Octroyer; accorder, consentir.

Œillet; petit œil.

Oir; pour ouïr.

Orée; bord, extrémité, entrée.

Orer; pérorer, parler.

Ores; maintenant, à présent, à cette heure.

Ores que; quoiqué, malgré que.

Oultrecuidance; présomption, arrogance.

P.

Panteler; haleter.

Partement; départ.

Partir; pour partager, prendre part.

Penne; plume.

Perenne; perpétuel.

Pertuis; trou, ouverture.

Piecà, adverbe; depuis long-temps.

Piper; tromper, duper, attraper.

Plantureux; abondant, fécond, fertile.

Poignants ; pour piquants.

Poincture ; piqûre, blessure.

Poindre ; piquer.

Pourchasser ; rechercher.

Pourpenser ; réfléchir, méditer.

Pourtant, au lieu de partant, c'est pourquoi.

Profus ; prodigue, libéral.

Prou, adverbe ; assez, suffisamment, beaucoup.

Pupille ; prunelle.

R.

Raccoyser ; apaiser, calmer.

Recongnoistre ; pour montrer, faire preuve de.

Recreu ; las, fatigué.

S.

Sagette ; flèche.

Senile ; vieux.

Sereine ; pour syrène.

Serf, serve ; esclave.

Si ; pour cependant, pourtant, aussi.

Simplesse ; simplicité, candeur.

Sourdre ; saillir, s'élever, sortir de.

Succéder pour réussir.

T.

Testonner ; friser, bichonner.

Titubant ; chancelant, tremblant.

Tollir ; enlever, ôter, ravir.

Traict, participe ; tiré.

Trope ; troupe.

U.

Uberté ; fertilité, abondance.

V.

Vair ; ce mot ne signifie pas précisément *vert*, mais la couleur que les Latins rendaient par le mot *glaucus*, entre le vert et le bleu.

Val (à) ; en descendant.

Vaulsit, pour *valut*, temps du verbe valoir ;

de même voulsit, pour voulut, etc.

Vergoigne ou vergogne; honte.

Vesture; vêtement, habit.

Vision de somme; songe, rêve.

Voglie, vouloir, volonté.

Voire et voirement; et même, encore, vraiment.

Voise (ne); n'aille.

FIN DU GLOSSAIRE.

POÈTES FRANÇAIS.

FROISSART.

Jean Froissart, né à Valenciennes en 1333, est plus connu comme chroniqueur que comme poète; cependant il fut un des premiers qui mirent en vogue la ballade et le rondel. Parmi ses poésies, il en est quelques-unes qui se distinguent par un tour facile et plein de naïveté et de sentiment, témoins les deux petites pièces que nous donnons de lui. Il mourut vers 1410.

RONDEL SUR UN DÉPART.

Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure;
Très-chère dame, adieu jusqu'au retour:
Trop me sera lointaine ma demeure.
Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure;
Très-chère dame, adieu jusqu'au retour.

Mais doux penser que j'aurai à toute heure
Adoucira grand' part de ma doulour.
Très-chère dame, adieu jusqu'au retour;
Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure.

AUTRE EN RÉPONSE.

Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir;
Qu'Amour bientost devers moi vous ramaine!

Pour vous ferai loyaument mon devoir.
Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir;
Qu'Amour bientost devers moi vous ramaine.

Si souhaiter pouvoit estre veoir,
Vous me verriez trente fois la semaine :
Mais puisqu'ainsi il n'est en mon pouvoir,
Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir;
Qu'Amour bientost devers moi vous ramaine!

CHARLES D'ORLÉANS.

Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, né à Paris en 1391, aima les lettres et les cultiva avec succès. Si Boileau eût connu ses productions poétiques, à coup sûr. il eût regardé Charles d'Orléans plutôt que Villon, comme le restaurateur du Parnasse français. Il mourut à Amboise en 1465. Le recueil de ses poésies a été imprimé pour la première fois en 1803, par les soins de M. Chalvet; 1 vol in-12.

RONDEL.

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie;
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez?
Je vous promets que non ferez;
Raison aura sur vous maistrie :

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

Si jamais plus vous retournez
Avecque votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie,
Et le jour que vous reviendrez :
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

AUTRE.

D'où viens-tu maintenant, Soupir?
Apportes-tu quelques nouvelles?
Dieu doint que puissent être telles
Que volontiers les doive ouir.
S'elles viennent de mon désir,
Ne seront que bonnes et belles.
D'où viens-tu maintenant, Soupir?
Apportes-tu quelques nouvelles?

Mais, si sourdent de desplaisir,
J'aime mieux que tu me les cèles;
Assez et trop j'en ai de telles :
Ne dis rien que pour m'esjouir.
D'où viens-tu maintenant, Soupir?
Apportes-tu quelques nouvelles?

LE RENOUVEAU.

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,

Et s'est vestu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a beste, ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfavrerie;
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

CHANSON.

Vostre bouche dit, Baisez-moy,
Si m'est advis, quand la regarde :
Mais dangier de trop près la garde,
Dont mainte douleur je reçoy;
Laissez m'avoir, par vostre foy,
Un doux baiser, sans que plus tarde.
Vostre bouche dit, Baisez-moi,
Si m'est advis, quand la regarde.

Dangier me hait, ne sçais pourquoy,
Et tousiours destourbiers me darde;
Je prie à Dieu que mal feu l'arde;
Il fut temps qu'il se tinst coy.

Vostre bouche dit, Baisez-moy,
Si m'est avis quand la regarde.

AUTRE.

Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance,
Ou par manière d'accointance;
Trop de gens en sont prisonniers :
On en peut avoir par milliers
A bon marché, grand'abondance.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.

Mais scavez-vous lesquels sont chiers?
Les privés, venant par plaisance;
Tous autres ne sont, sans doutance,
Que pour fester estrangiers.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.

BALLADE.

De jamais n'aimer par amours,
J'ay aucunes fois le vouloir,
Pour les ennuyeuses dolours
Qu'il me faut souvent recevoir;
Mais en la fin, pour dire veoir,
Quelque mal que doive porter,
Je vous assure par ma foy,

Que je n'en sauroys garder
Mon cœur qui est maistre de moy.

Combien qu'ai eu d'étranges tours,
Mais j'ai tout mis à non chaloir
Pensant de recouvrer secours
De confort ou de doux espoir.
Hélas ! si j'eusse le pouvoir
D'aucunement hors m'embouter,
Par le serment qu'à amour doy
Jamais n'y lairroye entrer
Mon cœur qui est maistre de moy.

Car je sais bien que par doulçours
Amour le scet si bien avoir,
Qu'il voudroit ainsi tous les jours,
Demourer sans jà s'en mouvoir,
Nil ne veut ouïr ne savoir
Le mal qui me fait endurer.
Plaisance l'a mis en ce ploy,
Elle fait mal de le m'oter
Mon cœur qui est maistre de moy.

Il me déplaît d'en tant parler,
Mais par le Dieu en qui je croy,
Ce fait désir de recouvrer
Mon cœur qui est maistre de moy.

CHANSON.

Tienne soi d'aimer qui pourra,
Plus ne m'en pourroys tenir,
Amoureux me faut devenir;
Je ne sais qu'il m'en adviendra.
Combien que j'ai oui de pieçà
Qu'en amour faut maints maux souffrir.
Tienne soi d'aimer qui pourra,
Plus ne m'en pourroys tenir.

Mon cœur devant hier accointa,
Beauté qui tant le sut chérir,
Que d'elle ne veut départir;
C'est fait, il est sien et sera.
Tienne soi d'aimer qui pourra,
Plus ne m'en pourroys tenir.

CLOTILDE DE SURVILLE.

Marguerite Éléonore Clotilde de Vallon-Chalys de Surville, née en 1405 à Vallon, dans le Bas-Vivarais, fut la Sapho de son siècle. Elle épousa en 1421, Bérenger de Surville, pour lequel elle fut toujours encore plus amante qu'épouse. Elle mourut à plus de 90 ans, puisqu'elle chanta en 1495 la victoire remportée à Fornoue par Charles VIII. Ses productions sont pleines de sensibilité, de grâce et d'une élégance de style bien extraordinaire pour le temps où elle vi-

vait; cependant elles n'ont été publiées qu'en 1802. Cette publication est due aux soins de M. Vanderbourg.

TRADUCTION D'UNE ODE DE SAPHO.[1]

Qu'a mon gré ceste-là va primant sur les Dieux,
Qu'enivre ton souris, sur qui ton œil repose,
Qu'encharment, résonnant de ta bouche de rose,
Les sons mélodieux!

Je t'ai vu... dans mon sein Vénus qu'ai toute en l'âme
Qui, sur lèvre embrasée, estouffoit mes accents,
Vénus à feux subtils, mais jusqu'ez os perçants
Court en fleuves de flâme....

S'ennuagent mes yeux : n'oy plus qu'ennuy, rumeurs;
Je brûle, je languis; chauds frissons dans ma veine
Circulent : je paslis, je palpite, l'haleine
Me manque; je me meurs...

BALLADE

A mon époux, après un an d'absence, et en mettant mon fils entre ses bras.

Aux premiers jours du printemps de mon âge,
Me pavanois, sans crainte et sans désir;
Roses et lys naissoient sur mon visage;
Tous de mirer, et nul de les cueillir;
Mais quand l'auteur de mon premier soupir
Les fut livrant au plus tendre ravage,
Lors m'écriai, me sentant frémollir :

[1] Cette même ode a été traduite par Boileau et par Delille.

Faut être deux pour avoir du plaisir,
Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage!

Toujours depuis caressant le servage
Que par tes yeux l'amour m'a fait subir,
Si ne te vois, me seroit affolage
Joie espérer, fors de tout souvenir :
Mais si reviens, soudain de tressaillir,
De te presser à mon tremblant corsage,
Et m'égarer, pour trop bien le sentir,
Qu'il n'est qu'à deux d'épuiser le plaisir;
Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

Or, autrefois de ce triste rivage,
S'allois partant, emportoit le zéphyr
Mes longs regrets; et ce précieux gage
De tant d'ardeurs, ne le souloit blandir :
Mais, grâce à lui, plus ne saurois languir;
Lorsqu'en mes bras serrerai ton image,
Entre les tiens me cuiderai tollir :
Un tiers si doux ne fait tort au plaisir;
Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

ENVOI.

Gentil époux, si Mars et ton courage,
Plus contraignoient ta Clotilde à gémir,
De lui montrer en son petiot langage,
A t'appeler, ferai tout mon plaisir;
Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

RONDEL

A Loyson d'Effiat.

« De peur du loup, n'allez oncques seulette! »
Tant me le dit ma mère, qu'ocondrois
Tremblois toujours, sans que menois fillette
Même varlets, aux champs et dans les bois,
Chaque printemps cueillir la violette.

Suivi d'un loup, privé comme levrette,
Droit au châtel vint pour la prime fois
Mon bel ami, pensai m'enfuir, Nicette,
De peur du loup.

M'accosta bref : au sien parler courtois
Cuidai-je ouïr Dieutelet d'amourette;
Voulus répondre et ne trouvai de voix;
Tremble plus fort depuis que ne le vois :
Mais ce n'est plus (l'ai trop senti, pauvrette),
De peur du loup.

AUTRE RONDEL

A ma douce mie Rocca me demandant si j'avois souvenance du premier tintement d'amour.

S'il m'en souvient de ceste heure tant belle
Où mon ami vers moi vint accourant,
Plus beau cent fois que la rose nouvelle
Ne voit zéphyr d'elle s'énamourant,
Es mois gentils que chante Philomelle!

Lorsque me dit : « Plus ne veux, damoiselle,
Autres déduits qu'être pour vous souffrant, »
Vis mon émoi, puis demandes, cruelle,
S'il m'en souvient.

Pour ceste, emprès qu'eut dit : « Fière pucelle
Estes à moi. » Qu'eut de baisers couvrant
Secrets appas que traistre amour décèle,
Fait qu'en ses bras sentis qu'allois mourant,
Pas trop, ma foi, ne me souvient d'icelle,
S'il m'en souvient.

VERSELETS

A mon premier ne.

REFRAIN.

O cher enfantelet, vrai pourtrait de ton père,
Dors sur le sein que ta bouche a pressé!
Dors, petiot; clos, ami, sur le sein de ta mère,
Tien doux œillet par le somme oppressé!

Bel ami, cher petiot que ta pupille tendre
Goûte un sommeil qui plus n'est fait pour moi!
Je veille pour te voir, te nourrir, te défendre;
Ains qu'il m'est doux ne veiller que pour toi.

Dors, mien enfantelet, mon souci, mon idole,
Dors sur mon sein, le sein qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton souris cent fois m'aie enchanté.
O cher enfantelet, etc.

Me souriras, ami, dès ton réveil peut-être;
Tu souriras à mes regards joyeux...
Jà prou m'a dit le tien que me savois connoître,
Jà bien appris te mirer dans mes yeux.

Quoi! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme
Où vint puiser ta bouchette à plaisir!...
Ah! dusses la sécher, cher gage de ma flamme,
N'y puiserois au gré de mon désir.

Cher petiot, bel ami, tendre fils que j'adore!
Cher enfançon, mon souci, mon amour!
Te vois toujours, te vois et veux te voir encore :
Pour ce trop brefs me semblent nuit et jour.
O cher enfantelet, etc.

Etend ses brasselets, s'épand sur lui le somme;
Se clot son œil, plus ne bouge... il s'endort!...
N'étoit ce teint fleuri des couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans les bras de la mort?

Arrête, cher enfant, j'en frémis toute entière!
Réveille-toi, chasse un fatal propos!
Mon fils! pour un moment... ah! revois la lumière!
Au prix du tien rends-moi tout mon repos!

Douce erreur! il dormoit, c'est assez, je respire;
Songes légers, flattez son doux sommeil!
Ah! quand voyrai cestui pour qui mon cœur soupire,
Aux miens côtés jouir de son réveil?
O cher enfantelet, etc.

Quand te voyra cestui dont as reçu la vie,
Mon jeune époux, le plus beau des humains?
Oui, déjà cuide voir ta mère aux cieux ravie
Que tends vers lui tes innocentes mains.

Comme ira se duisant à ta prime caresse!
Aux miens baisers com't'ira disputant!
Ains ne compte à toi seul d'épuiser sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant.

Qu'aura plaisir en toi de cerner son image,
Ses grands yeux vairs, vifs et pourtant si doux,
Ce front noble et ce tour gracieux d'un visage,
Dont l'Amour même eût fort été jaloux.
O cher enfantelet, etc.

Pour moi, des siens transports, onc ne serai jalouse,
Quand ferai moins qu'avec toi les partir.
Fais, ami, comme lui, l'heur d'une tendre épouse,
Ains, tant que lui, ne la fasse languir!...

Te parle et ne m'entends... eh! que dis-je, insensée!
Plus n'oyroit-il, quand fût moult éveillé...
Pauvre cher enfançon, des fils de ta pensée
L'eschevelet n'est encor débrouillé...

Tretous avons été, comme es-toi, dans ceste heure
Triste raison que trop tôt n'adviendra!
En la paix dont jouis s'est possible, ah! demeure!
A tes beaux jours même il t'en souviendra!
O cher enfantelet, etc.

VILLON.

François Villon dont le nom propre était Corbueil, né à Paris en 1431, fut condamné à être pendu pour ses vols, et fit à cette occasion deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. On commua pour lui la peine de mort en celle du bannissement, mais ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde, et il ne dut la vie qu'à la clémence du cruel Louis XI. On ignore le lieu et le temps de sa mort. Il avait du talent pour la poésie naïve et badine, mais ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. Marot et La Fontaine l'ont souvent imité.

BALLADE DES FEMMES DE PARIS.

Quoy qu'on tient belles langagières,
Genevoises, Véniciennes,
Assez pour être messagières,
Et mesmement les anciennes :
Mais soient Lombardes, Rommaines,
Florentines (à mes périls),
Pymontoises, Savoysiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De très-beau parler tient l'on cheres
(Ce dit-on), Neapolitaines,
Aussi sont bonnes caquetières
Allemandes et Pruciennes :

Mais soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie ou d'autres pays,
Espaignolles ou Castellanes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y savent guères,
Ne Gasconnes et Tholouzaines;
De Petit-Pont deux harengères,
Les conchiraient et les Lorraines,
Anglesches ou Callaisiennes;
Ay-je beaucoup de lieu compris
Picardes, de Valenciennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames Parisiennes,
De bien parler donnez le prix:
Quoiqu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

AUTRE BALLADE.

Je congnoys bien mousches en laict,
Je congnoys à la robe l'homme,
Je congnoys le beau temps du laid,
Je congnoys au pommier la pomme.
Je congnoys l'arbre à veoir la gomme,
Je congnoys quand tout est de mesme,
Je congnoys qui besongne ou chomme,
Je congnoys tout fors que moy-mesme.

Je congnoys pourpoinct au collet,
Je congnoys le moyne à la gonne,
Je congnoys le maistre au valet,
Je congnoys au voyle la nonne,
Je congnoys quand pipeur jargonne,
Je congnoys folz nourris de cresme,
Je congnoys le vin à la tonne,
Je congnoys tout fors que moi-mesme.

Je congnoys cheval et mullet,
Je congnoys leur charge et leur somme,
Je congnoys Bictrix et Bellet,
Je congnoys gect qui nombre et somme,
Je congnoys vision de somme,
Je congnoys la faulte des bresmes,
Je congnoys le pouvoir de Romme,
Je congnoys tout fors que moi-mesme.

Prince, je congnoys tout en somme;
Je congnoys colorez et blesme,
Je congnoys mort qui tout consomme,
Je congnoys tout fors que moi-mesme.

CRETIN OU CRESTIN.

Guillaume Dubois dit Crestin, c'est-à-dire *petit panier*, chroniqueur du roi sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, mort en 1525, était de Paris. Clément Marot l'appelle le *souverain poète français;* mais ses productions sont déparées par trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques.

QUATRAIN.

Plusieurs pasteurs, portant simples habits,
Monstrent semblant qu'en eux n'a que reprendre,
Mais au-dedans ce sont à bien les prendre,
Loups ravissants sous toizons de brebis.

LOUISE LABÉ.

Louise Labé, connue sous le nom de la *Belle Cordière,* née à Lyon en 1526 ou 1527, reçut une éducation très-soignée, et prit même des leçons de tous les exercices militaires. En 1542, elle figurait parmi les guerriers français au siége de Perpignan. Elle épousa ensuite Ennemond Perrin, marchand cordier, et se livra dès-lors à la culture de la poésie. Ses contemporains la placèrent au rang des muses, mais ses écrits et le témoignage de plusieurs auteurs prouvent qu'elle n'était pas aussi chaste que les filles de Mnémosyme. Elle mourut en mars 1566.

FRAGMENT D'UN ÉLÉGIE ADRESSÉE AUX DAMES DE LYON.

Quand vous verrez, ô dames Lyonnoises,
Ces miens écrits, plein d'amoureuses noises,
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma folle jeunesse,
Si c'est erreur... Mais qui dessous les cieux
Se peut vanter de n'être vicieux?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et toujours porte à ses voisines envie.
L'un, forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tâche y mettre la guerre.
L'autre, croyant pauvreté être vice,
A autre Dieu qu'or ne fait sacrifice.
L'autre sa foi parjure, il l'emploira
A décevoir quelqu'un qui le croira.
L'un, en mentant, de sa langue lézarde
Mille brocards sur l'un et l'autre darde.
Je ne suis point sous ces planètes née,
Qui m'eussent pu tant faire infortunée.
Oncques ne fut mon œil marri de voir,
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuvoir.
Onc ne mis noise ou discord entre amis :
A faire gain jamais ne me soumis.
Mentir, tromper et abuser autrui
Tant m'a déplu que médire de lui.

Mais si en moi rien y a d'imparfait,
Qu'on blâme Amour, c'est lui seul qui l'a fait.

SONNET.

Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre,
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré,
Que de sanglots af souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, o nuit à moi heureuse!
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuits mon songe:

Et si jamais ma pauvre âme amoureuse,
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

JEHAN DE LA PÉRUSE.

Jehan de la Péruse, né à Poitiers, fut un des émules de Jodelle. Il est auteur d'une tragédie de *Médée*, en cinq actes et en vers avec des chœurs. Il mourut dans sa patrie en 1555.

ÉPIGRAMME A VÉNUS.

Dis-moi, Vénus, pourquoi as-tu permis,
Que celle-là que tant j'aime et pourchasse,
Que celle-là où j'ai tout mon cœur mis,
Cruellement me tienne telle audace?
Fais, Vénus, fais que son beau teint s'efface,
Puisque alléger ne veut ma maladie.
Courrouce-toi, rends-la moi enlaidie,
Tant qu'à aucun ne plaise à l'avenir.
Hélas! Vénus, n'en fais rien, je te prie;
Elle pourra plus douce devenir.

LE POULCHRE.

François le Poulchre, seigneur de la Mothe-Messemé, né à Mont-de-Marsan, porta les armes de bonne-heure, et se trouva à la bataille de Dreux en 1562. Charles IX le gratifia de la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : les *Sept Livres des honnêtes Loisirs de M. de la Mothe-Messemé*, etc. En général ses vers sont plats, languissans, barbares et dignes de l'approbation que leur donne Ronsard.

AUX DAMES.

Ne se passer un jour sans aller à l'église,
Faire dire la messe, et bien dévotement

L'ouïr à deux genoux très-attentivement,
C'est une œuvre bien bonne et laquelle je prise.
Ses péchés confesser de cœur et sans feintise,
Jeûner chaque vigile et donner largement
Aux pauvres de vos biens pour leur nourrissement,
Sans blasphémer aussi, c'est être bien apprise;
Vous faites tout cela; mais ce serait rêver
De croire que cela tout seul vous peut sauver;
Ne vous y arrêtez, je vous prie, Madame.
D'aller en paradis le plus certain moyen,
C'est de rendre à chacun ce que l'on a du sien,
Rendez-moi donc mon cœur, vous sauverez votre âme.

COLLIN.

Jacques Collin, né à Auxerre, était lecteur et secrétaire du roi François Ier. Il mourut vers 1547. Melin de Saint-Gelais était un de ses amis.

L'AMOUR JUSTIFIÉ.

Vénus, faisant à son fils sa complainte,
Lui dit : Garçon, vois les maux que tu fais;
Ta mère suis, et je sens ton atteinte :
Et qui plus m'est insupportable faix,
Contre Pallas n'exerces tes forfaits.

Mère, dit-il, je vous dirai la cause
Pourquoi jouer à Minerve je n'ose :
Elle est armée et de lance et d'écu :
Et son regard, si grande peur me cause,
Qu'en le voyant, je suis presque vaincu.

Cette raison, mon fils, n'est suffisante;
Car Mars est plus que Pallas furieux,
Qui toutefois ta force expérimente,
Tant que de lui tu es victorieux.
Mère, dit-il, le vaincre glorieux
Plus me seroit, s'il faisoit résistance :
Mais de son veuil sans se mettre en défense,
Sentant mes dards, promptement s'est rendu;
Et vous, ma mère, ainsi comme je pense,
Point ne voudriez qu'il se fust défendu.

BRODEAU.

Victor Brodeau, né à Tours, fut valet-de-chambre et secrétaire de François Ier et de la reine de Navarre sa sœur, et mourut au mois de septembre 1540.

RONDEAU.

Au bon vieux temps, que l'amour par bouquets
Se démenoit, et par joyeux caquets,

La femme étoit trop sotte ou trop peu fine :
Le temps depuis, qui tout fine et affine,
Lui a montré à faire ses acquets.

Lors les seigneurs étoient petits nacquets :
D'aulx et oignons se faisoient les banquets;
Et n'étoit bruit de la mer en cuisine;
Au bon vieux temps.

Dames aux huis n'avoient clefs ni loquets;
Leur garderobe étoit petits paquets
De canevas ou de grosse étamine :
Or, diamants, on laissoit en leur mine,
Et les couleurs porter aux perroquets,
Au bon vieux temps.

AURIGNY.

Gilles d'Aurigny ou d'Avrigni, dit le *Pamphile*, né à Beauvais, fut avocat au parlement de Paris. Il vivait dans le 16me siècle. Sa poésie est pleine d'imagination, de mollesse et de grâce. Son poëme, intitulé le *Tuteur d'Amour*, est le meilleur poëme de son temps.

DIXAIN.

De Vénus et de son fils.

Vénus un jour vit son fils revenir
L'arc en la main, et en son col la trousse

Si le regarde, et lui va souvenir
Des maux qu'il fait quand un peu se courrouce.
Lors, d'une voix plus fâcheuse que douce,
Lui dit ainsi : Enfant plein de courroux,
Ne veux-tu point être aux humains plus doux
Sans les navrer de plaie mortifère!
Il répondit : Ma mère, taisez-vous;
Ce que j'en fais, vous me le faites faire.

A UNE DAME NOMMÉE ROSE.

Je vis un jour la rose en un rosier,
En ce vert mois qui toute joie annonce :
Mais, la pensant cueillir de cœur entier,
Je fus piqué vivement d'une ronce.
Ah! dis-je lors, à grand tort tu m'as point.
Mon cœur, hélas! en si douloureux point,
Par son désir à cet affront m'expose :
Mais quelque hiver viendra si bien à point,
Qu'on ne tiendra plus compte de la Rose.

HUITAIN.

Il ne faut pas toujours aimer.

Double argument devant moi se présente
Touchant le mal et le profit d'amour ;
L'un me contraint que de lui je m'absente,
Et l'autre veut que je fasse au rebours.

En le laissant, je m'expose à sa rage;
Si je le prends, il me pourra blesser :
Il vaut donc mieux, pour me montrer plus sage,
Un jour le prendre, et l'autre le laisser.

FORCADEL.

Étienne Forcadel, né à Béziers en 1534, fut recteur de l'Université de Toulouse, où il mourut en 1564. Il a laissé des poésies latines et françaises.

ÉPIGRAMME.

Je n'ai procès, de meurtre, ni poison,
Mais au libel trois chèvres je demande
Que mon voisin embla de ma maison;
Et sur le point où faut que l'on défende,
Pour contester, tu me dis que j'entende
Comme Annibal, Sylla, César, et maints,
Furent vaillans : tu tempestes des mains,
Et, en criant, tords mon droit et tes lèvres :
J'entends, Hélin, les hauts faits des Romains;
Mais réponds-moi à propos des trois chèvres.

AUTRE.

Ondes, souffrez, disoit l'amant Léandre,
Que vers Héro j'aborde sûrement;

Et si je puis entre ses bras me rendre,
Au revenir me noyez seulement. [1]

PIBRAC.

Gui Dufaur, sieur de Pibrac, né à Toulouse en 1528, se distingua dans le barreau et fut un des ambassadeurs de Charles IX au concile de Trente, où il défendit avec beaucoup d'éloquence les libertés de l'église gallicane. Il devint ensuite président à mortier, et chancelier de la reine de Navarre et du duc d'Alençon. Il mourut à Paris en 1584. Il a laissé quelques ouvrages peu connus aujourd'hui; mais tout le monde connaît ses quatrains moraux, où l'on trouve joints l'utile et l'agréable.

QUATRAINS.

Ce que tu vois de l'homme, n'est pas l'homme,
C'est la prison où il est enserré,
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

[1] Voltaire a imité avec beaucoup de grâce cette jolie épigramme tirée de l'anthologie:

Léandre, guidé par l'amour,
En nageant disait aux orages:
« Laissez-moi gagner les rivages,
« Ne me noyez qu'à mon retour. »

AUTRE.

L'oiseleur caut se sert du doux ramage
Des oisillons, et contrefait leur chant :
Ainsi, pour mieux décevoir, le méchant
Des gens de bien imite le langage.

AUTRE.

Plus n'embrasser que l'on ne peut étraindre;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer;
User des biens, et ne les désirer;
Ne souhaiter la mort, et ne la craindre.

AUTRE.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne;
Il est de soi le juge et le bourreau;
Et ne fut onc de Denys le taureau
Supplice tel, que celui qu'il se donne.

AUTRE.

La calomnie en l'air n'a résidence,
Ni sous les eaux, ni au profond des bois :
Sa maison est aux oreilles des rois,
D'où elle brave et flétrit l'innocence.

AUTRE.

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sait si bien ses cordillons nouer,

Que, bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache.

AUTRE.

Ne voise au bal qui n'aimera la danse;
Ni au banquet qui ne voudra manger;
Ni sur la mer qui craindra le danger;
Ni à la cour qui dira ce qu'il pense.

AUTRE.

Il est permis souhaiter un bon prince;
Mais tel qu'il est il le convient porter,
Car il vaut mieux un tyran supporter
Que de troubler la paix de sa province.

AUTRE.

Je ne vis onc prudence avec jeunesse;
Bien commander sans avoir obéi,
Estre fort craint et n'être point haï;
Estre tyran et mourir de vieillesse.

PASQUIER.

Étienne Pasquier, avocat au parlement, né à Paris en 1529, se distingua par son éloquence; outre un grand nombre d'ouvrages importans, tels que les *Recherches sur les*

Francs, *son Catéchisme des Jésuites*, etc., on a encore de lui des poésies latines et françaises, où l'on rencontre des détails ingénieux et piquans. Il mourut le 31 août 1615.

SONNET.

Ne te voyant, quand je t'aimois,
Le mois me duroit une année,
Et une heure mal fortunée
Me duroit un jour, même trois!

Maintenant, plus tu ne me vois,
Pour s'estre mon amour tournée;
Et si je te vois, ma journée
Me dure autant et plus qu'un mois.

Toutefois tu es aussi belle
Que lorsque je te jugeois telle :
Mais j'en ai mon amour osté.

La beauté, certe, n'est point mère
De l'Amour; mais l'Amour est père
De ce qu'on appelle beauté.

AUTRE.

Sur le printemps, auquel toute la plaine
Se reparoit de son habit mondain,
Je m'ébattois gaîment en mon jardin
Où l'oiseleur chantoit à gorge pleine.

Avecque moi Éléonor je meine
Et mille fleurs je pille de ma main,
Dont j'enrichis et son chef et son sein;
Mais ces bouquets elle touchoit à peine,

Que, me tournant, aussitôt je ne voi
Rien que haliers ès environs de moi,
Tige premier de la rose cyprine :

Ah ! dis-je alors, ô des vierges l'honneur,
Ne permets pas que l'on cueille ta fleur;
Car le rosier sans rose n'est qu'épine.

LA PUCE.

Ainsi que dedans le pré
D'un verd émail diapré,
On voit que la blonde avette
Sur les belles fleurs volette,
Pillant la manne du ciel,
Dont elle forme son miel :
Ainsi, petite pucette,
Ainsi, puce pucelette,
Tu volettes à tâton
Sur l'un et l'autre téton.
Or, ayant pris ta pasture,
Tu t'en viens à l'aventure
Soudain après héberger
Au milieu d'un beau verger,

Paradis qui me réveille,
Lorsque plus elle sommeille:
Là, prenant ton bel ébat,
Tu lui livre un combat,
Combat qui aussi l'éveille
Lorsque plus elle sommeille.

Je ne veux ni du taureau,
Ni du cygne blanc oiseau,
Ni d'Amphitryon la forme,
Ni qu'en pluie on me transforme.
Puisque ma dame se paist,
Sans plus, de ce qui te plaist,
Plust or' à Dieu que je pusse
Seulement devenir puce!

Tantost je prendrois mon vol
Tout au plus haut de ton col,
Ou, d'une douce rapine,
Je sucerois ta poitrine,
Ou lentement pas à pas
Je me glisserois plus bas,
Et d'un muselin folastre,
Je serois puce idolastre,
Pinçonnant je ne sais quoi
Que j'aime trop plus que moi!
Mais las! malheureux poëte!
Qu'est-ce qu'en vain je souhaite?

Cet échange affiert à ceux
Qui font leur séjour aux cieux.
Et partant puce pucette,
Partant, puce pucelette,
Petite puce, je veux
Adresser vers toi mes vœux.
Si tu piques les plus belles,
Si tu as aussi des ailes,
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don
Pour ma pauvre âme altérée,
C'est que ma dame par toi
Se puisse éveiller pour moi!
Que pour moi elle s'éveille,
Et ait la puce en l'oreille!

LE SABLE.

Imitation de Jérosme Amalthée.

La poudre qui dans ce cristal
Le cours des heures nous compasse,
Lorsque dans un petit canal,
Souvent elle passe et repasse,
Fut Ronsard, lequel ayant veu
Les yeux de la belle Cassandre,
Fut soudain transformé en feu
Et de feu transformé en cendre;

O cendre ! qui es sans requoi
Tu témoigneras une chose,
C'est qu'un pauvre amant plein d'émoi,
Comme toi jamais ne repose !

HEROET.

Antoine Heroet ou Herouet dut l'évêché de Digne à son talent pour la poésie. Il mourut en 1568.

DE L'AMOUR.

J'ai vu Amour pourtrait en divers lieux
L'un le peint vieil, cruel et furieux ;
L'autre plus doux, enfant aveugle et nu ;
Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu,
Par ses bienfaits ou par ses forfaitures.

Pour mieux, au vrai, définir sa nature,
Faudroit tous cœurs voir clairs et émondés,
Et les avoir premièrement sondés,
Devant qu'en faire un jugement croyable :
Car il n'est point d'affection semblable,
Vu que chacun se forge en son cerveau
Un dieu d'amour pour lui propre et nouveau,
Et qu'il y a, si le dire est permis,
D'aimer autant de sortes que d'amis.

FONTAINE.

Charles Fontaine, né à Paris le 13 juillet 1515, fut l'ami de Clément Marot. Il mourut à Lyon dans un âge avancé. On a de lui un grand nombre de poésies dans le goût de son temps.

A LA REINE.

Jadis Juno étoit une déesse;
Jadis Pallas en étoit une aussi :
De toutes deux l'antiquité ne cesse
De haut louer la vertu et hautesse;
Mais toutes deux ne sont, en ce temps-ci,
Qu'une parfaite, et qui les deux rassemble.
France et Itale approuvent trop ceci;
Tu es Juno et Pallas tout ensemble.

DE L'AMOUR.

Aimez, suivez l'Amour, gentes fillettes :
C'est un grand dieu; soyez à lui sujettes.
N'en doutez point, Amour vous maintiendra
Heureusement, et tout bien vous viendra.
C'est le seul dieu entre tous autres dieux,
Le plus benin et le plus gracieux :

C'est le seul dieu qui les autres accorde;
C'est le seul dieu de paix et de concorde;
C'est celui dieu, par qui fut fait ce monde,
Qui entretient cette machine ronde :
Car le soleil, les planètes, la lune,
Seroient çà bas sans influence aucune,
Si par ses soins Amour, ce puissant dieu,
Ne leur faisoit regarder ce bas lieu,
Pour y produire à notre utilité
De tous les biens une fertilité.
Les blés, les vins, les arbres et les fruits
Viennent de là, et par ce sont produits.
Et pour parler des choses de plus près,
Les éléments, en un bel ordre exprès,
Feroient combat, et très-grande folie,
Si ce n'étoit qu'Amour les joint et lie;
Et si l'Amour ne les attempéroit,
En notre corps la guerre se feroit :
Le chaud voudroit sur le froid dominer;
Le froid voudroit le chaud exterminer :
Pareillement le sec avec l'humide
Se combattroit, s'il étoit d'Amour vuide,
Et causeroit en nous un tel discord,
Qu'il en viendroit maladie et puis mort.
Amour est noble et plus fou que les rois :
Les princes grands, avec tous leurs harrois,
Sont tous contraints sous lui leurs chefs baisser,
Et haut et clair son pouvoir confesser,

Quand il les rend ses serfs assujettis,
Leur fait aimer souvent les plus petits.
C'est un grand cas que sceptres, diadêmes,
Les hauts honneurs, les puissances suprêmes,
De toutes parts tout ce que l'on peut voir
Sous l'Amour ploie, et sous son grand pouvoir.
Les plus forts donc d'Amour la force éprouvent;
Même les grands acheter ne le peuvent.
Communément, toute autre affection,
Tout art humain, toute opération,
Par-dessus soi obtient quelque salaire :
Le seul Amour est toujours au contraire;
Le seul Amour se contente de soi.
Que veux celui qui d'Amour suit la loi?
Que cherche-t-il? Rien qu'un tendre retour;
Car, comme on dit, Amour demande amour.

BOUCHET.

Jean Bouchet, procureur à la sénéchaussée de Poitiers, sa patrie, né en 1476 et mort en 1555, s'est fait connaître par ses annales d'Aquitaine. Il composa aussi un grand nombre de poésies parmi lesquelles il en est qui ne sont pas sans mérite.

RONDEAU

A femme qui cherche mari.

Pensez-y bien, avant que mari prendre,
Que grand'beauté ne vous puisse surprendre;
Car orgueil est souvent en grand'beauté,
Et en orgueil il y a cruauté,
Que l'on ne peut à son plaisir reprendre.

A souffreteux n'allez aussi prétendre,
Ni de richesse à pauvreté vous rendre :
En indigence y a déloyauté;
Pensez-y bien.

Monter trop haut, c'est pour en deuil descendre;
Entre deux vents il faut son aisle étendre,
Et son pareil aimer en loyauté,
Avec vouloir de tenir féauté.
Qui ne le trouve, il vaut bien mieux attendre;
Pensez-y bien.

BALLADE.

Quand justiciers, par équité,
Sans faveur procès jugeront;
Quand en pure réalité
Les avocats conseilleront;
Quand procureurs ne mentiront,
Et que chacun sa foi tiendra;

Quand pauvres gens ne plaideront,
Alors le bon temps reviendra.

Quand prestres sans iniquité
En l'église Dieu serviront;
Quand en spiritualité
Simonie plus ne feront,
Quand bénéfices ils n'auront,
Fors comme il leur appartiendra;
Quand plus ne se déguiseront,
Alors le bon temps reviendra.

Quand ceux qui ont autorité
Leurs sujets plus ne pilleront :
Quand nobles, sans crudélité
Et sans guerres, en paix vivront;
Quand les marchands ne tromperont,
Et que le juste on soutiendra;
Quand larrons au gibet iront,
Alors le bon temps reviendra.

ENVOI.

Prince, quand les gens s'aimeront,
Je ne sais quand il adviendra;
Et qu'offenser Dieu ils craindront,
Alors le bon temps reviendra.

DURANT DE LA BERGERIE.

Gilles Durant, sieur de la Bergerie, né à Clermont en Auvergne vers 1550, mort en 1613, fut avocat au parlement de Paris et cultiva la poésie. Il composa entre autres ouvrages des *Gaytés amoureuses* dont la plupart sont adressées à sa Charlotte. On y trouve un voluptueux abandon, de la facilité et de la grâce. On lui reproche un trop fréquent usage des diminutifs : sa pièce intitulée : *A Mademoiselle ma Commère sur le trespas de son asne*, *regret funèbre*, est une satire fine et naïve, dirigée contre la Ligue ; elle fut admise parmi celles qui composent la *satire Ménippée*.

ODE.

Vénus le long d'un rivage,
S'alloit ébattant un jour,
Quand le petit fils Amour
De loin sa mère envisage.

Soudain l'enfant, par mégarde,
Prend son arc, le va bandant ;
Et, joyeux, la regardant,
Un trait dans le cœur lui darde.

Alors Vénus offensée,
Las ! (dit-elle) qu'as-tu fait ?
Pourquoi, méchant, de ce trait
As-tu ta mère blessée ?

Amour s'effraye et sanglotte :
Hélas ! (dit-il) est-ce toi ?
Ma mère, pardonne-moi :
Je pensois blesser Charlotte.

AUTRE.

Amour, tout enflé de victoires,
Alloit bravant dedans les cieux,
Et ne vantoit aux autres dieux
Que ses triomphes et ses gloires.

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De ce jeune et sot enfançon
Du ciel par dépit le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre;
Et, résolu de s'en venger,
Dans tes yeux il vient se loger,
Pour de là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

CHANSON.

J'ai couru tous ces bocages,
Ces prés, ces monts, ces rivages,

Mais je n'ai trouvé pourtant
Celle que j'ai poursuivie :
Hélas ! qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant ?

Pastourelles jolicttes,
Qui de vos voix déliettes
Vos ardeurs allez chantant,
Selon qu'Amour vous convie,
Dites qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant ?

Ah ! c'en est fait, c'est fait d'elle :
Un dieu, la voyant si belle,
Parmi ces bois l'écartant,
Epris d'amoureuse envie,
Au ciel me l'aura ravie,
La nymphe que j'aimois tant !

Adieu, forests désolées ;
Adieu, monts, adieu, vallées ;
Adieu, je vous vais quittant :
Puis-je plus rester en vie,
Puisque l'on me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant !

SONNET.

Le temps passé, qui d'une aile courière
Vole devant, et ne peut revenir,

N'est point à nous : ni le temps à venir
Qui pas à pas s'approche par derrière.
C'est le présent, ma gentille guerrière,
Qui seul, sans plus, nous peut appartenir :
Doncques, pendant qu'il se laisse tenir,
Si tu me crois, donnons-nous en carrière.

Pour ma foi ferme et pour mon grand amour,
Tu dois m'aimer, et me faire un bon tour :
Pense à ta dette, ains que le temps nous porte

A notre fin; paye avant le trépas
Ce qui m'est dû : car, quand tu seras morte,
Tes héritiers ne le payeront pas.

AUTRE.

Je cheminai long-temps, qu'il faisoit nuit encore,
Sous la brune lueur de l'astre décroissant;
Mais au sortir du bois, l'air devint blanchissant;
Et me tournant tout court, je vis le beau phosphore.

Puis soudain devant moi, vers le rivage more,
J'apperçus la beauté qui me rend languissant,
Du haut de sa fenêtre, à l'envi paroissant,
Qui luisoit pair à pair vis-à-vis de l'aurore.

Je demeurai confus, voyant de deux côtés
Reluire également deux égales clartés,
Deux aubes, ce sembloit, qui se faisoient la guerre.

Ce duel incertain fit douter à mes yeux,
Si ma Charlotte étoit l'aurore de la terre,
Ou si l'aurore étoit la Charlotte des cieux.

PAPILLON.

Almaque Papillon, ami de Marot, né à Dijon en 1487, fut page de Marguerite de France et valet de chambre de François Ier. Il mourut en 1559.

SONNET.

Faites-moi chevalier, accolez-moi, ma belle;
Je l'ai bien mérité en ce combat dernier;
Qui s'est éprouvé brave en duel singulier,
Est digne de damer la simple damoiselle.

Mon sçavoir naturel, mon amour naturelle,
Ma gentille valeur, redoutable au guerrier,
Demande l'accolade, et le noble collier,
Non d'un roi, mais d'amour, qui tous les rois excelle.

C'est en ce bonheur seul qu'est fondé mon souhait;
Quelque affamé d'honneur, qui n'a jamais rien fait,
Riche pourra l'avoir, par faveur éblouie.

Je veux seul ce beau grade, honorable toujours :
Sus, accolez-moi donc, afin que je me die
L'unique chevalier de la reine d'amours.

AUTRE.

Le merveilleux Démon, le plus puissant de tous,
C'est cet amour qui rend les choses difficiles,
En un instant, Masaire, entièrement faciles,
Et fait trouver l'amer agréablement doux.

Par lui, les plus couards sont vaillamment résouds :
Il s'égaye, il se plaît aux besognes fertiles :
Il fait les idiots divinement habiles,
Les habiles aussi misérablement fons.

Chymon fut imbécille, et l'amoureuse rage
Le rendit galant homme, épris d'un beau courage;
Salomon, le plus sage, en perdit la raison.

Et moi, j'en désespère, égarant connoissance.
Voilà comment l'Amour, pour montrer sa puissance,
Fait d'un oison un aigle, et d'un aigle un oison.

SPONDE.

Jean de Sponde, frère de Henri de Sponde, évêque de Pamiers, qui a laissé un *Abrégé des Annales de Baronius*, mourut en 1595.

SONNET.

Je meurs, et les soucis qui sortent du martyre
Que me donnent l'absence, et les jours et les nuits,

Font tant, que je ne sais jamais ce que je suis,
Si j'expire en effet, ou bien si je respire.

Un chagrin survenant mille chagrins m'attire,
Et me cuidant aider, moi-même je me nuis;
L'infini mouvement de mes roulans ennuis
M'emporte, et je le sens; mais je ne le puis dire.

Je suis cet Actéon de ses chiens déchiré,
Et l'éclat de mon âme est si bien altéré,
Qu'elle qui me devroit faire vivre, me tue :

Deux déesses nous ont tramé tout notre sort,
Mais pour divers sujets, nous trouvons même mort,
Moi de ne la voir point, et lui de l'avoir vue.

MELLIN DE SAINCT-GELAIS.

Mellin de Sainct-Gelais, né en 1491, mort à Paris en 1558, jouit d'une grande considération à la cour de Henri II, et fut aumônier et bibliothécaire du roi. Il cultivait les muses latines et françaises, et a réussi principalement dans l'épigramme.

CONTE.

Un Charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde.
Si n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.

Lors une bourse assez large et profonde
Il leur desploye, et leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux. Voyez, y a-t-il rien?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse, et ne voir rien dedans.

RONDEAU.

A Dieu me plains, qui seul me peut entendre,
Et qui congnoist quelle fin doyvent prendre
Tant de travaux, de ce commencement;
Car je suis seur (s'ils durent longuement)
Que je puis bien certaine mort attendre.

Assez congnois que trop veux entreprendre;
Mais quel remède? ailleurs ne puis entendre,
Ny ne feray : j'en fay vœu et serment
A Dieu.

Tende la mort son arc, s'elle veut tendre;
Je ne luy puis commander ny défendre;
Une en a pris le pouvoir seulement;
Mais si tiendray-je en mon entendement
Ceste amitié, jusques à l'âme rendre
A Dieu.

DOUZE BAISERS GAGNEZ AU JEU.

Un juste gain et loyalle promesse
Vous me devez, ô ma seule maitresse,

Douze baisers, à mon choix bien assis,
Et je n'en ai seulement en que six :
Et toutes fois, comme en nombre parfait,
Vous me voulez content et satisfait,
Disant chacun avoir de son quartier,
Baisé six fois, et fait le compte entier.

Ainsi par fraude et droit mal entendu,
M'ostez un bien justement prétendu,
Et apprenez à chiche devenir,
A bien promettre et à très-mal tenir :
A vos faveurs distribuer par compte.
Je fay pour vous conscience et ay honte
Du larrecin, qui sans vostre avantage
A vos amis porte si grand dommage.

Car pensez-vous qu'une bouche vermeille,
Bien qu'elle rende heureux l'œil et l'oreille,
Par un doux air et parler gracieux
Puisse nourrir un cœur ambitieux,
De ce seul bien, sans quelque sûreté,
De ce qu'amour a d'ailleurs mérité?
Et la donnant, son gage le plus cher,
Est par baisers de l'amy s'approcher,
Et respirant tiédir ses grandes flammes,
Confondre en un deux différentes âmes,
Laissant leurs corps vifs et morts en même heure,
Pour ailleurs vivre et changer de demeure.

Si ces biens-là me sont donc interdits,
Où est l'espoir de mes plus grands crédits?
Qui me tient plus en vostre prison vive,
Si vostre amour est si lente et oisive?
Quand bien de mort je pourrois fuir l'approche,
Si ne voudrois-je après vostre reproche
Demeurer vif pour ne vous voir blasmer
D'avoir mal su reconnoistre et aimer.

Ne laissez donc tomber (ô chère amie)
Moy en danger et vous en infamie;
Récompensez ce mal d'un plus grand heur,
Non pour mon bien, mais pour vostre grandeur;
Qui perdroit trop de son autorité,
Si j'avois moins que je n'ay mérité.
Et ne pensez que le cas que j'en fais,
Soit pour ma debte, et baiser douze fois:
Douze est bien peu au prix de l'infini,
Dont mon desir doit être diffini.
Car quand j'aurois cent mille fois baisé,
Mon cœur encore ne seroit appaisé.

Amour est dieu, et nous fumée et ombre,
Ne lui saurions satisfaire par nombre,
Ce qui me meut est que vous me semblez
Connoistre mal les honneurs assemblés
Du Ciel en vous, et ce qui vous fait estre
Loin par-dessus toute chose terrestre,

Vous proposant je ne sais quels diffames,
Comme s'estiez du rang des autres femmes,
Suivant le peuple et son opinion,
Où vous n'avez part ne communion,
Fors qu'en ces peurs, et respects obstinés
Mal convenants au lieu que vous tenez.

Respondez-moi : trouveriez-plaisante
Une forest beaux arbres produisante,
Dont en plein may et saison opportune,
On peut compter les feuilles une à une?
Vistes-vous onc en un pré où l'eau vive
Sème de fleurs et l'une et l'autre rive,
Qu'on s'amusast à vouloir compte rendre
Combien de brins il y a d'herbes tendres,
Et qui feroit sacrifice à Cérès,
S'elle donnoit aux terres et guérets
Nombre certain d'espics non se touchants,
Tant qu'on les peut compter parmi les champs?

Quand Jupiter la terre seiche arrose,
Ou que le ciel à orage il dispose,
On ne va point compter la gresle toute,
Ni calculer la pluie goutte à goutte :
Soit bien, soit mal : ce qui nous vient des Dieux
Vient sans mesure et sans nombre odieux :
Et ces dons-là profusément jettez,
Sont convenants à moultes majestez.

Vous donc, amie en beauté comparée
A l'immortelle et blonde Cythérée,
Que n'usez-vous de libéralité,
Appartenante à Immortalité?

Pourquoi nous sont les grâces départies,
De vos baisers par comptes et parties?
Et les tourmens qu'à grand tort nous donnez
Nous sont sans nombre et sans fin ordonnez?
C'estoient ceux-là ou par meilleur office
Il vous falloit exercer avarice :
Non aux baisers. Ou épargnant ceux-ci
Les maux deviez nous épargner aussi.
Faites-le donc, et me récompensez
Du deuil qui a mes sens trop offensez
Rétribuant en volontés unies,
Infinis biens pour peines infinies.

DIXAIN.

Madelon s'en vient privement
Me voir quand j'escris ou compose,
Et dit que ce n'est seulement
Que pour apprendre quelque chose :
Mais si rien de beau je propose
A ses yeux, il est si bien pris,
Un diamant d'assez bon prix,
Un tableau où n'ait que reprendre :
Je ne sais s'elle a rien appris,
Mais je ne vis onc si bien prendre.

QUATRAINS

MIS EN UN GANT.

Du malheur ou bonne advanture
Que j'attends entre les humains,
Le pouvoir est entre les mains
Dont ces gants sont la couverture.

SUR UN CALENDRIER.

S'IL vous plaisoit marquer en teste
Un jour ordonné pour m'aismer,
Je l'aurois pour une grand'feste,
Mais point ne la voudrois chosmer.

ÉPIGRAMME.

DE bonne estime estes si bien pourvuë,
Que je suis vostre avant vous avoir veue,
Tant que le bien de vous voir et hanter
La peine a sceu, non l'amour augmenter;
Si donc un autre à vous servir procure,
C'est accident, et j'aime de nature.
Qu'un autre donc vous aime d'avanture,
Dieu sait lequel vostre faveur aura :
Mais je sais bien qui mieux aymer saura.

AUTRE.

J'AI eu du mal pour vouloir bien,
Et de l'ennuy par souvenir;

Tant que ne desirois plus rien,
Fors oubly, s'il vouloit venir :
Mais toy me viens entretenir,
Disant : Laisse cette pensée,
Amitié qui se peut finir
Ne fut jamais bien commencée.

AUTRE.

Près du cercueil d'une morte gisante
Mort et Amour vindrent devant mes yeux.
Amour me dit, la Mort t'est plus duisante :
Car en mourant tu auras beaucoup mieux.
Alors la Mort, qui régnoit en maints lieux,
Pour me navrer, son fort arc enfonça :
Mais de malheur sa flesche m'offença
Au propre lieu où Amour mit la sienne ;
Et, sans entrer, seulement avança
Le traict d'Amour en la playe ancienne.

AUTRE.

Nulle amitié, soit de Dieu ou des hommes,
Ne prend ailleurs qu'en nos cœurs fondement ;
Et le désir, selon ce que nous sommes,
Passe bientost, ou dure longuement.
Si donc un ferme et bon entendement
Prend à servir Dieu, ou les damoiselles,
Il continue à aymer luy ou elles,
Et l'inconstant aime sans seureté :

Mais nous donnons à Cupidon des aisles,
Pour excuser nostre légèreté.

AUTRE.

Nostre vicaire un jour de feste,
Chantoit un agnus gringoté
Tant qu'il pouvoit à pleine teste,
Pensant d'Annette estre écouté.
Annette, de l'autre costé,
Ploroit attentive à son chant :
Dont le vicaire en s'approchant
Lui dit : Pourquoi pleurez-vous, belle?
Ah! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un asne qui m'est mort,
Qui avoit la voix toute telle
Que vous quand vous criez si fort.

A UN IMPORTUN.

Tu te plains, ami, grandement,
Qu'en mes vers j'ai loué Clément
Et que je n'ai rien dit de toi :
Comment veux-tu que je m'amuse,
A louer ni toi, ni ta muse?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

LE MAITRE ÈS-ARTS ET LE PAYSAN.

Un maître ès-arts mal chaussé, mal vêtu,
Chez un manant demandoit à repaître,

Disant qu'on doit honorer la vertu,
Et les sept arts dont il fut passé maître.
Comment! sept arts! répond l'homme champêtre,
Je n'en sais nul, hormis le labourage :
Mais je suis saoul quand il me plaît de l'être,
Et si nourris ma femme et mon ménage.

FRANÇOIS Ier.

François Ier, roi de France, fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, né à Cognac le 12 septembre 1494; fut surnommé *le Père des Lettres*, à cause de la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivaient. Ce prince avait un goût passionné pour les femmes, il nous reste de lui des vers qui prouvent qu'il savait également bien courtiser les muses et les belles. Ses démêlés avec Charles-Quint offrent les événemens les plus mémorables de son temps. Il mourut le dernier jour de mars 1547.

HUITAIN.

Coeur à mouvoir plus fort et échauffer
Qu'un dur rocher et qu'une froide glace,
De quoi te sert de mon mal triompher,
Et t'orgueillir de beauté qui tout passe?
Par vrai amour ton amour je pourchasse;
De quoi ne m'as tant soit peu satisfait :
Grâce attendue est une ingrate grâce;
Et bien n'est bien s'il n'est promptement fait.

AUTRE.

Celle qui fut de beauté si louable,
Que pour sa garde elle avoit une armée,
A autre plus qu'à vous ne fut semblable,
Ni de Pâris, son ami, mieux aimée,
Que de chacun vous êtes estimée :
Mais il y a différence d'un point;
Car à bon droit elle a été blasmée
De trop aimer, et vous de n'aimer point.

ÉPITAPHE D'AGNÈS SOREL.

Ici dessous, des belles gist l'élite;
Car de louanges sa beauté plus mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que tout cela qu'en cloistre peut ouvrer
Close nonain, ni en désert hermite.

ÉPITAPHE DE LAURE.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aymée.
O gentille âme, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant;
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

CHASSIGNET.

Jean-Baptiste Chassignet, né à Besançon, vers 1518, fut avocat fiscal au bailliage de Gray. Il est un de ceux qui commencèrent à polir la poésie française. Il vivait encore en 1610.

PSAUME LXXXII.

Deus, qui similis erit tibi?

Tes ennemis, Seigneur, ont fait contre tes saints
Maints captieux projets, maints sinistres desseins,
Mainte noire entreprise;
Et par leurs faux conseils, ne tachent inhumains,
Qu'éventer tes conseils et perdre ton Église.

Les habitans de Tyr, voire les Syriens,
Sont venus au secours des peuples anciens,
Qui de Lot ont pris source,
Conspirant tous ensemble à trouver les moyens
D'arrester les Hébreux au milieu de leur course.

Conspirant tous ensemble à fourrager leurs champs,
Butiner leurs cités, moissonner leurs marchands
Au tranchant de leurs glaives;
Profaner leur autel, et repeupler, méchants,
Leurs berceaux d'orphelins, et leurs couches de veuves.

Mais vendange, Seigneur, ces nombreux bataillons,
Comme autrefois Moab vit sur ces verts sillons
Moissonner ses gendarmes,
Quand Gédéon vainqueur, gagnant ses pavillons,
Divisa son butin et partagea ses armes.

Vendange-les, Seigneur, de la même façon
Que tu fauchas jadis au torrent de Cison,
Et Jabin et Sisare,
Quand l'épée au côté, et la lance à l'arçon,
Ils menaçoient Isâc d'un servage barbare.

Leurs bandes autrefois si pompantes d'orgueil,
Mortes parmi les champs, sans larmes et sans deuil,
Restèrent diffamées,
(Objet cruel à voir) et n'eurent pour cercueil
Que le ventre glouton des bêtes affamées.

Précipite leur troupe, ô Père tout-puissant,
Comme du haut sommet d'un roc âpre et glissant,
Roule une forte roue,
Comme un festu de paille ore monte, or' descend,
Sous le souffle divers de l'autan qui s'en joue.

Alors ils connoistront qu'à toi seul appartient
Tout ce que la rondeur de la terre entretient,
Tout ce que l'air enserre,
Tout ce que la mer même en ses vagues retient,
T'appelant le Seigneur du ciel et de la terre.

PSAUME XCI.

Bonum est confiteri Domino et psallere.

Soit que du beau soleil la perruque empourprée
Redore de ses rais cette basse contrée;
Soit que la nuict du monde efface les couleurs,
J'exalterai, le jour, ta louange sacrée;
La nuict, je chanterai ta grâce et tes valeurs.

Quoi! les ingrats pécheurs, dépourvus de science,
Ne se tourneront point devers ta sapience,
Ne reconnoistront point tes hauts faits merveilleux!
Innombrables hauts faits, que par expérience
Tu révèle aux petits, et cache aux orgueilleux?

Ils ne connoistront pas que les ouvriers iniques
De toute impiété fleurissent magnifiques
Sur l'avril de leurs jours, en richesse et splendeur;
Comme on voit au printemps, ès campagnes rustiques,
Les herbes s'émailler de grâce et de verdeur.

Mais qu'ils meurent aussi au janvier de leur âge,
Sans honneur, sans crédit, comme le verd herbage
Se tanne au premier froid de l'hyver casanier,
Lorsqu'on le voit changer de teint et de visage,
Et perdre en un moment son lustre printanier.

Pour moi, Seigneur, lavé dedans l'huile d'olive,
Ma face reprendra une couleur plus vive,

La bouche un teint plus gai, l'œil un ris plus gaillard;
J'aurai le chef moins gris, la marche plus hastive,
D'âge, plus que de corps, langoureux et vieillard.

Cependant l'homme droit fleurira de la sorte
Qu'auprès de Jéricho fleurit la palme forte,
Que le cèdre fleurit au Liban bocageux;
Le vent ni la chaleur aucun coup ne lui porte,
Verdoyant au milieu des hyvers orageux.

La plante qui prendra, dans la maison divine
Du Seigneur notre Dieu, une ferme racine,
Se vestira de fleurs, parera de rameaux,
Sans redouter des vents la tempeste mutine,
Ni le chaud de l'été, ni le débord des eaux.

Le cours du temps goulu ne pourra rien sur elle;
Sa jeunesse sera, sans vieillir, éternelle;
Les oisillons du ciel y viendront faire bruit;
Son ombre allégera le passant qui pantelle,
Donnant en sa saison et la feuille et le fruit.

Ces plantes, étendant leurs racines profondes
En la maison de Dieu, engendreront, fécondes,
Comme leurs devanciers, un grand nombre d'enfants,
Sans que des ans rongeurs les courses vagabondes
Effacent la verdeur de leurs chefs triomphants.

Ces enfants nouveaux-nés, admirant la sagesse
De Dieu le créateur, annonceront sans cesse,

Par les quatre climats de ce bas univers,
La grandeur de ses faits, le fruit de sa promesse,
Qui provignant les bons, extirpe les pervers.

PSAUME CXLIII.

Benedictus Dominus, etc.

Béni sois-tu, grand Dieu, qui rempares mon cœur,
Au milieu des assauts d'invincibles murailles,
Qui sur mes ennemis me fais être vainqueur,
Enseignant à mes mains à gagner des batailles.

Toujours, ô Dieu puissant! ami du genre humain,
Tu ne dédaignes point de le prendre en ta garde?
Tu régis ses pensers, tu lui prêtes la main,
Et l'œil de ton amour sans cesse le regarde.

Tu fis pour les poissons qui nagent sous les eaux
Le reflottant cristal des plaines azurées,
Le grand vuide de l'air tu donnas aux oiseaux,
Aux animaux des champs les campagnes dorées.

L'homme eut de toi le ciel, la mer, la terre et l'air;
Par tous les animaux tu le fis reconnoistre;
Lui donnant la raison avec un doux parler,
Tu le fis estre tout, de rien qu'il souloit estre.

Toutefois tel qu'il est, encore n'est-il rien
Qu'une foible étincelle, un vent léger, un songe,
Qui lui montre en dormant une image de bien,
Trouvant à son réveil que ce n'est que mensonge.

Comme l'ombre au soleil, ses jours vont déclinant;
De moment en moment, à la mort il succombe;
L'orient de ses jours n'est loin de son couchant,
Et toujours son berceau est voisin de sa tombe.

Bref, l'homme souffreteux n'est rien que vanité,
Une poussière en l'air par les vents poursuivie,
Un vrai flux et reflux de mutabilité,
Plus certain de sa mort qu'asseuré de sa vie.

Fais que ni plus ni moins que le long des ruisseaux
Qui d'un bord argentin entourent la prairie,
S'élèvent à l'envi les petits arbrisseaux,
Croisse de nos enfants la jeunesse fleurie.

Par les prés, par les bois, et par les champs herbeux,
Porte de toutes parts la corne d'abondance;
Féconde nos haras, donne force à nos bœufs,
Et fais que la moisson réponde à la semence.

Afin que de la mort évitant le courroux,
En te rendant nos vœux, assis sur le rivage,
Nous puissions, sous un air plus tranquille et plus doux
Passer doresnavant le reste de notre âge.

LIVRE II. PSEAUME XLVIII. [1]

Vois-tu bien ces richards, superbement vestus
De pourpre et d'écarlate,

[1] J. B. Rousseau a aussi imité ce psaume dans sa belle ode qui commence par ce vers:

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille!

Qui donnent mille ébats à leur chair délicate,
Mettant en leurs trésors leurs plus belles vertus?

Le frère toutefois ne sauroit de la mort
Sauver son propre frère,
Ni présenter à Dieu une offrande si chère,
Qui réveille un mortel qui sous la tombe dort.

L'inviolable loi du destin le défend;
La mort aime carnage,
Et frappe également l'ignorant et le sage,
Le prudent et le fol, le vieillard et l'enfant.

Et puis, ces malheureux qui tant ont fait de pas,
Qui tant ont pris de peines
Pour gagner des trésors, délaissent leurs domaines
Aux mains d'un héritier qu'ils ne connaissent pas.

Leurs jardins si bien faits, leurs parterres si beaux,
Leur palais et leur grange
Echappent de leur main; et par un triste échange,
Au lieu de leurs maisons ils peuplent des tombeaux,

Cependant ils pensoient, perpétuant leur nom,
Qu'éternels en leurs races
Ils pourroient prolonger, jusqu'aux dernières traces
Du monde consumé, leur gloire et leur renom.

Le bras du Tout-Puissant de l'enfer abysmé
Délivrera mon âme,

Me recevant à soi aussitost que la lame
Revomira mon corps, derechef animé.

Mais quand pour les méchants le jour s'éclipsera,
De leur richesse altière
Ils ne remporteront que les ais d'une bière,
Et leur gloire au tombeau ne les assistera.

Et soudain qu'ils seront dans l'enfer arrestés,
Compagnons de leurs pères,
Après avoir quitté leurs grandeurs passagères,
Ils pleureront long-temps leurs courtes voluptés.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE.

Scévole de Sainte-Marthe, né en 1536, fut trésorier de France dans la généralité de Poitiers, et intendant des finances dans l'armée de Bretagne sous le duc de Montpensier. Il mourut à Louvain le 29 mars 1623. Il cultivait avec succès les muses latines et françaises.

ÉLÉGIE.

Bien loin, pasteurs, bien loin de ce tombeau,
Menez ailleurs paître votre troupeau;
Jettez des fleurs, jettez de la verdure
Tout à l'entour de cette sépulture;

N'oubliez pas à y répandre aussi
Du vin, du lait, et si avez souci
Du nom des morts, apportez vos musettes,
Pour en sonner de saintes chansonnettes.
Ci-dessous gît Brunette, qui jadis,
Ainsi que vous, conduisoit des brebis;
Sa chienne encor, qui lui fut si fidelle,
Sous même tombe, ici gît avec elle;
Aussi d'amour le trop cruel effort,
A l'une et l'autre a fait sentir la mort.
Brunette est morte en l'amoureuse peine,
Pour trop aimer les yeux de Philocrène :
Sa pauvre chienne après est morte aussi,
Pour un regret que son cœur a saisi,
Perdant les yeux de sa maîtresse chère,
Qu'elle aimoit mieux que du jour la lumière;
Car aussitôt que la pauvrette vit
Que de la mort le sommeil la ravit,
Tout aussitôt la tête elle a penchée,
Et en mourant près d'elle s'est couchée.
O chienne heureuse, et qui mérites mieux
Qu'autre animal, de luire dans les cieux!
Tu n'as point craint de faire compagnie
A ta maîtresse, aux dépens de ta vie,
Et du désir de la suivre là-bas,
As avancé le jour de ton trépas.
Mais ton renom durera d'âge en âge;
Tant que nos bois nous donneront ombrage.

Tant qu'ez forêts le sanglier se tiendra,
Tant qu'en nos monts la brebis se paîtra,
Toujours vivras, afin que l'on contemple
D'amitié sûre un immortel exemple.

AUTRE.

Cette flûte qui pend à la branche sacrée
De ce pin que tu vois, de sa charge orgueilleux,
Passant, notre Brunette à Pan l'a consacrée,
Quand elle s'en alla sur le bord stygieux.

Tandis qu'elle en jouoit sur l'herbe rajeunie,
Les zéphyrs caressants, leurs doux vents retenaient;
Des oiseaux babillards se taisoit l'harmonie,
Et les clairs ruisselets leur murmure endormoient.

Mais c'est peu que cela, on a vu davantage,
Que sa douce chanson le loup même alléchoit,
Qui, sans faire aux brebis, ni aux mâtins outrage,
Afin de l'écouter, près d'elle se couchoit.

Vous en êtes témoins, vous, ô forêts voisines,
Qui avez vu le chef de vos chênes oyants,
Répondre bien souvent à ses notes divines,
Et mouvoir à l'envi ses rameaux verdoyants.

Cette flûte étoit lors la flûte plus heureuse
Que berger ni bergère embouchèrent jamais,
Mais au rebours, hélas! la pauvre malheureuse
Reste comme tu vois, muette désormais.

Ou bien, si quelquefois dedans elle s'entonne
Le soupir d'un doux vent, on oit un long hélas !
Et puis d'un triste son, mais tout bas elle sonne
Le beau nom de Brunette et son aigre trépas.

SONNET.

Desportes, quand le temps, qui toute chose emmène,
L'usage du françois aura tout aboli,
Par le même destin qui rend enseveli
Et l'usage du grec, et la langue romaine,

Ton ouvrage sera une vive fontaine
Où puiseront ceux-là qui, pour vaincre l'oubli,
Apprendront en lisant ce langage accompli,
Dont aujourd'hui ta voix est l'école certaine.

Ils trouveront chez toi cette naïveté
Qui unit la douceur avec la gravité,
Et diront en voyant tes rimes si faciles :

Il paroît bien qu'alors que ce poëte écrivoit,
Un prince tel qu'Auguste en la France vivoit,
Puisqu'il fit de son temps renaître des Virgiles.

AUTRE.

Quand je vous ai ma promesse jurée,
Qu'autre que vous ne brûloit mes esprits,
Et que le feu dont vos yeux m'ont épris,
Seroit en moi d'éternelle durée;

Vous n'avez cru ma parole assurée,
Et poursuivant votre indigne mépris,
Dites avoir autre amour entrepris,
Pour vous venger de ma foi parjurée.

Si vous logez en vous quelque pitié,
Ne payez plus ma fidèle amitié
D'un tel propos qui me rend misérable;

Car, quand ainsi parlez de me changer,
Je crains autant que soyez véritable,
Comme craignez que je sois mensonger.

AUTRE.

Morin, cher nourrisson de la muse aonide,
Qui te fait, en savoir, être un second Varron,
En naïve éloquence, un autre Cicéron,
Et en prompte mémoire, un nouveau Simonide :

Poussé d'un saint désir, qui devers toi me guide,
Je viens voir le pays, orgueilleux de ton nom,
Et l'Océan voisin qui, prenant ton renom,
Le résonne joyeux à son rivage humide.

Que ce m'est de plaisir, après un si long temps,
Renouer l'amitié que notre doux printemps
A vu naître jadis sur la croupe jumelle!

Chastes sœurs, s'il est vrai que vous ayez été
Le premier fondement de cette privauté,
Faites que, comme vous, elle soit immortelle!

ÉPIGRAMME.

Mon Chantecler, à qui la muse,
Comme à moi verse dans le cœur
Sa science plutôt infuse
Qu'acquise à force de labeur :

Ne soyons de ceux qui pâlissent
Dessus les livres sans séjour,
Et en leur jeunesse vieillissent
Sans vivre jamais un bon jour.

C'est fureur qui les y convie :
Celui vraiment s'abuse fort,
Qui veut mourir durant sa vie,
Afin de vivre après sa mort.

AUTRE.

Vénus doutoit qui plus auroit de part en elle,
Ou un bel Adonis, ou un Mars furieux;
L'un plaît par sa beauté, des autres la plus belle,
L'autre par sa valeur qui passe tous les dieux.
Quand devers ce grand duc ayant tourné les yeux,
Qui seul en soi la force et les beautés assemble;
Je veux, dit-elle, avoir cettui-ci pour le mieux,
Car l'ayant, j'aurai Mars et Adonis ensemble.

AUTRE.

Je confesse bien, comme vous,
Que tous les poëtes sont fous :

Mais puisque poète vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.

AUTRE.

Ne blâmons la façon de fortune inconstante,
Qui par-là remédie à ses propres assauts,
Flattant les affligés, pour le moins, d'une attente,
Qu'ils recevront des biens, ayant reçu des maux.
Quand le bien nous arrive après longue souffrance,
Il nous semble, pour lors, double bien nous venir;
Car autant que du bien nous plaît la jouissance,
Autant des maux passés nous plaît le souvenir.

AUTRE.

J'ai passé mon printemps, mon été, mon automne;
Voici le triste hiver qui vient finir mes vœux;
Déjà de mille vents le cerveau me bouillonne;
J'ai la face ridée, et la neige aux cheveux.

D'un pas douteux et lent, à trois pieds je chemine,
Appuyant d'un bâton mes membres languissants;
Mes reins n'en peuvent plus, et ma débile échine
Se courbe peu à peu sous le faix de mes ans.

Une morne froideur sur mes nerfs épanchée
Engourdit tous mes sens, désormais curieux;
D'un glaçon endurci j'ai l'oreille bouchée,
Et porte en un étui la force de mes yeux.

Mais bien que la jeunesse en moi ne continue,
Dieu, fais que ton amour me conserve le cœur :
Autant que de mon sang la chaleur diminue,
Daigne de mon esprit augmenter la vigueur.

Que sert de prolonger une ingrate vieillesse,
Pour regarder sans fruit la lumière du jour?
Heureux qui, sans languir en si longue vieillesse,
Retourne de bonne heure au céleste séjour!

BIRAGUE.

Flaminio de Birague, gentilhomme de la chambre et bel esprit de la cour, s'est fait connaître par des chansons et des satires. Il fit imprimer ses premières œuvres poétiques en 1581, in-16, et les dédia à son oncle René de Birague, cardinal et chancelier de France.

ODE

Sur la mort de Christophe de Thou, *président en la cour de parlement de Paris.*

Les ans et la jeunesse
On voit couler sans cesse
Comme l'eau qui s'enfuit :
L'eau revient et retourne,
Mais notre âge séjourne
Dans l'éternelle nuit.

Ni larme ni prière
N'émeuvent la Mort fière,
Ni le nocher Caron :
Le pauvre et le monarque
Dans une même barque
Traversent l'Achéron.

Sarpedon et Troïle
Sont morts devant leur ville,
Et autres infinis,
Que la terre troyenne,
Leur mère phrygienne,
Avoit conçus jadis.

Ceux-là que le ciel même
Aimait d'Amour extrême,
Tout glorieux, n'ont pas,
O course trop subite!
Non plus que fit Thersite,
Evité le trépas.

Delbène, tu t'abuse.
Penses-tu que la muse
Qui t'a donné pouvoir
D'éterniser ta gloire,
T'empêche d'aller boire
Au fond de l'Orque noir?

Non, non, tu iras boire
Là-bas cette onde noire

Qui dort au lac affreux;
Et tombant, légère ombre,
Tu accroistras le nombre
Des esprits malheureux.

Donques point ne t'étonne
Si la Parque félone
A mis de Thou à bas;
De Thou, dont la science
Montre bien à la France
Que, mort, il ne meurt pas.

CHANSON AUX AMOUREUX.

Vous qui, repus d'une poison amère,
Courez après le trompeur hameçon
D'une beauté, qui d'une aile légère
S'enfuit de vous sans payer la rançon :

Prenez la fuite hors des féminins lieux :
A ce troupeau ne donnez foi aucune;
Trois choses sont inconstantes aux yeux,
Le vent, la femme, et l'aveugle fortune.

ÉPIGRAMME CONTRE UN ZOILE.

Ami, tu ne fais rien que de mes vers médire,
Moi je dis que les tiens sont graves et nombreux :
Cependant nous donnons à tous sujet de rire,
Car chacun connoît bien que nous mentons tous deux.

RONSARD.

Pierre de Ronsard, appelé de son temps *le prince des poètes* et *le poètes par excellence*, et plus connu aujourd'hui par les traits satiriques de Boileau que par ses ouvrages, naquit au château de Poissonnière dans le Vendômois en 1524. Henri II, François II, Charles IX et Henri III, le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Il mourut à Saint-Côme-les-Tours, le 27 décembre 1585.

SONNETS.

Au mois d'Avril, quand l'an se renouvelle,
L'aube ne sort si fraische de la mer;
Ny hors des flots la Déesse d'aimer,
Ne viut à Cypre, en sa conque si belle,

Comme je vy la beauté que j'appelle
Mon astre sainct, au matin s'esveiller,
Rire le ciel, la terre s'émailler,
Et les Amours voler à l'entour d'elle.

Amour, Jeunesse, et les Grâces qui sont
Filles du ciel, lui pendoient sur le front;
Mais ce qui plus redoubla mon service,

C'est qu'elle avoit un visage sans art.
La femme laide est belle d'artifice,
La femme belle est belle sans du fard.

AUTRE.

A mon retour (hé, je m'en désespère)
Tu m'as receu d'un baiser tout glacé;
Froid, sans saveur, baiser d'un trespassé,
Tel que Diane en donnoit à son frère;

Tel qu'une fille en donne à sa grand'mère,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny savoureux, ny moiteux, ny pressé.
Et quoy! ma lèvre est-elle si amère?

Ha! tu devois imiter les pigeons,
Qui, bec en bec, de baisers doux et longs,
Se font l'amour sur le haut d'une souche.

Je te suppli', maistresse désormais,
Ou baise-moy la saveur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baise jamais.

AUTRE.

Comme une belle fleur assise entre les fleurs,
Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre
Pour me les envoyer, et pour soigneuse apprendre
Leurs noms et qualitez, espèces et valeurs.

Estoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
Ou de faire ma playe amoureuse reprendre?
Ou bien s'il vous plaisoit par charmes entreprendre
D'ensorceler mon mal, mes flâmes et mes pleurs?

Certes, je croy que non; nulle herbe n'est maistresse
Contre le coup d'Amour envieilli par le temps,
C'estoit pour m'enseigner qu'il faut, dès la jeunesse,

Comme d'un usufruict, prendre son passe-temps :
Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
Et qu'Amour et les fleurs ne durent qu'un printemps.

AUTRE.

Il ne faut s'ébahir, disoient ces bons vieillards
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène :
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux, afin qu'il la remmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre gaigné, l'assaut à nos rempars.

Pères, il ne falloit, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder;
Mais et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble

Pour elle corps, et biens, et ville hazarder.
Ménélas fut bien sage, et Pâris, ce me semble :
L'un de la demander, l'autre de la garder.

AUTRE.

Le seul penser, qui me fait devenir
Brave d'espoir, est si doux, que mon âme,

Desja gaignée, impuissante se pâme,
Songeant au bien qui me doit advenir;

Donc sans mourir pourray-je soustenir
Le doux combat que me garde ma Dame;
Puis qu'un penser si brusquement l'entame
D'un seul plaisir, d'un si doux souvenir?

Hélas! Vénus, que l'escume féconde,
Non loin de Cypre enfanta dessus l'onde,
Si de fortune en ce combat je meurs,

Reçoy ma vie, ô Déesse, et la guide,
Par les odeurs de tes plus belles fleurs,
Dans les vergers du paradis de Gnide.

AUTRE.

Je vous envoye un bouquet que ma main
Vient de tirer de ces fleurs épavies,
Qui ne les eust à ce vespres cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautez, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flétries,
Et comme fleurs périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame;
Las! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :

Et des Amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pource aimez-moy, ce pendant qu'estes belle.

AUTRE.

Voicy le bois que ma saincte angelette
Sur le printemps resjouit de son chant :
Voicy les fleurs où son pied va marchant
Quand à soy-mesme elle pense seulette.

Voicy la prée et la rive mollette,
Qui prend vigueur de sa main la touchant,
Quand pas à pas en son sein va cachant
Le bel émail de l'herbe nouvellette.

Icy chanter, là pleurer je la vy,
Icy sourire et là je fus ravy
De ses discours par lesquels je des-vie :

Icy s'asseoir, là je la vis danser,
Sur le métier d'un si vague penser,
Amour ourdit les trames de ma vie.

AUTRE.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz chantant mes vers en vous esmerveillant,
Ronsard me célébroit du tems que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom, ne s'aille resveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et fantosme sans os,
Par les ombres myrtheux je prendrai mon repos
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

STANCES.

L'AMOUR OYSEAU,

IMITATION DE BION.

Un enfant dedans un bocage
Tendoit finement ses gluaux,
Afin de prendre des oyseaux
Pour les emprisonner en cage.

Quant il veit, par cas d'aventure,
Sur un arbre Amour emplumé,
Qui voloit par le bois ramé
Sur l'une et sur l'autre verdure.

L'enfant qui ne cognoissoit pas
Cet oyseau, fut si plein de joie,

Que, pour prendre une si grand' proye,
Tendit sur l'arbre tous ses lacs.

Mais quand il vit qu'il ne pouvoit
(Pour quelques gluaux qu'il peust tendre)
Ce cauteleux oyseau surprendre,
Qui voletant le décevoit,

Il se print à se mutiner,
En jetant sa glu de colère,
Vint trouver une vieille mère,
Qui se mesloit de deviner.

Il lui va le fait avouer,
Et sur le haut d'un buis luy monstre
L'oyseau de mauvaise rencontre
Qui ne faisoit que se jouer.

La vieille, en branlant ses cheveux,
Qui ja grisonnoient de vieillesse,
Lui dit : Cesse, mon enfant, cesse,
Si bientost mourir tu ne veux,

De prendre ce fier animal;
Cet oyseau, c'est Amour qui vole,
Qui tousjours les hommes affole;
Et jamais ne fait que du mal.

O que tu seras bien heureux,
Si tu le fuis toute ta vie,
Et si jamais tu n'as envie
D'estre au rosle des amoureux !

Mais j'ay grand doute qu'à l'instant
Que d'homme parfait auras l'aage,
Ce malheureux oyseau volage,
Qui par ces arbres te fuit tant,

Sans y penser te surprendra,
Comme une jeune et tendre queste,
Et foulant de ses pieds ta teste,
Que c'est que d'aimer t'apprendra.

AUX MOUCHES A MIEL.

Où allez-vous, filles du ciel,
Grand miracle de la nature?
Où allez-vous, Mouches à miel?
Chercher aux champs vostre pasture?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diverse et de couleurs,
Ne volez plus à l'avanture :

Autour de Cassandre halenée,
De mes baisers tant bien donnez,
Vous trouverez la rose née,
Et les œillets environnez
Des florettes ensanglantées
De Hyacinthe et d'Ajax, plantées
Près des lys sur sa bouche nés.

Les marjolaines y fleurissent,
L'amôme y est continuel,

Et les lauriers qui ne périssent,
Pour l'hyver, tant soit-il cruel :
L'anis, le chevrefeuil qui porte
La manne qui vous réconforte,
Y verdoye perpétuel.

Mais je vous pry', gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'éguillonne;
Vous apprendrez bientost combien
Sa pointure est trop plus félonne,
Et de ses fleurs ne vous soulez
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon âme ne m'abandonne.

AU ROSSIGNOL.

Gentil rossignol passager,
Qui t'es encor venu loger
Dedans cette fresche ramée,
Sur ta branchette accoustumée,
Et qui nuit et jour de ta voix
Assourdis les monts et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Térée et de Philomèle;

Je te supplie (ainsi tousjours
Puisses jouyr de tes amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine

Ici, pour ton nid espier,
Que jamais ne faut se fier
En la beauté ny en la grace,
Qui plustost qu'un songe se passe;

Dy-luy que les plus belles fleurs
En janvier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'avril arrive,
Qu'ils revestent leur beauté vive :
Mais quand des filles le beau teint
Par l'aage est une fois esteint,

Dy-luy que plus il ne retourne;
Mais bien qu'en sa place séjourne,
Au haut du front, je ne sçais quoy
De creux à coucher tout le doy :
Et toute la face seichée
Devient comme une fleur touchée
Du soc aigu : dy-lui encor
Qu'après qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheveux, et que l'aage
Aura crespé son beau visage,
Qu'en vain lors elle pleurera,
De quoy jeunette elle n'aura
Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre,
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais, Rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouvelle,
Avecque moi dans ce buisson,
Au bruit de ta douce chanson?
Je lui ferois sous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

L'ALOUETTE.

Hé Dieu que je porte d'envie
Au plaisir de ta douce vie,
Allouette qui de l'amour
Dégoizes dès le point du jour,
Secouant en l'air la rosée
Dont ta plume est toute arrousée;
Devant que Phébus soit levé
Tu enlèves ton corps lavé
Pour l'essuyer près de la nue,
Trémoussant d'une aile menue
Et te sourdant à petits bonds
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toy devenir oyseau;
Quand ton chant t'a bien amusée
De l'air tu tombes en fusée,
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse cheoir,

Quand au fouyer elle sommeille,
Frappant son sein de son oreille;
Ou bien quand en filant le jour
Void celui qui lui fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourvue,
De honte elle abaisse la vue,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.

Ainsi tu roules, alouette,
Ma doulcelette mignonnette
Qui plus qu'un rossignol me plais :
Qui chante en un bocage épais.
Tu vis sans offenser personne,
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe :
Mais, toi, tu vis, par les sillons
De petites fourmis et de vers,
Ou d'une mouche ou d'une achée
Tu portes aux tiens la béchée,
A tes fils non encore ailez
D'un blond duvet emmantelez.

A grand tort les fables des poètes
Vous accusent, vous, alouettes,
D'avoir vostre père hay

Jadis jusqu'à l'avoir trahy,
Coupant de sa teste royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle un poil il portoit
En quoi toute sa force estoit.
Mais quoi? vous n'estes pas seulettes,
A qui la langue des poètes
A fait grand tort : dedans le bois
Le rossignol à haute voix,
Caché dessous quelque verdure,
Se plaint d'eux et leur dit injure,
Si fait bien l'arondelle aussi
Quand elle chante son cossi.

Ne laissez pas pourtant de dire
Mieux que devant la tirelire
Et faites crever par dépit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.
Ne laissez pour cela de vivre
Joyeusement et de poursuivre
A chaque retour du printemps
Vos accoutumez passe-temps :
Ainsi jamais la main paillarde
D'une pastourelle mignarde,
Parmi les sillons espiant,
Vostre nouveau nid pepiant
Quand vous chantez ne le dérobe
Ou dans sa cage ou sous sa robe.

Vivez, oiseaux, et vous haussez
Toujours en l'air et annoncez
De vostre chant et de vostre aile
Que le printems se renouvelle.

ODE.

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las! ses beautez laissé choir!
O vrayment marastre Nature!
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

AUTRE.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandômois,

Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :

Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ny d'estat ny de forme :
Mais tousjours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De jeune, en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyver vos cheveux mouvants,
L'an d'après qui se renouvelle,
Renouvelle aussi vostre chef;
Mais le mien ne peut derechef
Ravoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis veu chez vous,
Avoir jadis verds les genous
Le corps habile et la main bonne :
Mais ores j'ay le corps plus dur
Et les genous, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne séjourne ;
Et moy, sans faire long séjour,

Je m'en vais de nuict et de jour
Au lieu d'où plus on ne retourne.

AUTRE.

Ma douce jouvence est passée ;
Ma première force est cassée;
J'ay la dent noire, et le chef blanc;
Mes nerfs sont dissous ; et mes veines,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu, ma lyre, adieu, fillettes,
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin :
Nul passe-temps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict et le vin.

J'ay la teste toute estourdie
De trop d'ans et de maladie,
De tous costez le soin me mord :
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Tousjours après moy je regarde
Si je verray venir la Mort,

Qui doit, ce me semble, à toute heure,
Me mener là-bas, où demeure
Je ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous-venans un antre

Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

AUTRE, IMITÉE D'ANACRÉON.

Les Muses lièrent un jour
De chaisnes de roses Amour,
Et, pour le garder, le donnèrent
Aux Grâces et à la Beauté,
Qui, voyant sa desloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnèrent :

Sitost que Vénus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan, pour la délivrance
De son enfant; et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la révérence.

Muses, Déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte;
Délivrez mon fils prisonnier :
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaisne encore plus forte.

Courage donques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux,
Amour est au bout de ses ruses;
Plus n'oseroit ce faux garçon

Vous refuser quelque chanson,
Puisqu'il est prisonnier des Muses.

AUTRE, IMITÉE DU MÊME.

Pourtant si j'ay le chef plus blanc
Que n'est d'un lys la fleur esclose,
Et toi le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose :

Pour cela mocquer il ne faut
Ma teste de neige couverte :
Si j'ay la teste blanche en haut,
L'autre partie est assez verte.

Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire une couronne,
Ou quelque beau bouquet, d'un lys
Tousjours la rose on environne ?

AUTRE, IMITÉE DE BION.

La belle Vénus un jour
M'amena son fils Amour;
Et l'amenant me vint dire :
Escoute, mon cher Ronsard;
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouer de la lyre.

Incontinent je le pris,
Et, soigneux, je luy appris

Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cylène.

Comme Minerve inventa
Le haut-bois qu'elle jeta
Dedans l'eau toute marrie :
Comme Pan le chalumeau,
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauvre que j'estois,
Tout mon art je recordois
A cet enfant pour l'apprendre :
Mais luy, comme un faux garson,
Se mocquoit de ma chanson,
Et ne la vouloit entendre.

Pauvre sot! ce me dit-il,
Tu te penses bien subtil;
Mais tu as la teste fole
D'oser t'esgaler à moy,
Qui jeune en sçais plus que toy,
Ny que ceux de ton escole.

Et alors il me sourit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres de sa mère;
Et comme, pour trop aimer,

Il avoit fait transformer
En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des dieux;
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors
J'oubliay tous les accors
De ma lyre desdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avoit par cœur enseignée.

AUTRE.

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allons sur la verdure.
Ne laissons perdre en vain le temps,
L'aage glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le printemps.

Doncq, cependant que nostre vie
Et le temps d'aimer nous convie,
Aimons, moissonnons nos désirs,
Passons l'amour de veine en veine :

Incontinent la mort prochaine
Viendra desrober nos plaisirs.

ÉLÉGIE.

Quiconque aura premier la main embesognée
A te couper, forest, d'une dure cognée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon.
Qui coupa de Cérès le chesne vénérable,
Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mère esgorgea,
Puis, pressé de la faim, soy-mesme se mangea :
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se dévore après par les dents de la guerre.

Qu'il puisse pour venger le sang de nos forêts
Tousjours nouveaux emprunts sur nouveaux intérests
Devoir à l'usurier, et qu'en fin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.
Que tousjours sans repos ne fasse en son cerveau
Que tramer pour néant quelque dessein nouveau,
Porté d'impatience et de fureur diverse,
Et de mauvais conseil qui les hommes renverse.

Escoute, bucheron; arreste un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?

Sacrilége meurtrier, si on pend un voleur,
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de détresses
Mérites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuls légers,
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sus un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jannette :
Tout deviendra muet, Echo sera sans voix :
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remuë,
Tu sentiras le soc, le coutre, et la charruë :
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forest, le jouet de Zéphyre,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flesches résonner
D'Appollon, qui me vint tout le cœur estonner :
Où premier, admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tous temps révérées,
Maintenant le desdain des passans altérez,
Qui bruslez en l'esté des rayons éthérez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures.

Adieu, chesne, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre.
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
O dieux, que véritable est la philosophie.
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira!

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne;
Neptune quelquefois de blé sera couvert:
La matière demeure, et la forme se perd.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITAPHE AU SEIGNEUR DE QUÉLUS [1],

PAR DIALOGUE.

LE PASSANT ET LE GÉNIE.

LE PASSANT.

Est-ce ici la tombe d'Amour?

LE GÉNIE.

Non : car tu verrois à l'entour
Sa trousse à terre renversée,
Son arc et sa flesche cassée,
A ses pieds rompu son bandeau,
Et sans lumière son flambeau.

LE PASSANT.

Est-ce point celle d'Adonis?

LE GÉNIE.

De Vénus les pleurs infinis,
Et du fier sanglier l'avanture,
Se verroient sur sa sépulture;
Les pigeons, les cygnes voler,
Amour sa mère consoler.

LE PASSANT.

Est-ce Narcisse, qui aima

[1] L'un des mignons de Henri III.

L'eau qui sa face consuma,
Amoureux de sa beauté vaine?

LE GÉNIE.

Auprès on verroit la fontaine,
Et de luy, transi sur le bord,
Naistre une fleur après sa mort.

LE PASSANT.

Est-ce Ajax des Troyens vainqueur,
Qui d'un fer se perça le cœur,
Tant d'erreur l'âme il eut frappée?

LE GÉNIE.

A bas on verroit son espée,
Et son bouclier sans nul honneur
Se rouiller près de son seigneur.

LE PASSANT.

Est-ce Hyacint', qui convertit
Son sang en fleur, quand il sentit
Le palet poussé par Zéphyre?

LE GÉNIE.

D'Apollon la piteuse lyre
S'entendroit icy résonner,
Et personne ne l'oyt sonner.

LE PASSANT.

Qui donc repose icy dedans?

LE GÉNIE.

La beauté d'un jeune printemps,
Et la vertu qui l'homme honore,
Laquelle, sous la tombe encore,
En despit du mesme malheur,
Enseigne aux François la valeur.

LE PASSANT.

Quelle Parque au cizeau cruel
Luy trancha sa trame?

LE GÉNIE.

Un duel.
Mars, comblé de peur et d'envie,
Devant ses ans coupa sa vie,
Craignant de ne se voir vaincu,
Si ce corps eust long-temps vescu.

LE PASSANT.

En quel âge veit-il Pluton?

LE GÉNIE.

A peine son jeune menton
Se couvroit d'une tendre soye,
Quand de la Parque il fut la proye.
« Ainsi souvent le ciel destruit
« La plante avant que porter fruit. »

LE PASSANT.

Quel pays de luy s'est vanté?

LE GÉNIE.

Languedoc l'avoit enfanté,
Issu de ceste vieille race
De Levi, que le temps n'efface.

LE PASSANT.

Au reste, dy son nom.

LE GÉNIE.

Quélus.
Va, passant, n'en demande plus.

ÉPITAPHE

POUR LE SEIGNEUR DE MAUGERON.[1]

La déesse Cyprine avoit conceu des cieux,
En ce siècle dernier, un enfant, dont la veuë
De flâmes et d'esclairs estoit si bien pourveuë.
Qu'Amour son fils aisné en devint envieux.

Despit contre son frère, et jaloux de ses yeux,
Le gauche luy creva; mais sa main fut deceuë :
Car l'autre qui restoit, d'une lumière aiguë
Blessoit plus que devant les hommes et les dieux.

Il vient en souspirant s'en complaindre à sa mère;
Sa mère s'en mocqua : luy tout plein de colère,
La Parque il supplia de luy donner confort.

La Parque comme Amour en devint amoureuse;
Ainsi Maugeron gist sous ceste tombe ombreuse,
Tout ensemble vaincu d'Amour et de la Mort.

[1] Autre mignon de Henri III. Il était borgne.

ÉPITAPHE D'ALBERT,

JOUEUR DE LUTH DU ROI FRANÇOIS PREMIER.

Entreparleurs.

LE PASSANT ET LE PRESTRE.

LE PASSANT.

Qu'oy-je dans ce tombeau?

LE PRESTRE.

Tu entends une lyre.

LE PASSANT.

Quoy? n'est-ce pas ce luth qui peut si bien redire
Les chansons d'Apollon, que flattez de sa voix
Tiroit après ses pas les rochers et les bois,
Et près de Piérie, ainsi qu'une ceinture,
En un rond les serroit sur la belle verdure?

LE PRESTRE.

Ce n'est pas cestuy-là.

LE PASSANT.

Quelle lyre est-ce donc?

LE PRESTRE.

C'est celle d'un Albert, que Phœbus au poil blond
Apprit dès le berceau, et lui donna la harpe,
Et le luth le meilleur qu'il mit onc en escharpe :
Si bien qu'après sa mort son luth mesmes enclos
Dedans sa tombe encor sonne auprès de ses os.

LE PASSANT.

Je suis esmerveillé que sa lyre, première
En son art, ne fleschit la Parque meurtrière !

LE PRESTRE.

Ne t'en esbahis point : Orphée, qu'enfanta
Calliope, et tousjours en son sein allaita,
Ne la sceut point fleschir, et pour la fois seconde,
D'où plus il ne revint, alla voir l'autre monde.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Cerbère à son passer tint ses gosiers fermez,
Et les mânes des morts par l'oreille charmez
Oublioient leurs travaux : Tytie sur la plaine
Aux vautours estendu, en oublia sa peine;
Phlegyas l'oublia; Sisyphe ne sentoit
Le vain labeur du roc; la roue s'absentoit
Des membres d'Ixion, et Tantale en arrière
Ne vid de son gosier reculer sa rivière.
Mais quel profit nous est-ce, et puis que ceux d'abas
En ont tout le plaisir, et nous ne l'avons pas?

Or toy, quiconque sois jette-luy mille branches
De laurier sur sa tombe, et mille roses franches,
Et le laisse dormir, t'assurant qu'aujourd'huy,
Ou demain, ou tantost, tu seras comme luy.

TRADUCTION D'UNE ÉPIGRAMME

SUR LA GÉNISSE DE MYRON.

Pasteur, il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches icy,
De peur qu'au soir avec les tiennes
Tu ne remmènes ceste-cy.

DU BELLAY.

Joachim du Bellay, né vers 1524 à Liré en Anjou, se distingua de bonne heure par ses talens poétiques. On l'appela l'*Ovide français*, et son mérite fut apprécié par François Ier, Henri II et Marguerite de Navarre. Il mourut le 1er janvier 1560. Ses poésies sont ingénieuses et naturelles.

SONNET.

Que n'es-tu las, mon désir, de tant suivre
Celle qui est tant gaillarde à la fuite?
Ne la vois-tu devant ma lente suite
De lacqs d'Amour voler franche et délivre?

Ce faux espoir, dont la douceur m'enyvre,
Tout en un poinct m'arreste, et puis m'incite,
Me pousse en haut, et puis me précipite,
Me faict mourir, et puis me faict revivre.

Ainsi courant de sommets en sommets
Avec Amour, je ne pense jamais,
Fol désir mien, à te hausser la bride.

Bien m'as-tu donc mis en proye au danger,
Si je ne puis à mon gré te ranger,
Et si j'ay pris un aveugle pour guide.

SUR ROME.

Tout ce que qu'Égypte en pointe façonna,
Tout ce que Grèce à la Corinthienne,
A l'Ionique, Attique, ou Dorienne,
Pour l'ornement des temples maçonna;

Tout ce que l'art de Lysippe donna,
La main d'Apelle, ou la main Phidienne,
Souloit orner ceste ville ancienne,
Dont la grandeur le ciel mesme estonna :

Tout ce qu'Athène eut oncques de sagesse,
Tout ce qu'Asie eut oncques de richesse,
Tout ce qu'Afrique eut oncques de nouveau,

S'est veu ici, ô merveille profonde!
Rome vivant' fut l'ornement du monde,
Et morte elle est du monde le tombeau.

AUTRE.

Heureux, qui comme Ulysse, a fait un beau voyage!
Ou comme celui-là qui conquit la toison,

Et puis, est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parens, le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes ayeux
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine;

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin;
Plus mon petit Liré [1] que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

ODE

DU PREMIER JOUR DE L'AN,

AU SEIGNEUR BERTRAND BERGIER.

Voici le père au double front,
Le bon Janus, qui renouvelle
Le cours de l'An, qui en un rond
Ameine la saison nouvelle.
Renouvellons aussi
Toute vieille pensée,
Et tuons le souci
De fortune insensée.

[1] Bourg d'Anjou, patrie de du Bellay.

Sus doncq, que tardons-nous encore?
Avant que vieillars devenir,
Chassons le soin qui nous dévore,
Trop curieux de l'advenir.
Ce qui viendra demain
Jà pensif ne te tienne :
Les dieux ont en leur main
Ta fortune et la mienne.

Tu vois de neige tous couverts
Les sommets de la forest nue,
Qui quasi envoye à l'envers
Le fais de sa teste chenue.
La froide bise ferme
Le gosier des oiseaux,
Et les poissons enferme
Sous le cristal des eaux.

Veux-tu attendre les frimas
De l'hyver, qui desja s'appreste,
Pour faire de neige un amas
Sur ton menton et sur ta teste?
Que tes membres transis
Privez de leur verdeur,
Et tes nerfs endurcis
Tremblent tous de froideur?

Quand la saison amollira
Tes bras autrefois durs et roides,

Adoncq' malgré toy périra
Le feu de tes mouëlles froides,
Que toute herbe, ou estuve,
Tout génial repas,
Mais tout l'Aethne et Vésuve
Ne réchaufferoyent pas.

Mon fils, c'est assez combattu,
(Disoit la mère au fort Grégeois)
Pourquoy ne te resjouis-tu
Avecq' ces filles quelquefois ?
Les vins, l'amour, consolent
Le triste cœur de l'homme :
Les ans légers s'envolent,
Et la mort nous assomme.

Je te souhaite pour t'esbattre
Durant cette morte saison,
Un plaisir, voire trois ou quatre,
Que donne l'amie maison :
Bon vin en ton célier,
Beau feu, nuict sans souci,
Un ami familier,
Et belle amie aussi;

Qui de son luth, qui de sa voix
Endorment souvent tes ennuis,
Qui de son babil quelquefois
Te fasse moins durer les nuits.

Au lict folastre autant
Que ces chèvres lascives,
Lorsqu'elles vont broutant
Sur les herbeuses rives.

ÉPIGRAMME

Mise en teste de sa translation au quatrième livre de l'Énéide, en vers françois.

On voit plus d'un moqueur Énée
Et plus d'une folle Didon
Couver le feu de Cupidon
Dessous les cendres d'Hyménée.

POÉSIES DIVERSES.

DIALOGUE D'UN AMOUREUX ET D'ÉCHO.

Piteuse Écho, qui erres en ces bois,
Respons au son de ma dolente voix.
D'où ay-je peu ce grand mal concevoir,
Qui m'oste ainsi de raison le devoir? *De voir.*
Qui est l'auteur de ces maux avenus? *Vénus.*
Comment en sont tous mes sens devenus? *Nuds.*
Qu'estoy-je avant qu'entrer en ce passage? *Sage.*
Et maintenant, que sens-je en mon courage? *Rage.*

Qu'est-ce qu'aimer, et s'en plaindre souvent? *Vent.*
Que suis-je donq' lorsque mon cœur en fend? *Enfant.*
Qui est la fin de prison si obscure? *Cure.*
Dis-moy quelle est celle pour qui j'endure? *Dure.*
Sent-elle bien la douleur qui me poingt? *Point.*
O que cela me vient bien mal à point!

A VÉNUS.

Ayant après long désir
Près de ma doulce ennemie
Quelques arres de plaisir,
Que sa rigueur me dénie,
Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses
Dont les boutons vermeillets
Imitent les lèvres closes
Que j'ay baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessoubs l'ombre
De ce buisson que tu vois :
Et n'ay sceu passer ce nombre
Pour ce que la mère estoit
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encore j'en tremble.
Or je te donne des fleurs,
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs
Comme à mes yeux elle est belle,

Un myrthe je dédieray
Dessus les rives de Loire,
Et sur l'escorse escriray
Ces quatre vers à ta gloire :

Thenot sur ce bord icy
A Vénus sacre et ordonne
Ce myrthe et lui donne aussy
Ses troppeaux et sa personne.

A UN AMI.

Maraud qui n'es maraud que de nom seulement,
Quiconque te dit sage a dit la vérité;
Mais qui dit que le soin de fuir la pauvreté
Te ronge le cervean, ta face le dément.
Sus donc, mon cher maraud, pendant que notre maitre
Que pour le bien public la nature a fait naitre
Se tourmente l'esprit des affaires d'autrui,
Va devant à la vigne apprêter la salade :
Que sait-on qui demain sera mort ou malade ?
C'est vivre seulement que de vivre aujourd'hui.

DISCOURS SUR LA LOÜANGE DE LA VERTU,

ET SUR LES DIVERSES ERREURS DES HOMMES.

A Salm. Macrin.

Bien que ma muse petite
Ce doux utile n'imite,

Qui si doctement escrit,
Ayant premier en la France
Contre la sage ignorance,
Fait renaistre Démocrit;

Pourtant, Macrin, ne te fasche,
Si la bride un peu je lasche
Au soin qui l'esprit me rompt :
Et si pour t'aider à rire,
J'ay entrepris de t'escrire,
Pour me desrider le front.

La félicité non fausse,
L'eschelle qui nous surhausse
Par degrez jusques aux cieux,
N'est-ce pas la vertu seule,
Qui nous tire de la gueule
De l'Orque avaricieux?

L'homme vertueux est riche;
Si sa terre tumbe en friche
Il en porte peu d'ennuy;
Car la plus grande richesse
Dont les dieux luy font largesse
Est tousjours avecques luy.

Il est noble, il est illustre :
Et si n'emprunte son lustre
D'une vitre, ou d'un tombeau,
Ou d'une image enfumée,

Dont la face consumée
Rechigne dans un tableau.

S'il n'est duc, ou s'il n'est prince
D'une et d'une autre province,
Si est-il roi de son cœur :
Et de son cœur estre maistre,
C'est plus grand' chose que d'estre
De tout le monde vainqueur.

Si les mains de la nature
Toute sa linéature
N'ont mignardé proprement,
Si en est l'esprit aymable :
Et qui est plus estimable,
Le corps, ou l'accoustrement ?

La richesse naturelle,
C'est la santé corporelle :
Mais si le ciel est donneur
D'une âme saine, et lavée
De tout humeur dépravée,
C'est le comble du bonheur.

Que me sert la docte escole
De Platon, ou que j'accolle
Tout cela, que maintenoit
Le grand Péripatétique,
Ou tout ce qu'en son portique
Zénon jadis soustenoit :

Si l'ignorant et pauvre homme,
Tout ce que vertu on nomme
Garde précieusement,
Pendant que monsieur le sage,
Qui n'a vertu qu'au visage,
En parle ocieusement ?

Que me sert-il que j'embrasse
Pétrarque, Virgile, Horace,
Ovide, et tant de secrets,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres, et d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecs :

Si, pendant que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souvent,
Sur ses ailes empennées,
De mes meilleures années
M'emporte avecques le vent ?

Que me sert la rhétorique
Du nombre pythagorique :
Un rond, une ligne, un poinct :
Le pinceter d'une corde,
Ou sçavoir quel ton accorde,
Et quel ton n'accorde point ?

Que me sert voir tout le monde
En papier, où je me fonde

A l'arpenter pas à pas,
Si en mon cœur je n'eus oncques
Mesure, ou nombres quelconques,
Accord, règle, ni compas?

Que me sert l'architecture,
La perspective, et peinture,
Ou au mouvement des cieux
Contempler les choses hautes,
Si, pour cognoistre mes fautes,
Je ne me voy que des yeux?

. . . . . .

C'est une divine ruse
De bien forger une excuse;
Et en subtil artisan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un vieil singe courtisan.

C'est une louable envie
A ceux qui toute leur vie
Veulent demourer oyseux,
D'un nouveau ne faire compte,
Et pour garder qu'il ne monte,
Tirer l'eschelle après eux.

C'est belle chose que d'estre
Des hommes appelé maistre,

Et du vulgaire eslongné,
Ne parlant qu'en voix d'oracle,
Espouvanter d'un miracle,
Et d'un sourcy renfrongné.

C'est chose fort singulière,
Qu'une règle irrégulière
Dessous un front de Caton :
Ou dire qu'on est fragile,
Affeublant de l'Évangile
La charité de Platon.

. . . . . .

C'est une belle science,
Pour faire une expérience
Avant qu'estre vieil routier :
Par la mort guarir les hommes,
Et puis dire que nous sommes
Des plus sçavans du mestier.

. . . . . .

C'est un heureux advantage,
Qu'un alambic en partage,
Un fourneau mercurien :
Et de toute sa substance
Tirant une quintessence,
Multiplier tout en rien.

C'est une chose fort grave,
Estre magnifique et brave :
Et sans y espargner Dieu,

S'obliger en beau langage,
Et puis mettre tout en gage,
Pour enrichir saint Matthieu.

. . . . . .

Ce sont choses fort aiguës,
Par sentences ambiguës
Philosopher hautement :
Et voyant que la fortune
Ne nous veut estre opportune,
Nous feindre un contentement.

Quel estat doy-je donc suivre,
Pour vertueusement vivre?
Je ne parle désormais
Du courtisan ou agreste;
Car c'est la fable d'Oreste
Qui ne s'achève jamais.

Le tonneau Diogénique,
Le gros soury Zénonique,
Et l'ennemi [1] de ses yeux,
Cela ne me déifie :
La gaye philosophie
D'Aristippe me plaist mieux.

Celuy en vain se travaille,
Soit en terre ou soit qu'il aille
Où court l'avare marchand,
Qui, fasché de sa présence,

[1] Le philosophe Démocrite.

Pour trouver la suffisance,
Hors de soy la va cherchant.

Macrin, pendant qu'à Jurée,
Dessus ta lyre enyvrée
Du nectar Aonien,
Tu refredonnes la gloire
Qui consacre à la mémoire
Ton Mécénas, et le mien :

Ma muse qui se pourmeine
Par Anjou et par le Maine,
A fait ce discours plaisant;
Riant les erreurs du monde,
Où en raison je me fonde,
Le sage contrefaisant.

D'UN VANNEUR DE BLED AUX VENTS.

A vous, troupe légère
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez;

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,

Tout fraischement écloses,
Et ces œillets aussi.

De vostre douce haleine,
Éventez ceste plaine,
Éventez ce séjour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon bled, que je vanne
A la chaleur du jour.

DE DEUX AMANS A VÉNUS.

Nous, deux amans, qui d'un mesme courage
Sommes unis en ce prochain village,
Chaste Cypris, vouons à ton autel,
Avec le lys, l'amaranthe immortel.
Et c'est afin que nostre amour soit telle,
Que l'amaranthe, à la fleur immortelle,
Soit tousjours pure, et de telle blancheur
Que sont les lys en leur pasle fraischeur,
Et que nos cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on void joinctes ensemble.

ÉPITAPHE

Du passereau de madame Marguerite.

Ce petit enfant Amour
Ne volète point autour

De Marguerite, et ne touche,
Folastre, à sa chaste couche :
Et son traict, qui les cœurs poinct,
La vierge ne blesse point;
Loin de son lict la pucelle
Le chasse, mais autour d'elle
Vont voletans les oiseaux,
Plaisans, honnestes, et beaux,
Qui d'une douce cholère,
Vont de leur maistresse chère
La belle main pincetans.
Or' vont en l'air voletans,
Or' sautelans vont et viennent,
Et leur maistresse entretiennent
En ces passe-temps joyeux,
L'un contre l'autre envieux.

Mais Cupido meurt de honte,
Que de luy l'on ne tient compte,
Et de fureur qui le mord,
Prenant le traict de la mort,
A du Passereau la vie
Malheureusement ravie,
Du Passereau tant chéri,
Sur tous le plus favori.

Que maudite soit ta race,
Enfant de mauvaise grâce,

D'avoir tué tel oyseau,
Que le gentil Passereau !
Mais, cruel, ta félonie
Ne demourra impunie,
Tu en seras bien puni;
Car, comme ennemi, banni
Tu seras de la demeure,
Où Marguerite demeure,
Et des belles, dont les yeux
Semblent aux flammes des cieux.

Plorez, belles, plorez doncques
Plorez, si plorastes oncques,
Le Passereau regrettant
Que Marguerite aimoit tant.

BELLEAU.

Remi Belleau, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort à Paris en 1577, fut un des sept poètes de la *Pléïade française*. Contemporain et ami de Rousard, il eut moins de bizarrerie et de mauvais goût que lui. On lit encore avec plaisir quelques-unes de ses poésies.

ODE IMITÉE D'ANACRÉON.

Si l'or et la richesse
Retardoyent la vistesse,

La vistesse et le cours
De nos beaux jours :

Je l'aurois en réserve,
Afin de rendre serve
La mort tirant à soy
L'argent de moy.

Mais las! puisque la vie,
A tous vivans ravie,
Ne se peut retarder;
Pour marchander,

Que me sert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes;
Et sanglots ennuyeux
Pousser aux cieux?

Puisque la mort cruelle,
Sans merci nous appelle,
Que nous serviroit or'
L'argent et l'or?

Avant que mort descendre
Là-bas, je veux despendre,
Et rire, à table mis
De mes amis :

Tenant ma Cythérée
Mollement enserrée,
Avant le mien trespas,
Entre mes bras.

AUTRE.

A l'Aurore.

Jalouse Aurore, et par trop envieuse,
Pourquoy fuis-tu la couchette amoureuse
De ton vieillard, et me hastes le temps
D'abandonner l'amoureux passetemps?
Puissé-je autant te porter de nuisance
Que je te hay : si ton vieillard t'offense,
Cherche un amy plus jeune et plus dispos,
Et nous permets que vivions en repos.

STANCES.

—

MAY.

Pendant que ce mois renouvelle
D'une course perpétuelle
La vieillesse et le tour des ans:
Pendant que la tendre jeunesse
Du ciel remet en allégresse
Les hommes, la terre, et le temps;

Pendant que l'humeur printanière
Enfle la mammelle fruitière
De la terre, en ces plus beaux jours,
Et que sa face sursemée
De fleurs, et d'odeurs embasmée
Se pare de nouveaux atours.

Pendant que les arondelettes
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Une cuvette, qu'ils maçonnent
De leur petit bec artizan.

En ce mois Vénus la sucrée,
Amour, et la troupe sacrée
Des Grâces, des Ris, et des Jeux,
Vont r'allumant dedans nos veines
L'ardeur des amoureuses peines,
Qui glissent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,
D'une entreprise plus secrette,
Forme le raisin verdissant,
Et de ses petits bras embrasse
L'orme voisin, qu'elle entrelasse
De pampre mollement glissant :

Et que les brebis camusettes
Tondent les herbes nouvellettes,
Et le chevreau à petits bons
Eschauffe sa corne et sautelle
Devant sa mère, qui broutelle
Sur le roch les tendres jettons.

Pendant que la vois argentine
Du rossignol, dessus l'espine,

Dégoise cent fredons mignars :
Et que l'avette mesnagère
D'une aile tremblante et légère
Vole en ses pavillons bruyars.

Pendant que la terre arrosée
D'une fraische et douce rosée
Commence à bouter et germer :
Pendant que les vents des Zéphyres
Flattent le voile des navires
Frisant la plaine de la mer.

. . . . . .

Qu'il te souvienne, ma chère âme,
De ta moitié, ta saincte flâme,
Et de son parler gracieux,
Des chastes feux et grâces belles,
Et de ses vertus immortelles
Qui se logent dedans ses yeux !

Qu'il te souvienne que les roses
Du matin jusqu'au soir écloses
Perdent la couleur et l'odeur,
Et que le temps pille et despouille
Du printemps la douce despouille
Les feuilles, le fruit, et la fleur !

Souvienne-toy que la vieillesse
D'une courbe et lente foiblesse

Nous fera chanceller le pas,
Que le poil grison et la ride,
Les yeux cavez, et la peau vuide
Nous traineront tous au trespas.

Va donc, et que ces charmeresses,
Ces Muses, ces sœurs piperesses
N'enchantent ton gentil esprit,
Bouche tes oreilles de cire
Et sauf de péril te retire
A cet œil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne estendre
Ses bras courbez pour te surprendre
Et te nourrir en son Paris
Malgré les faveurs de Garonne,
A ton retour qui te couronne
Comme l'un de ses favoris.

. . . . . .

Va donc, et pren la jouissance
Des soupirs qu'une longue absence
A fait renaistre dedans toy :
Va, que Paris ne te retienne,
Ma chère âme, et qu'il te souvienne
Des Muses, d'Amour, et de moy.

AUTRES.

Douce et belle bouchelette,
Plus fraische et plus vermeillette
Que le bouton aiglantin
Au matin,
Plus suave et mieux fleurante
Que l'immortel Amaranthe,
Et plus mignarde cent fois
Que n'est la douce rosée,
Dont la terre est arrosée
Goutte à goutte au plus doux mois.

Baise-moy, ma douce amie,
Baise-moy, ma chère vie,
Autant de fois que je voy
Dedans toy
De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautez, et de grâces,
Et de souris gracieux,
D'amoureaux, et de Cyprines
Dessus tes lèvres pourprines,
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles
De ce dieu qui a des aisles
A fiché de traits ardens
Au dedans

De mon cœur : autant encore
Que dessus la rive More
Y a de sablons menus :
Autant que dans l'air se jouent
D'oiseaux, et de poissons nouent
Dedans les fleuves cornus.

Autant que de mignardises,
De prisons, et de franchises,
De petits mots, de doux ris,
Et doux cris,
Qui t'ont choisi pour hostesse :
Autant que pour toy, maistresse,
J'ay d'aigreur et de douceur,
De soupirs, d'ennuis, de craintes :
Autant que de justes plaintes
Je couve dedans mon cœur.

Baise-moy donc, ma sucrée,
Mon désir, ma Cythérée,
Baise-moy mignonnement,
Serrement,
Jusques à tant que je die,
Las ! je n'en puis plus, ma vie,
Las ! mon Dieu, je n'en puis plus.
Lors ta bouchette retire,
Afin que mort je soupire,
Puis me donne le surplus.

Ainsi, ma douce guerrière,
Mon cœur, mon tout, ma lumière,
Vivons ensemble, vivons,
Et suyvons
Les doux sentiers de jeunesse :
Aussi bien une vieillesse
Nous menace sur le port,
Qui, toute courbe et tremblante,
Nous attraine chancellante
La maladie et la mort.

SONNET.

Quiconque fut celui qui premier mit des ailes
Sur le dos de l'Amour et en fist le portrait,
Seulement son pinceau savait peindre le trait
Des petits papillons ou bien des arondelles.
Mais s'il eust peint l'ardeur de ses flammes cruelles,
La force de son arc, la rigueur de son trait,
Son vol prompt et léger, au vif il eust portrait
D'un grand Dieu, tel qu'il est, les forces non mortelles.
Ha, peintres, je vous pry, usez d'autre couleur,
Afin de vivement animer sa rigueur,
Et de ses traits aigus la cruelle pointure.
Vous l'avez peint trop doux, trop léger, et je croy,
Si le portiez au cœur aussi pesant que moy,
Que vous le changeriez en quelqu'autre figure.

BAIF.

Jean-Antoine de la Neuville Baïf, fils naturel de l'abbé Lazare de Grenetière, né à Venise en 1532, fit ses études avec Ronsard Ce fut lui qui le premier tenta d'introduire dans les vers français la cadence des vers grecs et latins Il mourut en 1589.

POÈMES.

AMOUR VENGEUR.

A Monsieur de Pougny.

Honorant mes amis des présents de ma muse,
Dangennes, je seroy dehors de toute excuse,
Si j'aloy t'oublier : car c'est toy (je le sçay)
Qui défens le party de mon nouvel essay
De mesurer les vers en la langue françoyse,
A l'antique façon et romaine et grégeoise.
Là je te payeray quelquefois mon devoir :
Cependant viens icy l'avance recevoir
En ces vers usitez, où du Grec Théocrite,
D'un malheureux amour l'histoire j'ay transcrite.
Que ta maistresse un jour, par ébat y lisant,
Craignant l'Amour vengeur, t'aille favorisant !

Dames, oyez un conte lamentable
D'un pauvre amant, et d'une impitoyable,
Qui, pour n'avoir voulu le secourir,
Sentit combien on doit craindre encourir
L'ire des dieux, en se monstrant cruelles
Contre la foy des serviteurs fidelles.
De cet exemple, ô dames, apprenez
De faire grâce à ceux que vous gennez :
Et n'irritez la divine vengeance,
Qui de bien près accompagne l'offence :
Si vous sçavez quelcune de bon cœur,
Apprenez d'elle à fuïr la rigueur :
Si d'autre part vous en sçavez quelcune,
Qui contre Amour s'emplisse de rancune,
Remonstrez-lui et la faites changer,
Luy racontant cet exemple estranger.
A fin qu'à voir cette avanture grande,
Chacune ait peur de forfaire, et s'amende,
M'en sçachant gré : « Bienheureux est celuy
« Qui se fait sage à la perte d'autruy. »

Au temps jadis, en un pays de Grèce,
Un jeune amant servit une maistresse
Bien accomplie en parfaite beauté,
Mais endurcie en toute cruauté;
De son amant elle estoit ennemie,
Et n'avoit rien de douce courtoisie;
Ne cognoissant Amour, quel dieu c'estoit,

Quel estoit l'arc qu'en ses mains il portoit;
Ny comme grief, par les flesches qu'il tire,
Aux cœurs humains il donne grand martyre;
Mais de tous points dure en toute rigueur,
Ne luy monstroit nul semblant de faveur,
N'en doux parler, n'en douce contenance,
Ne luy donnant d'Amour nulle allégeance.
Non un clin-d'œil, non un mot seulement,
Non de sa lèvre un petit branlement,
Non le laissant tant approcher qu'il touche,
Tant soit petit, à sa main de sa bouche,
Non luy laissant prendre un petit baiser
Qui peust d'amour le tourment apaiser.
Mais tout ainsi que la beste sauvage
Fuit le chasseur se cachant au bocage,
Elle, farouche, et pleine de soupçon,
Fuyoit cet homme en la mesme façon.

Luy, cependant, cuidant venger l'injure
Que luy faisoit cette cruelle et dure,
Par un courroux, chagrin et despiteux,
Contre soi-mesme, hélas! fut impiteux:
Car en un rien, ses deux lèvres tant belles
Se vont sescher: il rouloit ses prunelles
Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint
Jusqu'à la mort: il perdit son beau teint;
Une jaunisse environna sa face;
Mais cependant, pour tout cecy, l'audace

De sa cruelle, en rien n'adoucissoit,
Ny sa fureur de rien n'amoindrissoit.
Tant qu'à la fin ayant son âme outrée
De désespoir, il s'en vint où l'entrée
On lui avoit refusé tant de fois,
Ne luy faisant qu'un visage de bois :
Et devant l'huis maudit de sa meurtrière,
Il sanglotta sa complainte dernière,
Et larmoyant donne un baiser dernier
A l'huis ingrat; puis se met à crier :

Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure,
D'une lionne ô fière nourriture,
Toute de fer, indigne d'amitié,
Puisque tu as en horreur la pitié,
Je suis venu devers toy pour te faire
Le dernier don d'un cordeau, dont j'espère
Plus de confort que de toi : car l'ennuy
Que j'ay par toy se guérira par luy.
Je ne veux plus doresenavant estre
Tant importun, parlant à ta fenestre :
Mais je m'en vas où tu m'as condamné,
Au lieu d'exil que tu m'as ordonné,
Par le sentier qu'on dit qui achemine
Là où se prend la seule médecine,
Qui reste plus aux amans langoureux,
Dedans le lac de l'oubly bienheureux.
Mais, las! j'ay peur (tant d'une amour extrême

Je brusle tout) que, bien qu'estant à mesme,
J'eusse en boivant tout ce lac épuisé,
Mon chaud désir n'en soit point apaisé.
Je vas moürir : par la mort désirée,
Ma bouche ira bien tost estre serrée;
Mais cependant, qu'encor je puis parler,
Je te diray devant que m'en aller :

La rose est belle, et soudain elle passe;
Le lys est blanc, et dure peu d'espace :
La violette est bien belle au printemps,
Et se vieillist en un petit de temps :
La neige est blanche, et d'une douce pluye,
En un moment s'écoule évanouie :
Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.

Le temps viendra (si le destin te laisse
Joüir un temps de ta belle jeunesse)
Le temps viendra qu'asprement à ton tour
Tu languiras, comme moy, de l'amour.
Je vas mourir, et de ma mort, cruelle,
Tu n'entendras par autre la nouvelle :
Mort à ton huis icy tu me verras,
Et sur moy mort tes yeux tu soûleras,
Puisqu'en vivant je n'ay pu si bien faire,
Qu'en un seul point je t'aye pu complaire :
Quelque plaisir, je croy, je te feray,
Quand pour t'aimer, tué je me seray.

Au moins, au moins, si mon trespas t'apporte
Quelque plaisir, si en ouvrant ta porte,
Pour ton amour si tu m'avises mort,
Que j'ay' de toy ce dernier réconfort.
De ce cordeau, dont tu me verras pendre,
Deslië-moy, aïde à me descendre.
Au moins des yeux répands-moy quelque pleur :
Quelque souspir tire-moy de ton cœur.
Si ta rigueur se peut faire tant molle,
Pers à moy sourd quelque douce parole :
Et donne-moy, pour ton deuil apaiser,
Et le premier et le dernier baiser :
Non, ne crains point qu'il me rende la vie,
Ne laisse pas d'en passer ton envie,
Et si tu as de moy quelque soucy,
Sur mon tombeau fays écrire cecy :
« Amour tua celuy qui se repose
« Icy dessous : une belle en fut cause,
« Démesurée en grande cruauté,
« Comme l'amant le fut en loyauté. »

Quand il eut dit, une pierre il ameine
Au seuil de l'huis, et la dresse à grand'peine;
Monta dessus, et la corde attacha
A un crampon, que bien haut il ficha :
D'un nœud coulant son gosier il enserre,
Puis de ses pieds il rejette la pierre;
Et se débat, demeurant là pendu,

Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.

Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
Comme la mort à sa jeunesse forte
Se débattoit, un servant qui sortit
Vit ce méchef, et la dame avertit,
Qui venant là sans estre en rien émuë,
Eut bien le cœur de repaistre sa vuë
Du pauvre corps, qui pour elle estoit mort,
Et ne monstroit en avoir nul remord;
Nulle douleur sa dure âme ne perce,
De ses yeux fiers une larme ne verse;
Un seul soupir ne tire de son cœur :
Tant la meurtrière est pleine de rancœur.

Ce mesme jour, celle femme inhumaine,
Qui ne devoit bien loing traisner la peine
De son forfait : à fin qu'il fust vengé,
Vint droit au Dieu qu'elle avoit outragé;
Car en passant auprès d'une colonne
Dessus laquelle, en beau marbre, Dione,
Tenoit la main de sa fille Vénus,
Q'accompagnoient Plaisir et Désir nus;
Plaisir s'ébranle et chet sur la cruelle,
Et de son poids, écrazant sa cervelle,
La terrassa : la pauvre, sous le coup,
Perdit la vie, et la voix tout à coup.

Riez, amans, puisque cette ennemie
De tout amour, est justement punie :

Filles, aimez, puisque pour n'aimer point
Une cruelle est traitée en ce point. [1]

LES ROSES.

Au sieur Guibert.

Guibert, qui la vertu chéris,
A fin que l'âge à venir sçache
Que ma muse ingrate ne cache
Le nom de ses plus favoris;
Prends de ces Roses le chapeau,
A qui ne chaleur, ne gelée,
N'ostera ce qu'il a de beau
Pour honorer ta renommée.

Au mois que tout est en vigueur,
Un jour que la blanche lumière
Poignoit, comme elle est coustumière,
Soufflant la piquante frescheur
D'un petit vent qui devançoit
Le char de l'aube ensafranée,
Et devancer nous avançoit
Le chaud prochain de la journée.

L'un chemin, puis l'autre prenant
Autour des planches compassées,
A travers les sentes dressées,
Je m'en alloy' me pourmenant;

[1] La Fontaine a traité le même sujet, voyez la fable XXIV du liv. 12, intitulée *Daphnis et Alcimadure.*

Au point du jour m'étant levé,
A fin que me regaillardise,
Dans un jardinet abreuvé,
De mainte rigole fetisse.

Je vy la rosée tenir
Pendant sous les herbes penchantes,
Et sur les cimes verdissantes
Se concréer et contenir;
Je vy dessus les choux feuillus
Jouster les gouttes rondelettes,
Qui, de l'eau tombant de là sus,
Se faisoient déjà grosselettes.

Je vy les Rosiers s'éjouïr,
Cultivez d'une façon belle;
Je vy, sous la clarté nouvelle,
Les fresches fleurs s'épanouïr;
Des perles blanches qui pendoyent
Aux raincelets rosoyans nées,
Leur mort du soleil attendoyent
A ses premières rayonnées.

Les voyant, vous eussiez douté
Si l'aurore son teint colore
De ces fleurs, ou si de l'aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.
Sur la belle étoile et la fleur,
Vénus pour dame est ordonnée;
Une rosée, une couleur,

Et une mesme matinée.
Peut-estre qu'elles n'ont qu'un flair;
Nous sentons celuy qui est prouche,
A nostre sens l'autre ne touche,
Car il se perd là haut, dans l'air.
De la belle étoile et la fleur,
Vénus, la déesse commune,
Veut que l'odeur et la couleur
En l'une et l'autre soit tout une.

Entre peu d'espace de temps,
Les fleurons des roses naissantes,
Diversement s'épanissantes,
Par compas se vont départans;
L'un, de l'étroit bouton couvert,
Se cache sous la verte fueille;
L'autre, par le bout entr'ouvert,
Pousse l'écarlate vermeille.

Cetui-cy, plus au large met,
La haute cime de sa pointe,
Et l'ayant à demy déjointe,
Découvre son pourprin sommet;
Cetuy-là se désafubloit
Le chef de sa ténue coiffure;
Et déjà tout prest il sembloit
D'étaler sa belle fueillure.

Bien tost après il a déclos
Du bouton riant l'excellence,

Décelant la drue semence
Du safran qu'il tenoit enclos;
Luy qui tantost resplendissant
Monstroit toute sa chévelure;
Le voicy pasle et flétrissant,
Qui perd l'honneur de sa fueillure.

Je m'émerveilloys en pensant,
Comme l'âge, ainsi larronnesse,
Ravit la fuitive jeunesse
Des roses vieilles en naissant;
Quand voicy l'incarnate fleur,
Ainsi que j'en parle s'éfueille :
Et, couverte de sa rougeur,
La terre en éclate vermeille.

De toutes ces formes l'effet,
Et tant de soudaines muances,
Et telles diverses naissances,
Un jour les fait et les défait.
O Nature! nous nous plaignons,
Que des fleurs la grâce est si brève;
Et qu'aussi tost que les voyons,
Un malheur tes dons nous enlève.

Autant qu'un jour est long, autant
L'âge des roses a durée;
Quand leur jeunesse s'est montrée,
Leur vieillesse accourt à l'instant :

Celle que l'étoile du jour
A ce matin a veu naissante,
Elle-mesme, au soir de retour,
A veu la mesme vieillissante.

Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps périssent,
Par succès elles refleurissent,
Et leur saison plus longue font.
Fille vient la Rose cueillir,
Tandis que sa fleur est nouvelle;
Souviens-toy qu'il te faut vieillir,
Et que tu flétriras comme elle.

L'AURORE.

A Peroton et Batiste Tibaus.

Des muses douce cure,
D'Apollon nourriture,
O chantres de mes vers,
Tibaus, aimez l'Aurore,
L'honneur de l'univers,
Qu'en cet hymne j'honore.

A vous deux je l'adresse,
A fin que de paresse
Ne vous assommeilliez;
Mais dès la matinée,

Au labeur éveilliez
Vostre âme si bien née.

Par là, sur vostre teste,
Plus d'un chapeau s'apreste,
Qui vous guerdonnera;
Quand par toutes provinces
Vostre art s'estimera
Des peuples et des princes.

Déesse, avant-courière
De la belle lumière,
De qui le teint vermeil
Et le rosin visage
Devance du soleil
Le grimpant attelage :

Il me plaist, ô Déesse,
(Puisqu'avec toy je laisse
Le somme paresseux,
Afin que me récrée
Dedans l'antre mousseux
De la muse sacrée.)

Il me plaist, aube amie,
De ma muse endormie
Réveiller la chanson,
Pour célébrer ta gloire;
Çà, dépends-moy, garçon,
Ma guitarre d'yvoire,

Afin que je la sonne,
De la Déesse bonne
Entonnant les honneurs;
Et que ma chanterelle
Sous mes doigts fredonneurs
Fredonne de la belle.

Mais quoy premier diray-je?
Par où commenceray-je?
Celuy qui va bucher
Dans un touffu bocage,
Devant que rien toucher
Desseigne son ouvrage.

La trop grande chevance
A coup me désavance;
Et quel chant dinement
A tes louanges dire,
O des cieux l'ornement,
Me pourroit bien suffire?

A chanter de voix dine
Ta chevelure orine,
De safran ton chapeau,
Tes doigts de roses belles,
Et ton visage beau,
Peint de cent fleurs nouvelles?

Et comme quand tu montes
Dans les cieux, tu surmontes

De ta claire beauté
Les étoiles plus claires,
Qui perdent leur clarté
Quand là-haut tu éclaires;

Voire la lune mesme,
Quand tu viens, toute blesme
Du ciel s'évanouit;
Sans que la gent mortelle
De tes présents jouit
D'une nuit éternelle

Seroit ensevelie.
Sans toy la rude vie
De l'homme sans honneur
Nous seroit demeurée;
Rien n'auroit sa couleur,
O Déesse honorée!

Sans toy, dont la rosée,
Par la terre arrosée
De ta douce liqueur,
Rafreschit les herbettes,
Et de gaye vigueur
Restaure les fleurettes.

Les paupières oisives
Du lourd somme tu prives,
Somme image de mort :
Sous ta clarté bénine,

A l'œuvre l'homme acort
Gayement s'achemine.

Le voyager déplace
Quant tu montres ta face,
Et les gais pastoureaux
Leur bétail mènent paistre :
Sous le jong les toreaux
Vont au labeur champestre.

Chacun tu dessommeilles,
Mais sur tous tu réveilles
Celuy qui ardant suit
Le mestier des neuf Muses,
Languissant toute nuit,
Quand tardive tu muses.

Déesse vigoureuse,
Qui te fait paresseuse?
Ton vieillard ne vaut pas
Que, de nous désirée,
Tu te caches là-bas
Si long-temps retirée.

Viens donc, et favorise
Ma petite entreprise,
D'écrire des chansons
Qui fassent immortelles
Mes amours de leurs sons,
Et mon nom avec elles.

S'ainsin est, je te jure,
D'une volonté pure
De te rendre l'honneur,
Comme des neuf Pucelles
A la dizième sœur,
Te revérant comme elles.

SONNET.

Si ce n'est pas amour, que sent donques mon cœur ?
Si c'est amour aussi, pour Dieu, quelle chose est-ce ?
S'elle est bonne, comment nous met-elle en détresse?
Si mauvaise, qui fait si douce sa rigueur?

Si j'ars de mon bon gré, d'où me vient tout ce pleur ?
Si maugré moi, que sert que je pleure sans cesse ?
O mal plein de plaisir! o bien plein de tristesse!
O joye douloureuse! o joyeuse douleur!

O vive mort, comment peus-tu tant sur mon âme,
Si je n'y consens point? mais si je n'y consen,
Me plaignant à grand tort, à grand tort je t'en blâme.

Amour bon et mauvais, bon gré maugré, je souffre :
Heureux et malheureux et bien et mal je sen :
Je me plains de servir où moi-même je m'ouffre.

AUTRE.

Las, ni pour moy les zéfirs ne ventellent :
Las, ny pour moy ne gazouillent les eaux :

Ny pour moy, las, maintenant les oyseaux
Se dégoisans plaisamment ne querellent.

Ce n'est pour moy que les prez renouvellent :
Ny de verdeur pour moy les arbrisseaux
Ne parent pas leurs fleurissans rameaux :
Aux champs pour moy les chevreaux ne sautellent.

Ny le berger de ses gayes chansons
Sur son flageol ne réveille les sons,
Pour moy, chétif, que nul plaisir ne flate.

Mais sans avoir confort de mes douleurs,
J'use ma vie, envie, soupirs et pleurs
Fait serviteur d'une maîtresse ingrate.

LA TAILLE.

Jean de La Taille, né à Bondaroi, dans la Beauce, en 1536, mourut en 1608. Les travaux de Mars ne l'empêchèrent pas de courtiser les muses. Il a composé des tragédies, des comédies, des élégies et d'autres poésies.

CHANSONS.

Le blason de la Marguerite.

En avril où naquit amour,
J'entrai dans son jardin un jour,

Où la beauté d'une fleurette
Me plut sur celles que je vis.
Ce ne fut pas la pâquerette,
L'œillet, la rose, ni le lys :
Ce fut la belle Marguerite,
Qu'au cœur j'aurai toujours écrite.

Elle ne commençoit encor
Qu'à s'éclore, ouvrant un fond d'or;
C'est des fleurs la fleur plus parfaite,
Qui plus dure en son teint naïf
Que le lys, ni la violette,
La rose, ni l'œillet plus vif.
J'aurai toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Les uns loûront le teint fleuri
D'autre fleur, dès le soir flétri,
Comme d'une rose tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir :
Mais par moi, mon humble fleurette
Fleurira toujours sans flétrir.
J'aurai toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Plût à Dieu que je pusse un jour
La baiser mon saoul, et qu'Amour
Cette grâce et faveur m'eût faite,
Qu'en saison je pusse cueillir

Cette jeune fleur vermeillette,
Qui croissant ne fait qu'embellir!
J'aurois toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

LE BLASON DE LA ROSE.

A Demoiselle ROSE DE LA TAILLE, *cousine de l'Auteur.*

Aux uns plaît l'azur d'une fleur,
Aux autres une autre couleur :
L'un des lys, de la violette;
L'autre blasonne de l'œillet
Les beautés, ou d'une fleurette
L'odeur, ou le teint vermeillet :
A moi, sur toute fleur déclose,
Plaît l'odeur de la belle Rose.

J'aime à chanter de cette fleur
Le teint vermeil et la valeur,
Dont Vénus se pare, et l'Aurore;
De cette fleur, qui a le nom
D'une que j'aime et que j'honore,
Et dont l'honneur ne sent moins bon :
J'aime, sur toute fleur déclose,
A chanter l'honneur de la Rose.

La Rose est des fleurs tout l'honneur,
Qui en grâce, et divine odeur,

Toutes les belles fleurs surpasse,
Et qui ne doit au soir flétrir,
Comme une autre fleur qui se passe,
Mais en honneur toujours fleurir :
J'aime, sur toute fleur déclose,
A chanter l'honneur de la Rose.

Elle ne défend à aucun
Ni sa vue, ni son parfum;
Mais si de façon indiscrète
On la vouloit prendre ou toucher,
C'est lors que sa pointure aigrette
Montre qu'on n'en doit approcher :
J'aime sur toute fleur déclose,
A chanter l'honneur de la Rose.

SONNET.

Doux rossignol, dont la plaisante voix
Fait mil fredons en musique excellente;
Si de chanter aussi bien je me vante,
Si comme toi je lamente en ces bois,

Va, je te pri', si lamenter tu m'ois,
Vers ma maîtresse, et mon mal lui présente :
Par ton doux chant fléchis-la, et l'enchante;
Dis-lui, qu'avoir tes ailes je voudrois;

Dis-lui toujours que je pense en elle,
En sa douceur, en sa beauté plus belle

Que ce printemps, ces roses et ces lys.

Ah! que je porte à tes amours d'envie!
Car, quand tu veux, tu caresses ta mie;
Et moi, chétif, d'elle absent je languis.

ÉPIGRAMME

D'un Lion et d'un Renard.

Dedans un antre un lion d'aventure
Trouve un renard navré mortellement,
Dont il s'approche; et voyant sa blessure :
Qui t'a, dit-il, outragé tellement?
Mais, sors de là, permets tant seulement
Que je te lèche, et lors en moins de rien,
Tu seras sain : tu ne sais pas combien
Ma langue est bonne et puissante en cela.
L'autre répond : ami, je le sais bien,
Mais je crains trop pour les voisins qu'elle a.

ÉPITAPHE.

Puisqu'en France aujourd'hui n'abonde que souci,
Que vices, que langueurs, que misère éternelle,
Dieu en a retiré celle qui gît ici,
Voyant que ce faux siècle étoit indigne d'elle.

Et puisque les humains l'ont nommée Angélique,
Dieu et les cieux voyant qu'un tel nom méritoit
Pour être belle, et sage, et constante, et pudique,
L'ont fait jouir de l'heur que son nom promettoit.

GRÉVIN.

Jacques Grévin, né à Clermont en Beauvoisis, en 1538, publia dès l'âge de treize ans, une tragédie de la *Mort de César*, deux comédies et une pastorale. On admira ces pièces moins pour leur mérite que pour l'extrême jeunesse de l'auteur. Il devint médecin et conseiller de Marguerite de France, duchesse de Savoie, et mourut à Turin, le 5 novembre 1570. Il se joignit à La Roche-Chandieu et à Florent Chrestien, pour travailler à la pièce ingénieuse intitulée *le Temple*, satire dirigée contre Ronsard.

BAISER.

GRÉVIN, OLIMPE.

GRÉVIN.

Pendant qu'il n'y a personne,
Olimpe, que l'on me donne
Ce que tu m'avois promis;
Alors qu'avec grand'prière
A l'occasion première
Nos baisers furent remis.

La foi doit être gardée,
La foi est recommandée
Autant que la chasteté :
Puisque chasteté tu gardes,

Pour un baiser ne hazardes
La foi que tu m'as prêté.

OLIMPE.

Mais, mais toujours vous ne faites
Que chercher ès nuits muettes,
Pour de ma foi me sommer;
Il vaut beaucoup mieux attendre
Que Phébus se vienne étendre
Pour le beau jour allumer.

GRÉVIN.

Non, non, demain, à l'aurore,
Nous commencerons encore
Ce doux combat mille fois :
Mais ores que la nuit sombre
Nous recache sous son ombre,
Tu paîras ce que tu dois.

Paye que tant tu es chiche
De ce qui demeure en friche
Jusqu'à ce désiré jour :
Et paye, avaricieuse,
La dette tant précieuse
Qui m'est acquise d'amour.

Et si je veux pour l'attente
En retirer une rente
Au lieu de mon intérêt :
Ou si tu ne le veux faire,

Il faut que, pour me complaire,
Le paîment soit toujours prêt.

OLIMPE.

Prenez-le donc à votre aise
Ce baiser qui vous appaise,
Et pensez quor' en avant
Je me garderai bien d'être
Si subite à vous promettre
Tant de baisers si souvent.

GRÉVIN.

Hé! folle, es-tu bien certaine
De passer cette semaine
Sans aller sous le tombeau?
Non, non, pendant que la vie
Notre jeunesse convie,
Passons ce temps le plus beau.

Quand nous serons sous la lame,
Le doux feu qui nous enflamme
Ne nous viendra rallumer :
En même heure notre cendre,
Et notre amour le plus tendre,
Se sentiront enfermer.

Cependant doncque, mignarde,
Je te prie, ne hazarde
Nos plaisirs au lendemain;
Jamais la joie future

Ne se peut dire si sûre,
Que celle qu'on tient en main.

CHANSON.

Bonsoir, mon cœur et ma vie,
Bonsoir ma douce ennemie;
Ma belle olimpe, bonsoir;
Bonsoir, ma plaisant' brunette,
Ma mauvaise, ma doucette,
Bonsoir, jusques au revoir!

Que ne te puis-je, rebelle,
Ma tourte, ma colombelle,
Mon plaisir et mon amour,
Pour tout le mal que j'endure
Donner un bonsoir qui dure
Tout jusques au point du jour!

Hé! pour donner un sourire,
Penses-tu que mon martyre
Trouve le séjour plus doux?
Ou bien que la gaillardise
D'une douce mignardise
Puisse appaiser mon courroux?

Il faut un baiser qui dure,
Un long baiser qui m'assure
Que tu me veux secourir :
Et ce que plus je désire,
Ce point que je n'ose dire,
Car seul il peut me guérir.

Tu en rougis donc, mauvaise,
Et ne veux que je te baise,
Comme tu dois accorder?
Ah! tu ne te veux pas rendre?
Il faut, il faut toujours prendre
Ce doux point sans demander.

SONNET.

C'est un pesant fardeau que le siége Saint-Pierre,
Et si nous y voyons un chacun aspirer,
Un vicaire voudroit une cure attirer,
Et puis un évêché, puis un chapeau conquerre,

Et puis la papauté, pour des amis acquerre :
Et le pape ne fait encor que désirer
Bonne vie et santé, afin de n'expirer
A l'heure qu'il se voit le plus grand de la terre.

La plus grand' part, hélas! le fait pour vivre heureux
Sans soin et sans tourment, en loisir paresseux,
Faire toujours grand' chère et s'adonner aux vices.

Mais lorsque cet état ne valoit que des coups,
Des persécutions, des chaînes et des cloux,
Les hommes lors n'étoient friands de bénéfices.

AUTRE.

D'où vient cela, Ronsard, que d'autant plus on chante
L'amour, pour alléger ce tourment langoureux,

D'autant plus se plaignant on devient amoureux,
Et plus ce doux erreur à nos yeux se présente?

Encore sur la mer, après que la tourmente,
Le tonnerre, et l'éclair, et le ciel nubileux,
Ont montré quelquefois leur front audacieux,
Nous voyons du soleil la face reluisante.

C'est, ce crois-je, Ronsard, que la mer et l'Amour
Ont même naturel : car la mer, pour un jour
Qu'elle paroît paisible, elle émeut le courage

Du marinier sauvé qui retourne au danger :
Et l'Amour quelquefois, pour nous encourager,
En se montrant plus doux, nous rappelle au naufrage.

A SES VERS,

En les envoyant à sa maîtresse.

Allez, mes doux enfants, allez par aventure;
Vous l'attendrirez tant, qu'au tourment que j'endure,
J'aurai à tout le moins ou la trève ou la paix :
Allez donc assurés, vous le pouvez bien faire,
Vous êtes ses enfants, et elle est votre mère;
Car sans elle jamais vous n'eussiez été faits.

MERMET.

Claude Mermet, principal du collége de Saint-Rambert, en Bugey, mort dans la même ville après l'année 1601, a laissé des poésies qui ont du naturel et de l'agrément.

CHANSON POUR LES HOMMES.

Si tu te plains que ta femme est trop bonne,
L'ayant gardée trois semaines en tout,
Attends un an, et tu perdras à coup
L'occasion de t'en plaindre à personne.

Mais si elle est malicieuse et fière,
Par mon conseil, ne l'en estime moins :
Je prouverai toujours par bons témoins,
Que la mauvaise est bonne ménagère.

Si par nature elle est opiniâtre,
Commande-lui toute chose à rebours;
Et tu seras servi suivant le cours
De ton dessein, sans frapper ni sans battre.

Si elle dort la grasse matinée,
C'est ton profit, d'autant qu'elle n'a pas
Tel appétit, quand ce vient au repas,
Et son dormir lui vaut demi-dînée.

Si elle fait la malade par mine,
Va lui percer la veine doucement,
Sans la blesser, et tu verras comment
Tel aiguillon lui porte médecine.

Si elle est vieille, ou malade sans cesse,
Tu la sauras, sage, contregarder,
Attendant mieux : et tu pourras garder
Pour un besoin la fleur de ta jeunesse.

Si tu te plains que ta femme se passe
De faire enfants, par faute d'un seul point,
Sois patient; mieux vaut ne s'en voir point,
Que d'en avoir qui font honte à leur race.

Mais si tu dis que la charge te pèse
D'enfants petits, dont la tête te deult;
Ne te soucie, il n'en a pas qui veut :
Ils t'aideront à vivre en ta vieillesse.

Si quelquefois du vin elle se donne,
Cela lui fait sa malice vomir :
C'est un pavot qui la fait mieux dormir;
Femme qui dort, ne fait mal à personne.

ÉPIGRAMME

Pour le Riche.

Le pauvre est en plus grand servage;
Car devenir riche il ne peut :

Mais le riche a cet avantage,
De devenir pauvre s'il veut.

Des Amis.

Les amis de l'ère présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante,
Avant qu'en rencontrer un bon.

A un gentil compagnon qui sent toujours son paysan.

Tu dis que tu es gentilhomme
Par la faveur du parchemin :
Si un rat le trouve en chemin,
Que seras-tu? comme un autre homme.

D'un consul de village, député pour aller choisir un bon prédicateur à Paris.

Un boucher, consul de village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un prêcheur, docte personnage,
Qui vînt en carême prêcher :
On en fit de lui approcher
Demi-douzaine en un couvent;
Le plus gras fut pris du boucher,
Cuidant qu'il fût le plus savant.

D'un honnête larron.

Il est homme de bon esprit,
Humble, dévot, plein de clémence;
Il discourt, il lit, il écrit;
Il a des arts l'intelligence;
Avecque cette expérience,
Il fait tout ce qu'il entreprend;
Et bref (tant il a de science),
Dès que son œil voit, sa main prend.

PASSERAT.

Jean Passerat, né en 1534 à Troyes en Champagne, succéda, en 1572, à Ramus dans la chaire de professeur royal en éloquence. Il mourut le 14 septembre 1602. Passerat s'est principalement distingué par ses poésies latines et françaises. Ses vers français offrent des traits ingénieux et des grâces naïves.

ODE

Du premier jour de May.

Laissons le lit et le sommeil
Ceste journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est desjà née.
Or que le ciel est le plus gay,
En ce gracieux mois de May,

Aimons, mignonne;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le rossignol est le plus dous,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennuy
Pour nous resjouyr comme luy :
Le temps se passe.

Ce vieillard contraire aux amans
Des aisles porte,
Et en fuyant nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancholique, tu diras,
J'estoy peu sage,
Qui n'usois point de la beauté
Que si tost le temps à osté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;

Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gay,
En ce gracieux mois de May,
Aimons, mignonne;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

HYMNE DE LA NUIT

Sur un épithalame.

S'IL faut choisir les choses plus antiques
Pour embellir les chansons poétiques,
Chantons la Nuit : la Nuit a mérité
Le premier lieu pour son antiquité;
Car le chaos l'engendra la première,
Avant le jour et la claire lumière.

Rien ne se doit à la Nuit comparer,
Quand il luy plaist d'étoiles se parer
Pour les amants, dont elle a pris la cure :
Quoy qu'on la nomme et aveugle et obscure,
En temps serein elle seule a plus d'yeus,
Et plus luisans, que tous les autres dieus.

Le jour est plein de chagrin et de peine :
D'aise et repos la doulce Nuit est pleine.
De jour l'amant ne s'ose déclairer :
Lors on le vient de trop près éclairer :

La Nuit sans peur les moyens luy présente
Pour déceler le mal qui le tourmente.

Le jour se passe en procès et débats :
La Nuit se coule en paix et en esbats.
Durant le jour une honte craintive
Rend à l'amant sa dame plus restive :
Durant la Nuit honte, crainte, et souci,
N'empeschent point d'estre pris à merci.

Des amoureaus jamais la bande aislée
Ne va cherchant que la Nuit estoilée,
Pour à couvert des hommes s'approcher,
Sur qui leurs traits ils veulent descocher.
De Nuit Vénus, que suyvent maintes Fées,
Mène danser les Grâces bien coifées.

Nuit au sein large, au noir accoutrement,
La fin du monde, et le commencement :
Tu rafreschis la terre de rosée
Quand elle est sèche, et d'humeur espuisée ;
Seule tu viens arrêter les travaus
Des laboureurs, des bœufs et des chevaus.

La sage Nuit nous donne en nostre affaire
Meilleur conseil que le jour ne peut faire.
Le jour n'est bon à céler les secrets :
Le jour n'est propre aux mystères discrets :
La Nuit les garde en toute révérence;
Enveloppés d'un fidèle silence.

Sans toi, Vesper, des astres le plus beau,
Jamais Hymen n'allume son flambeau :
Monstre ta flâme, ô feu de Cythérée,
Avant-coureur de la Nuit désirée;
Fanal plus clair et luisant que le jour,
Qui les amans conduis au port d'amour.

L'amant loyal, qui après longue attente
Sa peine allège, et son désir contente,
Ayant fleschi sa maistresse à pitié,
Trouve la nuit trop courte de moitié :
Aussi dit-on qu'en pareille fortune
Le roy du ciel de deus Nuits n'en fit qu'une.

Arreste donc, Aurore au teint vermeil,
Ton jaune char, et celui du soleil :
Pour un amant, un amant qui mérite
D'estre à son aise, au sein de sa Charite,
Ores qu'il peut sans crainte et sans danger
Ses maus passés à si grand bien changer.

Si belle couple, et qui fust mieus égale,
Oncques n'entra dans la couche loyale.
Tel est l'éclat d'un fin or cyprien
En œuvre mis sur l'ivoire indien :
Telle est la rose à la robe pourprine
Auprès d'un lys de couleur argentine.

Tu ne sçaurois aimer en plus haut lieu :
Tu ne sçaurois brusler d'un plus beau feu,

Nouvel espous : fille n'est en ce monde
Qui en honneur la passe ou la seconde.
Vivés d'accord, ô pair bien assorti!
De sang divin l'un et l'autre sorti.

Entr'approchés vos lèvres corallines
Bord contre bord, comme conques marines.
Comme la vigne embrasse des ormeaus
En cent replis le tronc et les rameaus :
Ainsi l'amour qui vos deux cœurs assemble
Serrés vous tienne estroitement ensemble.

D'aise ravis vos yeus sans se mouvoir
Ne soient jamais soûlés de s'entrevoir.
Vostre devis au petit bruit ressemble
Que fait zéphyr souspirant en un tremble :
Ou comme on oit l'abeille murmurer
Autour du thym qu'elle vient défleurer.

Fidèle amant, qui as en ta puissance
Cette beauté, rare fleur de la France,
Sans perdre temps en l'amoureuse Nuit,
De cette fleur fais sortir un beau fruit;
Le ciel benin en tout bonheur l'accroisse,
Et qu'en luy seul tous deus on vous cognoisse.

De l'Occident le rivage tortu
De vos enfans sentira la vertu.
Tu les verras, Espaigne basanée,
Courir sur toy du haut mont Pyrénée,

Reconquestans d'un bras victorieus
Le sceptre emblé des mains de leurs ayeus.

Mais taisons-nous : la Nuit paisible et coye
Défend le bruit, qu'on ne trouble leur joye.
Belle, bon soir : bon soir, amant heureus,
Pense à jouir du plaisir amoureus,
Tant que Phœbus sur ta couche parée
Jette ses rais à la pointe dorée.

LE COUCOU,

Ou métamorphose d'un homme en oiseau.

CONTE.

Mars est passé, voici le premier jour,
Du mois sacré à la mère d'Amour :
Dites, oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la nature?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants :
Resjouissez les forêts et les champs,
En récompense, ici gisant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de vostre nombre,
Qui autrefois entre nous a vescu,
Ores est oiseau et s'appelle cocu.
Fameux oiseau de qui prit la semblance,
Le roi du ciel qui la tempête lance,
Pour assurer le courage peureux
De sa Junon au combat amoureux.

Ce cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux et sujet à la quinte,
Puissant d'amis, père aux escus comptants,
Mais qui avait passé son meilleur temps.
Il épousa une femme gentille,
Belle, en sa fleur, fine, accorte et subtille,
Dont Cupidon le sut tant enflammer
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer,
Il ne taschait sinon qu'à lui complaire :
Voire faisoit plus qu'il ne pouvoit faire.
Ce bon vieillot juroit tous ses grands dieux
Qu'il l'aimoit plus que son cœur ni ses yeux.
En peu de temps l'épouse jeune et roide
Rompit les reins à la vieillesse froide.
Le bonhommeau qui vit que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut son recours à sainte remontrance.
De mari donc il devint sermonneur,
Qui ne prêchoit que vertu et qu'honneur,
Que bon renom; c'étoit tout son langage
Qu'il faut garder la foi en mariage :
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mari. Il l'eût pu convertir,
A ce qu'on dit, si l'archerot qui vole
Se contentoit seulement de parole :
Ce qu'il ne fait; il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemi de repos,

Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre et moisisse en paresse.
Assez de fois elle en montra semblant
Dont le mari chaude fièvre tremblant
Laissa glisser dedans sa fantaisie
Un certain mal qu'on nomme jalousie.
Sitôt qu'au vif de ce mal il fut poinct
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir sa femme en mue :
Lui défendit de se montrer en rue,
Veilloit après, ne cessoit d'épier;
A son œil même il ne s'osoit fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte!
Le corps étoit au logis par contrainte,
L'esprit dehors à ce seul but tendoit,
De faire en bref ce qu'on lui défendoit.
C'est la coutume, il se pique et s'offense
Plus aigrement de plus aigre défense.
Ainsi voit-on les villageois troublés,
Contre un torrent qui vient gâter leurs blés
Dresser remparts de fagots et d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile;
Cela ne sert sinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter;
Il pousse avant son onde courroucée,
Puis quand il a mis à bas la chaussée,
A gros bouillons de plus grande fureur
S'en va noyer l'espoir du laboureur.

Pour abréger, dès la première année
Elle trouva parti par sa menée ;
Alors conclut de quitter son grison
Quoiqu'il en fut, et sortir de prison,
Assigne un jour (Vénus, c'était ta fête)
Tous ses habits dès le soir elle apprête :
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bon homme endormi.
A son réveil qu'il se trouve sans elle,
Saute du lit, ses valets il appelle,
Puis ses voisins, leur conte son malheur,
S'écrie au feu, au meurtre et au voleur.
Chacun y court; la nouvelle entendue
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque gausseur de rire s'éclatant
Va dire : ô Dieux, qu'il m'en advienne autant !
La perte jointe avec la moquerie
Firent tourner sa douleur en furie :
Sort de la ville et sort aussi du sens :
Par les chemins, il demande aux passants :
Savez-vous point là où elle est allée?
Ma femme, hélas! ma femme on m'a volée!
Il arrachoit sa barbe et ses cheveux,
Remplissoit l'air de regrets et de vœux :
Contoit aux vents, au soleil, à la lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.

Menant tel deuil sept grands jours tout entiers,

Alla, revint, par voyes et sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage et par lande,
Sans avaler breuvage ni viande :
Et n'ayant plus que les os et la peau
Sembloit un corps déterré du tombeau.
Le ciel qui voit un si cruel martire
En prend pitié et enfin l'en retire;
Car une fois de douleur consumé,
Comme il menoit son deuil accoutumé,
La voix lui fault et par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change,
Tirer pensoit barbe et cheveux chenus,
Barbe et cheveux plume étoient devenus :
Plume devint sa robe par derrière,
Et chaque bras est une aile légère :
Lors, il perd terre et s'élevant en l'air
Cocu parfait en commence à voler :
Bien ébahi de perdre sa figure
En un moment par sa mésaventure,
Comme jadis Picus fut étonné,
Quand une fée en Pic-mars l'eut tourné,
Frappé trois fois de sa verge charmée,
Par un dépit de n'être point aimée.

Ainsi soudain ce misérable amant
Est fait oiseau, et si, ne sait comment,
Il fuit soi-même et sa forme nouvelle
Qui tient du sacre et de la colombelle,

S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché.
Et néanmoins quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme :
Parle aux passants et ne peut dire qu'*où* ;
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler; mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre.
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort et pond au nid d'autrui :
Voilà comment sa douleur il allège,
Heureux ceux-là qui ont ce privilège!

CHANSON.

LA PASTOURELLE.

Pastoureau, m'aimes-tu bien?

LE PASTOUREAU.

Je t'aime, Dieu sçait combien.

LA PASTOURELLE.

Comme quoi?

LE PASTOUEAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

LA PASTOURELLE.

En rien ne m'a contenté
Ce propos trop affetté :

Pastoureau, sans moquerie,
M'aimes-tu? di, je te prie.
Comme quoi?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

LA PASTOURELLE.

Tu m'eusses respondu mieux.

LE PASTOUREAU.

Je t'aime comme mes yeux.
Trop de haine je leur porte;
Car ils ont ouvert la porte
Aus peines que j'ai receu,
Dès-lors que je t'apperceu :
Quand ma liberté fut prise
De ton œil qui me maistrise.

LA PASTOURELLE.

Comme quoy?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

LA PASTOURELLE.

Pastoureau, parle autrement,
Et me di tout rondement,

M'aimes-tu comme ta vie?

LE PASTOUREAU.

Non, car elle est asservie
A cent et cent mille ennuys;
Donc aimer je ne la puis;
N'estant plus qu'un corps sans âme
Pour trop chérir une dame.

LA PASTOURELLE.

Comme quoy?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

LA PASTOURELLE.

Laisse-là ce, comme toi:
Di, je t'aime comme moi.

LE PASTOUREAU.

Je ne m'aime pas moy-mesmes.

LA PASTOURELLE.

Di-moi doncques, si tu m'aimes,
Comme quoy?

LE PASTOUREAU.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

VILLANELLE.

J'ai perdu ma Tourterelle :
Est-ce point celle que j'oy ?
Je veus aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fai-je moy,
J'ay perdu ma Tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy,
Je veus aller après elle.

Ta plainte se renouvelle ;
Tousjours plaindre je me doy :
J'ay perdu ma Tourterelle.

En ne voyant plus la belle
Plus rien de beau je ne voy :
Je veus aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle,
Pren ce qui se donne à toy :
J'ay perdu ma Tourterelle,
Je veus aller après elle.

SONNET.

La femme et le procès sont deux choses semblables :
L'une parle tousjours, l'autre n'est sans propos :

L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos :
Tous deux sont desguisés, tous deux impitoyables.

Tous deux par beaux présents se rendent favorables :
Tous deux les suppliants rongent jusques à l'os :
L'une est un profond gouffre ; et l'autre est un chaos
Où s'embrouille l'esprit des hommes misérables.

Tous deux sans rien donner prennent à toutes mains :
Tous deux en peu de temps ruinent les humains :
L'une attise le feu, l'autre allume les flâmes :

L'un aime le débat, et l'autre les discords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procès il mariast les femmes.

AUTRE.

Amour est un oiseau, sa nature est volage,
Volage son esprit, et volages ses mœurs :
Nous sentons en aimant comme il vole en nos cœurs.
Mais est-ce un perroquet ? il parle humain langage.

Est-ce point un vautour ? veu qu'il vit de carnage.
Est-ce une mousche à miel ? car il aime les fleurs.
Il consume son âge en plainctes et douleurs ;
Est-ce une tourterelle au temps de son veuvage ?

Amour est un oiseau qui vole jusqu'aus cieus,
Où il prent des esclairs pour aveugler nos yeus,
Et s'arme tout de feu pour nous faire la guerre.

Il n'est donc perroquet, mousche à miel, ny vautour,
Ny tourterelle aussi; qui veut cognoistre Amour
C'est le roi des oiseaus qui porte le tonnerre.

AUTRE

Sur la veuë de madame de Lorraine, et de Madame, sœurs du Roy, au temps de la pacification.

Comme une pauvre nef, que la face sereine
De Neptune a trompé, la faisant voyager:
Loing du bord et d'espoir voit les vents enrager
Qui poussent jusqu'au ciel et les flots et l'areine.

Toutefois si le feu des deux frères d'Héleine
Commence à se monstrer au milieu du danger,
Triton fera soudain l'onde en l'onde ranger,
Et les vents souffleront d'une plus douce haleine.

Ainsi las et rompu de fortune courir,
Le navire François, sur le point de périr,
N'avoit ny mast entier, ny cordages, ny voiles.

Mais il gaigna le port, et vint à sauveté,
Si tost qu'il apperceut la jumelle clairté
Des deux royales sœurs, ses heureuses estoiles.

AUTRE

A Judith de Mesme, malade au mois de May.

Guérissez-vous, mignonne, et reprenez courage :
Le mal que vous avez n'est un mal dangereus,

Puisqu'il vous vient en May, et qu'un mois amoureus
Pâlit un peu le teint de vostre beau visage.

D'autres en pâliront en la fleur de vostre âge,
Si je suis bon devin, qui forts et vigoureux,
Par un regard sorcier deviendront langoureus;
Mourans pour mieux revivre en un libre servage.

Je pense ouir desja quelque loyal amant,
Qui vous accuse ainsi du gracieus tourment
Où prent plaisir ce dieu qui les humains enferre :

Elle desment sa race : on le voit à ses faits :
Par le moyen du père en France on eut la pais,
Par les yeus de la fille amour y faict la guerre.

AUTRE.

J'AY procès contre vous : c'est un fort adversaire,
En vostre chambre mesme, et où vous présidez :
Je n'ay point d'advocat, si vous seul ne m'aidez,
Qui sceut parler pour moy, ou escritures faire.

Je ne cherche tesmoin en ce cas qn'il faut taire
A tout autre qu'à vous, qui si bien l'entendez.
Puisqu'il est ainsi donc, toute seule plaidez,
Instruisez, rapportez et jugez mon affaire.

Quelle en sera la fin? l'espoir dit d'un costé
Que je le gaigneray, suivant vostre équité :
Je voy d'autre costé la chose mal partie,

Qui trouble mon espoir de crainte et de souci :
C'est que je n'ay tesmoin, ni advocat aussi,
Juge, ni rapporteur autre que ma partie.

AUTRE.

Comparaison d'Amour et du Loup.

Qui veut cognoistre Amour, cognoisse un Loup sauvage.
L'un suit les lieux déserts, l'autre hante les bois :
L'un aperceu des chiens est sujet aux abbois :
L'autre a mille rapports et dangereus langage.

L'un est plein de fureur, et l'autre est plein de rage.
Du loup le seul regard à l'homme oste la vois :
Amour, tu rends muets ceus que sans yeux tu vois.
Tous deux cherchent la nuict pour aller en dommage.

Le Loup pressé de faim de terre vit souvent :
Et l'Amour affamé ne se paist que de vent.
Amour est desguisé : le Loup sa forme change.

Les trop simples brebis servent de proie aus Lous :
Entre nous amoureus, trop simples et trop dous,
Nous nous faisons brebis, aussi le Loup nous mange.

AUTRE.

A un Perroquet.

Oiseau qui sçais parler humain langage,
En quoy sur tous as mérité le pris ;

Qui es contraint par celuy qui t'a pris,
Comme un amant, de chanter en servage :

Quand tu verras passer devant ta cage
Ceste beauté dont je suis trop épris,
Dis-luy, mignon, ces six mots bien appris :
Aimez, cruelle, amoureus est vostre âge.

Ainsi jamais ne s'empire ta vois
De soupe en vin, de pavot et de nois;
Ainsi jamais ta cage ne soit vuide.

Ainsi sois-tu le roi des oiseaux vers :
Et ton renom fleurissant par mes vers
Oste l'honneur au Perroquet d'Ovide.

AUTRE.

Sire, Thulène est mort : j'ai vu sa sépulture :
Mais il est jusqu'en vous de le ressuciter :
Faictes de son état un poète hériter :
Le poète et le fou sont de mesme nature.

L'un fuit l'ambition et l'autre n'en a cure.
Tous deux ne font jamais leur argent profiter :
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter :
L'un parle sans penser et l'autre à l'aventure.

L'un à la tête verte et l'autre va couvert
D'un joli chaperon fait de jaune et de vert :
L'un chante des sonnets, l'autre danse aux sonnettes.

Le plus grand différent qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dict que toujours fortune aime les fouls,
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poètes.

QUATRAIN

A une Demoiselle, en lui offrant du fil.

Le fil dont dépend ma vie
Est semblable à cestuy-ci :
L'un est fresle, et l'autre aussi,
Et des deux serez servie.

AUTRE, SUR LE MÊME SUJET.

Puis qu'estes si dure à joindre,
En cousant, à chasque point,
Amour qui le cœur me point
De ses traits vous puisse poindre!

AUTRE, EN OFFRANT DES FLEURS.

Mon jardin a porté et nourri ces fleurettes,
Qu'à vous, la fleur des fleurs, je donne de bon cœur.
Mais je pourrois avoir plus d'aise en amourettes,
Si en vostre jardin je cueillois une fleur.

AUTRE

A Monsieur de Soucy, Thrésorier de l'Espargne, pour avoir de luy une rescription.

Mes vers, monsieur, c'est peu de chose;
Et, Dieu mercy, je le sçais bien :

Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez à vostre prose.

—

POÉSIES DIVERSES.

A une Damoiselle.

Vous estes en l'âge plus gay
Que nous ait presté la nature :
Et si portez le nom de May,
Qui n'est que fleur et que verdure.

Toutefois vous voulez avoir
De mes fleurs, et je les vous donne :
Amour m'en fasse recevoir
Le fruit qu'en semant on moissonne.

Au Roy, avant son sacre.

Prince victorieux, le plus grand des humains;
Dieu lui-mesmes a mis deux sceptres en tes mains;
Et t'a au throne assis de bien longue durée,
Maugré tous les efforts d'Espagne conjurée.
Les vœux des bons François à la fin sont ouys :
Tu régneras en paix, race de Saint Louys.
Nul ne te peut oster ce que le ciel te donne,
Quand tu commanderois sans sacre, et sans couronne,
Pour cela toutefois moins roy tu ne serois :
C'est la vertu qui sacre, et couronne les rois.

VERS LYRIQUES.

Sortez, Aurore vermeille,
Sortez de vostre séjour :
Laissez Tithon qui sommeille,
Et nous ramenez le jour.

Vous aussi, grand œil du monde,
Roi des astres et du temps,
Par vostre lumière blonde
Faites renaistre un printemps.

Que tout soit gay ceste année :
Tout soit verd, et tout fleury :
La Discorde est enchaisnée
Sous l'astre heureux de Henry.

A Monsieur de Soucy, Thrésorier de l'Espargne.

Monsieur, vous êtes un trompeur :
Ne pensez pas que je m'en taise;
Car vous m'avez long-temps fait peur :
Puis tout soudain m'avez fait aise.
Ça, vostre main, que je la baise
Toutefois, disant grand merci;
Et vous suppliant qu'il vous plaise
De me tromper souvent ainsi.

ESTRENNES

A Madame de Roissy, qui lui avoit envoyé de la toile.

Vostre présent est celui d'une dame
Qui n'ard jamais que d'une chaste flâme :
Tout autre amour en vain y tend ses laqs.
La toile est l'œuvre et le don de Pallas.

A Mademoiselle Judith de Mesmes, 1573.

Trouver ne puis présent à l'an nouveau,
Digne de vous, belle Judith de Mesmes.
Si veux-je offrir quelque chose de beau :
Il vous faut donc présenter à vous-mêmes.

A LA MÊME, 1582.

Je vous donne des fleurs : et que pourroy-je mieus ?
Ne vous enquérez point d'où elles sont venues :
Quand la terre n'en a, j'en vas chercher aux cieus :
Plustost que n'en eussiez, il en cherroit des nues.

A LA MÊME, 1590.

A Rome estoit jadis une bonne coutume,
Quand la clef de Janus ouvroit l'an et le ciel,
D'estrenner ses amis de figues et de miel :
Souhait que l'an nouveau passast sans amertume.
Ainsi par ces huit vers vous seriez estrennée,
S'ils couloient d'une veine aussi douce que vous.

Mais passez l'œil dessus, et lors devenus dous,
Présage ils vous seront d'une bien douce année.

HUITAIN

Des trois Vertus théologales en un Mariage.

Ce bonhomme est sauvé, au moins, comme je croy,
Qui, conduit d'espérance, est entré en mesnage :
Qui ne pense à nul mal, ains à la bonne foy
A son col attaché au joug de mariage,
Pour gaigner Paradis que faut-il davantage
Qu'espérance et que foy? est-ce la charité?
Elle est avecque luy, si l'on dit vérité,
Sa femme seule en a pour tout le voisinage.

ÉPITAPHES

De maistre François des Nœus, commis au sel.

Des Noeus, tu n'as été qu'une fleur du printemps,
Que l'injure du ciel soudain nous a ravie;
Mais c'est plus grand malheur de vivre plus long-temps :
La plus courte, en ce siècle, est la meilleure vie.

De Passerat, faite par lui-même.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'ange l'esveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne peise à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chergez point ma tombe.

LA FRESNAYE.

Jean Vauquelin de La Fresnaye, né en 1536, mort à Caen, en 1606, était président au présidial de cette ville. C'est le premier poète français qui ait fait des *satires*. On trouve dans les siennes de la vérité, du naturel, et quelquefois des détails agréables.

IDYLLE.

Quand je vois ces belles fleurettes,
Ces roses, ces passe-velous,
Que la nature a mis en vous,
Le beau jardin des amourettes;

Et que je vois ces roses belles,
Dans un bouquet de fleurs, que l'art
En votre amoureux sein épart,
Comme un printemps de fleurs nouvelles:

Vraiment je ne puis pas connoître
Si ces fleurs, ces roses, ces lys,
Peuvent être vous, ô Phylis,
Ou si ces fleurs vous pouvez être!

AUTRE.

Amour, tais-toi, mais prends ton arc;
Car ma biche, belle et sauvage,
Soir et matin sortant du parc,
Passe toujours par ce passage.

Voici sa piste. Oh! la voilà!
Droit à son cœur dresse ta vire;
Ne manque point ce beau coup-là,
Afin qu'elle n'en puisse rire.

Hélas! qu'aveugle tu es bien!
Cruel, tu m'as frappé pour elle:
Libre elle fuit, elle n'a rien.
Mais, las! ma blessure est mortelle.

ÉPITAPHE.

L'Arétin repose en ce lieu,
Qui de tout médit, fors de Dieu:
Car l'Arétin ne médisoit
Que de cela qu'il connoissoit:
Dieu ne connoissant en nul point,
L'Arétin n'en médisoit point.

ÉPITAPHE

De Pierre de Ronsard.

Ronsard, Tours te bâtit, fidelle,
Un tombeau: sais-tu bien pourquoi?

Afin que tu vives par elle,
Et qu'elle vive aussi par toi.

ÉPIGRAMMES

A Lise, veuve.

Puisque vous voulez, jeune et belle,
En imitant la tourterelle,
Imiter les oiseaux jaloux :
Pourquoi plutôt la colombelle,
Pourquoi plutôt la passerelle,
Et les moineaux n'imitez-vous ?

Contre un mal-appris.

Si tu veux donc savoir de moi
Tout ce qu'il faut pour faire en somme
Un brave et galant gentilhomme :
Il faut ce qui défaut en toi.

De la variété de la Fortune.

Celui qui pauvre s'alloit pendre,
Trouve un trésor dans un poteau,
Pour un trésor qu'il alla prendre,
Il laissa là son vil cordeau.

Mais celui qui riche avoit mise
Sa pécune au poteau fendu,
A du pauvre la corde prise,
Et, misérable, s'est pendu.

D'une femme jeune et d'un vieux mari.

Puisque Anne jeune, est femme appariée
Au vieux Regnault, vraiment chacun dira
Que c'est mal fait, et qu'elle ne sera
Ni veuve encor, ni femme mariée.

De Ravin.

Tu dis, Ravin, qu'en cette année
Mourront beaucoup de gens de bien;
Ne crains rien de la destinée :
Car cela ne te touche en rien.

Sur un Buveur.

On dit à Jean que par trop boire
Il perdroit à la fin les yeux;
Buvant, dit-il, j'aurai mémoire
D'avoir vu la beauté des cieux :
Adieu mes yeux, assez j'ai vu :
Mais encore assez je n'ai bu.

D'un Inconstant.

Vous êtes léger au métier
Reçu des dames, en la sorte
Qu'est en l'église un bénitier,
Bien loin du chœur, près de la porte.

De la Beauté.

Belle, si la beauté s'efface,
Fais-en part avant qu'elle passe;

S'elle te reste, fais-tu cas
Donner ce qu'on ne t'ôte pas?

JAMIN.

Amadis Jamin, né à Chaource, en Champagne, en 1538, mort dans la même ville, vers 1585, fut l'un des membres de la *Pléiade française*. Ses productions ont du naturel et de la facilité.

ODE

De l'Inconstance.

Accuse qui voudra les hommes inconstants,
Qui ne peuvent garder leur amour qu'un printemps;
Je les veux excuser : par vraie expérience,
Je sais bien que le mal ne vient de leur côté,
Mais des dames qui sont pleines de volontés,
Girouettes en l'air, siége de l'inconstance.

Si l'amant est muable alors qu'il aperçoit
Que d'une feinte amour sa dame le déçoit,
J'approuve sa façon : tel que lui je veux être.
Si la dame est légère il faut être léger :
Si elle fait l'étrange, il s'en faut étranger :
Un serviteur loyal doit imiter son maître.

Le soigneux jardinier, après avoir planté
L'arbre d'un bon terroir en saison apporté,

Pour en faire l'honneur de tout son jardinage,
N'accuse que la terre, alors qu'il ne produit,
Ingrat de son labeur, feuilles, ni fleurs, ni fruit;
Et l'arrachant, le plante en un autre bocage.

Ainsi, quand un amant ne se voit profiter
Aux avances d'amour, il se doit dépiter,
Et soudain arracher son amitié plantée;
Loin du clos infertile, il doit planter ailleurs,
Tant que Vénus lui donne autres destins meilleurs,
Dont sa peine à la fin puisse être mieux rentée.

Une femme est pareille à ce vague élément
De l'eau, qui sans couler glisse légèrement,
Emprunter le seul teint de la terre où il passe.
Ainsi, sans conserver aucune impression,
La femme sait vêtir diverse affection,
Qui se grave soudain, et tout soudain s'efface.

Mais qui pourroit fonder sur un fondement tel
Incertain et mouvant un amour immortel?
Le vent n'est si léger que leur foible pensée;
La neige ne se fond sous le tiède soleil
Sitôt que leur faveur : leur amour est pareil
A la vitre pour rien en cent pièces froissée.

Pour bien aimer enfin, je voudrois être aimé,
Que le cœur de l'aimée au mien fût transporté,
Le serrant bien étroit d'une chaîne éternelle:
Qu'elle sentît plaisir quand je serois présent,

Qu'elle sentît douleur quand je serois absent,
Et que telle amitié demeurât immortelle.

Pour justifier l'Inconstance.

Ne blâmons désormais des femmes le courage,
Comme ignorant, aveugle, inconstant et volage;
La nature est leur loi : tout change sous la mer,
Dans les airs, sur la terre; et n'est pas chose étrange,
Si tout en ces bas lieux se change et se rechange,
Afin que l'un mourant puisse l'autre animer.

La faulx du Temps goulu tranche tout, et consomme
Empires et châteaux, villes, cités, et l'homme :
Il est vrai que le genre et les espèces sont
Toujours en l'univers, et que jamais le monde
N'est vuide d'animaux, d'une suite féconde :
Mais les individus se perdent et s'en vont.

On voit toujours marcher des hommes sur la terre,
Et des fleurs qu'en avril son riche sein desserre;
On voit mille poissons jouer entre les eaux;
On voit mille chevaux hennissant dans la prée,
Mille oiseaux balancer d'une aile diaprée,
Mais les vieux en mourant donnent place aux nouveaux.

Ainsi, l'amour qui naît en notre fantaisie,
Cet amour mutuel dont notre ame est saisie,
Ainsi qu'il naît, se meurt : comme la passion
Qui d'autre cause en nous tourne, vient et repasse;

L'une dure long-temps, l'autre soudain s'efface,
Afin de recevoir nouvelle impression.

La mort de vieille amour fait naître une nouvelle;
Ainsi tout ce qui vit au monde renouvelle,
Sans que rien soit perdu : les choses seulement
Changent de place et forme, et file à file coulent,
Ainsi que les ruisseaux des grands fleuves s'écoulent,
Une onde poussant l'autre en l'humide élément.

Autant sont les effets et les choses durables,
Que les causes ne sont diverses ni muables :
Autant que la beauté qui nous cause d'amour;
Autant que les vertus, les honneurs et la grâce;
Autant que la constance en nos dames ont place,
Autant fait en nos cœurs Cupidon son séjour.

Jamais aucune amour ne se verra si forte
Que la longueur du temps à la fin ne l'emporte :
Tout passe, et ce passé perd à nous la saison.
L'inconstance est constante, et le soleil qui tourne
Sans cesse au zodiaque en un lieu ne séjourne,
Ains repasse et revient de maison en maison.

La nature se plaît en cent diverses choses :
Tantôt elle produit violettes et roses,
Tantôt jaunes épis; belle en diversité :
Qui ne veut point faillir doit suivre la nature;
On ne se paît toujours d'une même pâture :
Rien ne donne plaisir comme la nouveauté.

ÉLÉGIE.

Donc le destin vouloit que mon courage
Entrât par vous en amoureux servage.
En mille endroits au loin j'ai voyagé,
Sans que mon cœur y restât engagé.
J'ai vu Paphos, Amathonte et Éryce,
Cypre, qui fut de Vénus la nourrice :
J'ai vu l'Asie, et en tous ces endroits
Mille beautés dignes des plus grands rois :
Je le vois bien, leurs grâces admirables
Ne sont en rien aux vôtres comparables.
Sur les autels des célestes puissants
Je ne fais vœux, ni ne brûle d'encens,
Pour obtenir ou royaume, ou empire,
Ou des palais de marbre ou de porphyre :
Mais je les pri' m'octroyer tant de bien,
Que désormais tu sois mienne et moi tien,
Ensemble unis par le nœud d'hyménée;
Que de mes jours tu sois accompagnée;
Que nous puissions assembler nos désirs
Et nos douleurs, ensemble nos plaisirs,
Et qu'en ton sein ma vie je délaisse,
Quand à sa fin tombera ma vieillesse :
Mais que te sert d'ainsi couler tes ans,
Sans savourer d'amour les passe-temps?
Il nous faut mettre en la fleur de notre âge
Dessous le joug du sacré mariage :

Le dieu d'hymen se peint en jouvenceau,
Ayant le teint comme un bouquet de rose
Qu'avec des lys une fille compose.
Quand mille maux nous viennent assaillir,
En la vieillesse, on ne sauroit cueillir
Les fruits d'amour, ni les douces blandices
Que Vénus donne à ses jeunes complices.

Or, s'il te plaît que je passe mes jours
Avec les tiens, je jure les Amours,
Je jure encor par les jumelles flammes,
De tes beaux yeux : je jure par nos âmes,
Et par l'esprit qui tient tout en vigueur,
Que tu seras maîtresse de mon cœur
Au dernier jour, et le long de ma vie.
Fais, ô Junon, qu'elle me soit ravie
Entre ses bras. Toi que j'emplore ici,
Tendre Vénus, daigne m'aider aussi,
Daigne blesser le cœur de ma maîtresse;
Qu'en vain mon temps ne soit plus consommé;
Que plus je n'aime, ou que je sois aimé!

CHANSON

Des Mouches à miel.

Étant couché près des ruchettes,
Où faisoient du miel les avettes,
En ces mots je vins à parler :
Mouches vous volez à votre aise,

Et ma maîtresse est si mauvaise,
Qu'elle m'empêche de voler.

Vous volez sur les fleurs écloses,
Et moissonnez les douces choses
Du thym, du safran rougissant,
Et du saule à la feuille molle :
Mais sur les moissons je ne vole,
Dont j'aime à être jouissant.

Mouches, de Jupiter nourrices,
Des odeurs qui vous sont propices,
Vous faites la cire et le miel :
Et moi, des beautés de ma dame
Je ne produis rien en mon âme,
Que plaintes, que deuil, et que fiel.

On dit, ô colères abeilles,
Qu'en vos pointures non-pareilles;
Votre destin se voit borné;
Mais celle dont les traits je porte,
Las! en me perçant n'est point morte
Du trépas qu'elle m'a donné.

Ah! je voudrois être une mouche,
Pour voleter dessus la bouche,
Sur les cheveux et sur le sein
De ma dame belle et rebelle!
Je piquerois cette cruelle,
Au hasard d'y mourir soudain.

SONNET.

Si c'est aimer, avoir toujours en l'âme
Le souvenir d'une seule déesse :
Si c'est aimer, se pâlir de tristesse,
Mourir absent des beautés de sa dame :

Si c'est aimer, ne vivre qu'en la flamme;
Si c'est aimer, adorer ce qui blesse;
Si c'est aimer ne repenser sans cesse,
Qu'à revoir l'œil qui ma poitrine entame :

Si c'est aimer, pour aimer se haïr,
Et tout plaisir se déplaisant fuir;
Chagrin, farouche, ennemi de sa vie;

Loin d'un seul bien s'estimer malheureux,
Ayant sans plus l'âme en ce bien ravie,
Si c'est aimer, que je suis amoureux !

AUTRE.

Sommeil léger, image déceptive,
Qui m'es un gain et perte en un moment,
Comme tu fais écouler promptement,
En t'écoulant, ma joie fugitive !

De tous amants, nul qui au monde vive,
Ne recevroit plus de contentement
Que j'en reçois, si mon bien seulement
Ne s'envoloit d'une aile trop hâtive.

Endymion fut heureux un long temps
De prendre en songe infini passe-temps,
Pensant tenir sa luisante déesse.

Je te demande en pareille langueur
Un pareil songe et pareille douceur :
L'ombre du bien n'est pas grande largesse.

L'AMOUR FUGITIF.

Du grec de Moschus.

La Cyprienne à longs cris appeloit
Son fils Amour, qui, vagabond, voloit;
Qui çà et là, d'une aile passagère,
Se déroboit, mauvais fils, à sa mère.
C'est mon fuitif : qui me l'enseignera,
Baiser Vénus son salaire sera;
Mais si quelqu'un garroté me l'amène,
Un baiser seul ne payera sa peine.

On peut connoître aisément ce garçon
Par maint signal, à lui voir la façon :
Sa chair n'est blanche, ains à du feu semblable;
Son œil aigu, de flamme épouvantable :
Il a, malin, le parler attirant,
De sa pensée et du cœur différent;
Le miel sucré détrempe sa voix douce :
Mais âprement, revêche, il se courrouce
Quand une fois il se sent irrité;

Jamais, trompeur, il ne dit vérité;
Ains en jouant, à mal faire il s'applique,
Et sur chacun sa finesse pratique.
Il n'a la tête épaisse de cheveux;
Le front hautain, impudent, orgueilleux,
Petite main, toutefois bien à craindre,
Qui peut fort loin, bien que petite, atteindre,
Jusque là-bas, dedans l'enfer glouton.
Son corps est nud, mais sa double pensée
Est bien couverte, et bien entrelacée :
Il est ailé; car, ainsi qu'un oiseau
Va voletant de rameau en rameau,
De çà, de là, vers les hommes il vole,
Et non moins qu'eux les femmes il affole.
Sous l'estomac, son vol se va nicher,
Et bien souvent on ne peut l'arracher.
Son arc petit, petite est sa sagette,
Et toutefois jusqu'au ciel il la jette.
Le long du dos pend son carquois doré,
De traits amers et poignants remparé,
De qui souvent, plein de rigueur extrême,
Cruel, ingrat, il me blesse moi-même :
De son flambeau, petit, mais non-pareil,
Il va brûler jusqu'au ciel le soleil.
Quiconque soit qui le prendra, le lie,
Et n'ait pitié, quoiqu'il lamente et crie,
Mais garde bien que de lui si rusé,
Même en riant ne se trouve abusé

Si de baisers il veut faire caresse,
Fuis son baiser de peur qu'il ne te blesse :
Dessus sa lèvre est un venin semé ;
Que s'il te dit : je veux tout désarmé
T'abandonner les armes de quoi j'use,
N'y touche point, tous ses présents refuse !
Car chacun d'eux est de poisons muni,
Et qui les prend en est bientôt puni.

DU BARTAS.

Guillaume de Salluste Du Bartas, né à Montfort près Nérac, en 1544, servit Henri IV de son épée et le chanta dans ses vers. Il était calviniste et mourut en 1590. Ses poésies ne sont remarquables que par leur singularité et leur bizarrerie.

LA FORÊT D'AMOUR.

Sous l'équateur benin, l'amoureuse nature
Arrose un petit bois, éternel en verdure;
Là, par toutes saisons dure un mai verdissant,
Qui va de ses couleurs les beaux prés tapissant.
Là, rit partout la terre, et les fleurs étoilées,
Vivantes, brillent plus, plus elles sont foulées.
Tout y croit sans travail, ou si c'est par labeur,
Le seul plaisant Zéphyre en est le laboureur.

Le vent jamais ne choque, et la grêle n'ébranche
L'immortelle forêt; le droit palmier s'épanche
Pour baiser son épouse, et tout le long de l'an
Le platan, en sifflant, fait l'amour au platan;
Le peuplier du peuplier baise la tête ombreuse;
L'ormeau est embrassé de la vigne amoureuse;
Le lierre avec le chêne est étroitement pris;
Tout y naît, tout y croît, tout y vit à Cypris.
L'opinion la garde : elle en défend la porte
Au soin, à l'avarice, à la vieillesse morte,
Si dessus l'huis fleuri de la verte maison,
Elle ne va laissant l'ennuyeuse raison.
Mais bien elle y reçoit les audaces peureuses,
Les signes éloquens, les prières flatteuses,
Le veiller enroué, l'agréable tourment,
L'espoir, des chauds désirs immortel aliment;
Les prodigalités, et les colères feintes;
Les charmeuses chansons, et les douces complaintes.
Des arbres embaumés les trop chargés rameaux
Pétillent sous les nids des gentils amoureaux,
Beauté pond, désir couve, et l'ardeur enflammée
Des passions esclost cette race pygmée.
L'un est encor dans l'œuf, l'autre tout animé;
L'autre tient sur son dos le berceau bien aimé;
L'autre a le poil follet; l'autre, de haie en haie,
De rameau en rameau, jeune apprenti, s'égaie.
L'un au frais d'un pommier doucement enflammé
Laisse pendre à ses bras son carquois parfumé :

Et, tout en se jouant, l'autre contre une passe
Fait l'essai de son arc, qui les géants terrasse;
Un autre tend, rusé, des gluaux aux tarins,
Aux doux chardonnerets, aux caqueteux serins.
Vois, vois comme ceux-ci, laissant leur aile oisive,
D'oiseaux se font piqueurs; qui chevauche une grive,
Qui pousse un perroquet, qui manie un faisan,
Qui pique un cygne blanc, qui fait voler un paon,
Qui mène à reculons la mignarde colombe,
Qui fait tourner en rond l'amoureuse palombe.
Vois comme un jeune essaim de ces enfantillons
Chasse folâtrement les dorés papillons,
L'un avec un bouquet, l'autre avec la main tendre;
L'autre avec un rinceau de roses les veut prendre.
L'oiseau cornu s'écoule, et par maints souples tours,
Trompe assez longuement l'embûche des Amours.
Mignons, crie Cypris, quittez ce jeu folâtre;
Vous pourriez, mes petits, vous pourriez bien abattre,
Au lieu d'un papillon, un enfant de Vénus,
On trouve assez souvent des Cupidons cornus.

SONNET.

Ce roc voûté par art, par nature ou par l'âge,
Ce roc de Taracon hébergea quelquefois
Les géants qui rouloient les montagnes de Foix,
Dont tant d'os excessifs rendent le témoignage.

Saturne, grand faucheur, temps constamment volage,
Qui changes à ton gré et les mœurs et les lois,

Non sans cause à deux fronts on t'a peint autrefois :
Car tout change sous toi chaque heure de visage.

Jadis les fiers brigands, du pays plat bannis,
Des bourgades chassés, dans les villes punis,
Avoient tant seulement des grottes pour asyles.

Ores les innocents, peureux, se vont cacher,
Ou dans un bois épais, ou sous un creux rocher,
Et les plus grands voleurs commandent dans les villes.

TABOUROT.

Étienne Tabourot, plus connu sous le nom de sieur *Des Accords*, né en 1549, était procureur du Roi au bailliage de Dijon. Il mourut en 1590. La singularité est le seul mérite de ses ouvrages, dont le moins mauvais est intitulé : *Bigarrures et touches du sieur Des Accords*. Paris, 1608, 1614, 1662, 2 vol. in-12.

A BERSOT.

Triplefat fait grand'finance
Pour un office qu'il prend.
Quoi! faut-il dépenser tant
Pour montrer son ignorance!

De Bertot et Jeanne.

Bertot veut Jeanne en mariage,
Je trouve qu'il fait sagement :

Jeanne n'en veut aucunement,
Je trouve Jeanne encor plus sage.

De Popinet.

Ce petit Popinelet,
Au poil frisé blondelet,
Dont la reluisante face
Feroit mesm' honte à la glace;
Et sa délicate peau
Au plus beau teint d'un tableau;
Ce muguet dont la parole
Est blèze, mignarde et molle,
Le pied duquel en marchant
N'iroit un œuf escachant,
L'autre jour prit fantaisie
De s'épouser à Marie,
Vêtue aussi proprement,
Peu s'en faut, que son amant :
Et venant devant le temple
Le prestre qui les contemple
Demanda, facétieux :
Qui est l'époux de vous deux?

De deux Serviteurs.

Il y avoit deux serviteurs
En un logis : l'un téméraire,
Ivrogne, paresseux, colère;
Un autre de fort bonnes mœurs.

Le premier avoit les faveurs;
L'autre, pâle, défait et hâve,
Etoit traité comme un esclave,
Et n'avoit rien que des rigueurs.
Je compare le travailleur
Au jour ouvrier de la semaine;
Au dimanche, le serviteur,
Qui vit joyeux, sans prendre peine.

De Jean, athéiste.

Jean dit qu'il n'y a point de Dieu;
Que le ciel n'est qu'une folie :
Il ne sauroit le prouver mieux,
Que par lui qui demeure en vie.

Du Serviteur.

Monsieur, vous plaît-il satisfaire
Le temps que je vous ai servi?
Mon ami, tu ne me peux plaire :
Déloge, voilà ton solvi.
Dont le serviteur tout ravi,
Ne sachant sur cela que faire :
Adieu, dit-il, si j'ai servi,
Je prends liberté pour salaire.

De Jacquelin.

On dit que Jacquelin pleure
Le trépas de ses deux sœurs :

Non; mais il jette des pleurs
Pour ce qu'une encor demeure.

DIALOGUE.

LE BERGER.

Berger', quelle angoisse nouvelle
Te fait baisser les yeux en bas?

LA BERGÈRE.

Ha! c'est une peine cruelle,
Qui se sent et ne se dit pas.

LE BERGER.

Encore si tu veux guérir,
Il faut dire ta maladie.

LA BERGÈRE.

Si rien ne me peut secourir,
Qu'est-il besoin que je la die?

LE BERGER.

A l'ami conter ses misères,
C'est soulager ses passions.

LA BERGÈRE.

Je l'avoue, aux peines légères,
Non aux grandes afflictions.

LE BERGER.

Aux passions plus inhumaines,
L'esprit peut beaucoup secourir.

LA BERGÈRE.

Que peut l'espérance à mes peines,
Si j'ai volonté de mourir!

LE BERGER.

Puis donc, Bergère, que tu meurs,
Raconte-moi ton aventure.

LA BERGÈRE.

De mes plus secrètes douleurs
Mon cœur sera la sépulture.

LE BERGER.

La mort semble plus inhumaine,
Lorsque l'on cèle son tourment.

LA BERGÈRE.

Celui qui meurt célant sa peine,
Semble mourir plus doucement.

LE BERGER.

Je reconnois à ton œillade
Que l'amour cause ton tourment.

LA BERGÈRE.

Je ne sais, j'ai le cœur malade,
Et je ne puis dire comment.

LE BERGER.

Tes yeux démentant tou discours,
Témoignent l'ardeur qui te touche.

LA BERGÈRE.

Mes yeux, en matière d'amour,
Peuvent mentir comme ma bouche.

LE BERGER.

Enfin je vois à ton maintien
Que l'amour cause ton martyre.

LA BERGÈRE.

Pourquoi donc, si tu le vois bien,
Me veux-tu contraindre à le dire ?

ÉPITAPHES.

Ci-gît qui fut plein de diffâme;
C'étoit, pour vous le faire court,
Un Mars au combat de l'Amour,
Au combat de Mars une femme.

AUTRE.

Nud du ciel je suis descendu,
Et nud je suis sous cette pierre :
Donc pour être venu sur terre,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

D'un Chicaneur.

Du plus grand chicaneur qu'on pourra jamais voir
En ce tombeau glacé gît la dépouille morte :
Pluton, hôte commun, ne le veut recevoir,
De peur qu'en son pays la chicane il ne porte.

D'un Chevalier qui fut plutôt Chevalier que Gentilhomme.

Ci-gît un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le sien;
Son père étoit bon roturier,
Et lui à tort fait chevalier,
Jamais armé, fors qu'en peinture :
Priez Dieu pour la créature.

MARIE STUART.

Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, née le 7 décembre 1542, hérita du trône paternel huit jours après sa naissance, et devint reine de France, en épousant en 1558, François II, fils et successeur de Henri II. Son époux étant mort, elle exhala sa douleur dans une élégie touchante. Bientôt elle se vit forcée de retourner en Ecosse, et en partant elle exprima ses regrets et ses tristes pressentimens dans les vers que nous donnons ici. Tout le monde connaît les infortunes de Marie Stuart et sa fin tragique. La reine Elisabeth la fit décapiter le 18 février 1587. Marie Stuart était une des princesses les plus belles et les plus spirituelles qui aient jamais porté des couronnes.

SES ADIEUX A LA FRANCE.

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie

La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance :

Adieu France! adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

GARNIER.

Robert Garnier, poète tragique, émule de Jodelle, le père de la tragédie française, naquit à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1545, fut conseiller au grand conseil sous Henri IV, et lieutenant général au Mans, où il mourut en 1601. Sa première tragédie intitulée : *Porcie*, obtint un grand succès, et la dernière intitulée : *Bradamante*, fut représentée en 1583. On a de lui des poésies, Paris, 1585, in-12, Lyon, 1602, in-12.

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE RONSARD.

A Desportes.

Nature est aux humains sur tous autres cruelle :
On ne voit d'animaux,
En la terre et au ciel, ni en l'onde infidèle,
Qui souffrent tant de maux.

Notre esprit incertain, aussitôt qu'il raisonne,
La mort va redoutant;
Et, sans cette frayeur, que la raison nous donne,
On ne la craindroit tant.

Nous craignons de mourir, de perdre la lumière
Du soleil radieux;
Nous craignons de passer sur les ais d'une bière
Le fleuve stygieux.

Encor, dès que le ciel en une belle vie
Quelques vertus enclost,
La chagrineuse mort, qui les hommes envie,
Nous la pille aussitôt.

Ainsi le verd émail d'une riante prée
Est soudain effacé;
Ainsi l'aimable teint d'une rose pourprée
Est aussitôt passé.

La jeunesse de l'an n'est de longue durée;
Mais l'hiver aux doigts gourds,
Et l'été, rembruni de la torche éthérée,
Durent presque toujours.

Mais las! ô doux printemps, votre verdeur fanie
Retourne au même point:
Mais quand notre jeunesse une fois est finie,
Elle ne revient point.

La vieillesse nous prend maladive et fascheuse,
Hôtesse de la mort,

Qui, pleins de maux, nous pousse en une tombe creuse
D'où jamais on ne sort.

Desportes, que la muse honore et favorise
Entre tous ceux qui ont
Suivi le saint Phébus et sa science apprise
Dessus le double mont!

A Ronsard, Apollon, ni les Muses pucelles
N'ont de rien profité,
Bien qu'ils eussent pour lui les deux crespes jumelles
De Parnasse quitté.

C'est grand cas que ce Dieu, qui dès l'enfance l'aime,
Affranchit du trépas
Ses divines chansons, et que le chantre mesme
N'en affranchisse pas.

Vous-mesme vous verrez le fleuve où tout arrive,
Et paierez le denier
Que prend, pour nous passer jusques à l'autre rive,
L'avare nautonier.

Adieu, mon cher Ronsard; l'abeille en votre tombe
Fasse toujours son miel!
Que le baume arabique à tout jamais y tombe,
Et la manne du ciel;

Le laurier y verdisse avecque le lierre
Et le myrte amoureux;
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreux.

Ah! vous êtes heureux, et votre mort heureuse!
O cygne des François!
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuse
Meurt le jour mille fois.

Vous errez maintenant aux campagnes d'Élise,
A l'ombre des vergers,
Où mûrit en tous temps, assuré de la bise,
Le fruit des orangers;

Ou les prés sont toujours tapissés de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oiseaux gazouillant au murmure
Des ruisseaux cristallins.

En grand'foule accourus, autour de vous se pressent
Les héros anciens,
Qui boivent le nectar, d'ambroisie se paissent
Aux bords élysiens.

Sur tous, le grand Eumolpe et le divin Orphée,
Et Line et Amphion,
Et Musée, et celui dont la plume échauffée
Mit en cendre Ilion:

Le louangeur thébain, le chantre de Mantoue,
Le lyrique latin,
Et avecque Sénèque, honneur grand de Cordoue,
L'amoureux Florentin:

Tous vont battant des mains, sautèlent de liesse,
S'entre-disant entr'eux:

Voilà celui qui dompte et l'Itale et la Grèce
En poëmes nombreux!

L'un vous donne sa lyre, et l'autre sa trompette;
L'autre veut vous donner
Son myrte, son lierre ou son laurier prophète,
Pour vous en couronner.

Ainsi vivez heureuse, âme toute divine,
Tandis que le destin
Nous réserve au malheur de la France, voisine
De sa dernière fin [1].

DESPORTES.

Philippe Desportes, né à Chartres en 1546, se fit une grande réputation parmi les poètes de son temps, et vit pleuvoir sur lui les faveurs de la cour. Aujourd'hui son plus grand mérite est d'avoir effacé la rouille imprimée à notre versification et de l'avoir tirée du chaos où elle était plongée. Il était oncle du fameux satirique Régnier. Il mourut en 1606 à Pont-de-l'Arche.

CHANSONS.

Douce Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité?
Hélas! de moy ne te détourne :

[1] Allusion aux guerres civiles de ce temps-là.

Retourne, ô Liberté! retourne,
Retourne, ô douce Liberté!

Ton départ m'a trop fait cognoistre
Le bonheur où je soulois estre;
Quand douce tu m'allois guidant,
Et que, sans languir davantage,
Je devois si j'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.

Depuis que tu t'es éloignée,
Ma pauvre âme est accompagnée
De mille épineuses douleurs :
Un feu s'est épris en mes veines,
Et mes yeux, changés en fontaines,
Versent du sang au lieu de pleurs.

Un soin caché dans mon courage
Se lit sur mon triste visage,
Mon teint plus pâle est devenu :
Je suis courbé comme une souche,
Et sans que j'ose ouvrir la bouche
Je meurs d'un supplice inconnu.

Le repos, les jeux, la liesse,
Le peu de soin d'une jeunesse,
Et tous les plaisirs m'ont laissé :
Maintenant rien ne me peut plaire,
Sinon dévot et solitaire
Adorer l'œil qui m'a blessé.

D'autre sujet je ne compose,
Ma main n'écrit plus d'autre chose,
Là tout mon service est rendu;
Je ne puis suivre une autre voye,
Et le peu du temps que j'employe
Ailleurs, je l'estime perdu.

Quel charme, ou quel Dieu plein d'envie
A changé ma première vie,
La comblant d'infélicité?
Et toy, Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée?
Retourne, ô douce Liberté!

Les traits d'une jeune guerrière,
Un port céleste, une lumière,
Un esprit de gloire animé,
Haut discours, divines pensées,
Et mille vertus amassées,
Sont les sorciers qui m'ont charmé.

Las! donc sans profit je t'appelle,
Liberté précieuse et belle!
Mon cœur est trop fort arresté:
En vain après toy je soupire,
Et croy que je te puis bien dire
Pour jamais adieu, Liberté.

AUTRE.

O bienheureux qui peut passer sa vie,
Entre les siens franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il n'a soucy d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une espérance vaine,
Nulle faveur ne le va décevant,
De cent fureurs il n'a l'âme embrâsée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit quand la mer courroucée
Enfle ses flots contrairement poussée
Des vents émeus soufflants horriblement:
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Une trompette en sursant ne l'éveille,
Pour l'envoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise;
Il ne se plaist à violer sa foy;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune.
Mais en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

Je vous rends grâce, ô déitez sacrées !
Des monts, des eaux, des forests et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux !
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux.

Dedans mes champs ma pensée est enclose :
Si mon corps dort mon esprit se repose ;
Un soin cruel ne le va dévorant :
Au plus matin la fraischeur me soulage;
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid, je m'échauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail, et de mille couleurs,
Mon œil se paist des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaines,
Et du beau teint des printanières fleurs,

Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément :
Dedans nos champs se retirent les fées,
Reines des bois à tresses décoiffées,
Les jeux, l'Amour, et le contentement.

Ainsi vivant rien n'est qui ne m'agrée,
J'oys des oiseaux la musique sacrée,

Quand au matin ils bénissent les cieux :
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour,
Puis, tout ravy de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour!

Que de plaisir de voir sous la nuict brune,
Quand le soleil a fait place à la lune,
Au fond des bois les Nymphes s'assembler,
Monstrer au vent leur gorge découverte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler !

Le bal finy, je dresse en haut la veue
Pour voir le teint de la lune cornue,
Claire, argentée, et me mets à penser
Au sort heureux du pasteur de Latmie :
Lors je souhaite une aussi belle amie ;
Mais je voudrois en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuict je contente mon âme,
Puis quand Phébus de ses rays nous enflâme,
J'essaye encor mille autres jeux nouveaux :
Diversement mes plaisirs j'entrelasse,

Ores je pesche, or' je vay à la chasse,
Et or' je dresse embuscade aux oiseaux.

Je fay l'amour, mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir j'en rapporte,
N'engageant point ma chère liberté :
Et quelques laqs que ce Dieu puisse faire
Pour m'attrapper, quand je m'en veux distraire,
J'ay le pouvoir comme la volonté.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prés et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement :
Et vous, ô Dieux! faites, je vous supplie,
Que ce pendant que durera ma vie,
Je ne cognoisse un autre changement.

AUTRE.

Amour oyant tant renommer
La Vénus qui me fait aimer,
Entreprit vers elle un voyage,
Tant il est désireux du beau!
Et se fit oster son bandeau
Pour mieux voir si parfait ouvrage.

Alors ravy de tant d'attraits,
Et navré de ses propres traits,
Sus, sus, dit-il, qu'on me rebande,
Aussi-bien revolant aux cieux,

Il ne faut pas que je m'attende
De voir rien d'égal à ses yeux.

VILLANELLE.

Rosette, pour un peu d'absence
Vostre cœur vous avez changé,
Et moy, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé!
Jamais plus beauté si légère
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coustume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si tost ne se vira :
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux, que vous estes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira :

Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celuy qui a gaigné ma place,
Ne vous peut aymer tant que moy :
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foy.
Gardez bien vostre amitié neuve,
La mienne plus ne varîra,
Et puis nous verrons à l'espreuve
Qui premier s'en repentira.

SONNET.

Malheureux fut le jour, le mois, et la saison,
Que le cruel Amour ensorcela mon âme,
Versant dedans mes yeux par les yeux d'une dame,
Une trop dangereuse et mortelle poison.

Hélas! je suis toujours en obscure prison :
Hélas! je sens tousjours une brûlante flâme :
Hélas! un trait mortel sans relâche m'entame,
Serrant, brûlant, navrant, esprit, âme et raison.

Que sera-ce de moy? le mal qui me tourmente,
En me désespérant d'heure en heure j'augmente,
Et plus je vay avant, plus je suis malheureux.

Que maudite soit donc ma dure destinée,
L'heure, le jour, le mois, la saison et l'année
Que le cruel Amour me rendit amoureux!

AUTRE.

Ny les dédains de son jeune courage,
Moqueur d'amour et de sa déité :
Ny mon désir trop hautement porté,
Ny voir ma mort escrite en son visage :

Ny mon vaisseau prest à faire naufrage,
Le mast rompu, sans voile et sans clarté :
Ny les soucis dont je suis agité,
Ny la fureur du feu qui me saccage :

Ny tant de pleurs sans profit respandus,
Ny ses propos qui me sont défendus,
Ny de mon mal avoir la cognoissance :

Ny la rigueur d'un triste éloignement
Me sortiront de son obéissance,
Douce est la mort qui vient en bien aimant.

AUTRE.

Elle pleuroit toute pasle de crainte,
Lorsque la mort sa moitié menaçoit,
Et tellement l'air de cris remplissoit,
Que la mort mesme à pleurer eust contrainte.

Hélas, mon Dieu, que sa grâce estoit sainte!
Que beau son teint qui les lys effaçoit!
Le traict d'Amour cependant me blessoit,
Et dans mon âme engravoit sa complainte.

L'air en pleurant sa douleur témoigna,
Le beau soleil de pitié s'éloigna,
Les vents émeus retenoient leurs haleines :

Et sur la terre où tombèrent les pleurs
De ses beaux yeux amoureuses fontaines,
Tout s'émailla de verdure et de fleurs.

AUTRE.

Si la pitié trouve en vous quelque place,
Si vostre cœur n'est en roche endurcy,
D'un doux regard, qui respire mercy,
De vos courroux tempérez la menace.

Depuis le temps que leur rigueur me chasse,
J'eusse l'enfer de ma plainte adoucy :
Des suppliants Némésis a soucy,
Et tost ou tard leur défense elle embrasse.

L'ardent amour qu'en mon cœur j'ai receu,
Naist de vos yeux, leurs rayons l'ont conçeu,
Enflant d'espoir mon âme outrecuidée.

C'est vostre enfant, vous le devez chérir,
Au lieu qu'hélas! vous le faites mourir,
Vérifiant la fable de Médée.

AUTRE.

Chassez de vostre cœur l'injuste cruauté,
Qui vous rend contre Amour fièrement obstinée;

Et n'estimez jamais qu'une dame bien née
Puisse avoir sans aimer quelque félicité.

Mais que vous servira ceste fleur de beauté,
De jeunesse et d'amour richement couronnée,
Si sans estre cueillie elle devient fannée,
Et perd sa désirable et chère nouveauté?

Il ne suffist d'avoir un champ gras et fertile;
Car, s'il n'est labouré, c'est un friche inutile;
La terre en devient dure et ne rapporte rien.

Celle qui ne se sert de sa belle jeunesse,
Fait comme un usurier qui cache sa richesse,
Et se laisse mourir sans user de son bien.

AUTRE.

Encor aucune fois cet archer decevant,
Au combat me desfie, et tasche à me reprendre
Avec des yeux trompeurs, qui sous ma vieille cendre
Font revivre des feux brûlants comme devant :

Mais la nuict solitaire à mon aide arrivant,
Fait qu'en moy je retourne, et me mets à comprendre
Le mal qui m'est prochain, par quoy sans plus attendre
Tous ces brasiers je plonge en Léthé bien avant.

Comme un petit oyseau j'approche de la proye,
Puis la peur des gluaux me fait prendre autre voye,
J'y revien, je la laisse, et fay maint et maint tour.

J'ose et je n'ose pas, je m'arreste et galope :
Bref, j'ourdis une toile ainsi que Pénélope,
Dont je desfay la nuict ce que j'ay fait le jour.

AUTRE.

Que maudits soient mes yeux si prompts à mon dommage,
Qui pour le seul plaisir de voir vostre beauté,
Ont lâchement trahi ma libre volonté,
Mis mes pensers en trouble, et mon âme en servage !

Mon mortel ennemy par eux a eu passage
Dans mon cœur désarmé qu'or' il tient arresté ;
Et luy qui contre Amour s'estoit si bien porté,
Sent pour sa récompense un feu qui le saccage.

Car ce dieu sans pitié, comme un cruel vainqueur,
Met en feu ma dépouille et se campe en mon cœur,
Dont il ne partira jusqu'à tant que je meure.

Mais, ô maudit Amour, tu n'as point de raison;
Car si tu prends mon cœur pour y faire demeure,
Es-tu pas bien enfant de brûler ta maison ?

AUTRE.

Sur la mort du jeune Maugiron [1].

Quel nouveau Diomède altéré de mon sang
T'a meurtry, cher enfant, disoit Vénus la belle ?
O céleste impuissance ! ô cruauté nouvelle !
Qu'un Dieu mesme en ce temps des mortels ne soit franc.

[1] Un des mignons de Henri III.

Lavant de pleurs son corps, d'où sortoit un estang
De couleur tyrienne, à sa tresse est cruelle,
Et par maint chaud soupir de puissance immortelle
S'efforce à ranimer ce marbre froid et blanc.

Ce n'est pas Cupidon, c'est Maugiron, déesse,
Luy dit quelqu'un tout bas pour l'ôter de tristesse,
Mais elle jette alors des cris plus enflammez,

Et sent de sa douleur la poison plus amère;
Car ainsi que d'Amour, de l'autre elle estoit mère,
Et les derniers enfans sont toujours mieux aimez.

AUTRE.

Pour mettre devant un Pétrarque.

Le labeur glorieux d'un esprit admirable
Triomphe heureusement de la postérité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siècles d'après n'ont trouvé son semblable.

La beauté n'est ainsi, car elle est périssable;
Mais Laure avec ses vers un trophée a planté,
Qui fait que l'on révère à jamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant et durable.

Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cède seulement
En ce qu'un moindre esprit la veut rendre immortelle.

Mais j'ay plus d'amitié s'il fut mieux écrivant :

Car sa Laure mourut, et il resta vivant :
Si ma dame mouroit, je mourrois avec elle.

ÉPIGRAMME.

Si dessus vos lèvres de roses
Je voy mes liesses décloses,
Mon esprit, ma vie et mon bien,
Vous ne pouvez me les défendre :
Il faut que chacun ait le sien ;
Par-tout le mien je puis reprendre.

DESROCHES.

Catherine Desroches, l'une des femmes les plus aimables du 16me siècle, tenait avec sa mère ce qu'on appelait un bureau d'esprit, et y réunissait tout ce que la France avait alors de savans et d'hommes d'esprit. Pasquier ayant un jour aperçu une puce sur le sein de Mlle Desroches, dit que cette puce mériterait bien d'être enchassée dans un papier. Chacun applaudit à cette idée et y travailla avec ardeur. On a recueilli sous le titre de la *Puce de Mlle Desroches*, Paris 1582, in-4, les pièces qui sont relatives à cette aventure. Catherine Desroches mourut de la peste, à Poitiers, en 1587.

QUATRAIN.

Achille fit tort à ses mains,
Quittant le fuseau pour l'épée :
L'un file la vie aux humaine,
De l'autre la vie est coupée.

LE SOMMEIL ET LA MORT.

Rien n'est plus différent que le somme et la mort,
Combien qu'ils soient issus de mesme parentage;
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage;
De l'un on veut l'effet, de l'autre on craint l'effort.

Le sommeil, respirant mille petits zéphyrs,
Caresse doucement le dormant en sa couche;
Et la Mort, ternissant une vermeille bouche,
Etouffe pour jamais ses gracieux soupirs.

Ne m'abandonne point, ô bienheureux Sommeil!
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière
De ma mère et de moi; fais que la nuit dernière
Ne ferme de long-temps nos yeux au clair soleil!

Ainsi soit pour jamais le silence sacré
Fidèle avant-coureur de ta douce présence!
Ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance!
Ainsi les beaux pavots renaissent à ton gré?

GUY DE TOURS.

Michel Guy de Tours, avocat, publia en 1598 les *premières Œuvres poétiques et Soupirs amoureux des gens de Guy de Tours.* Il mourut vers 1599.

PROSOPOPÉE.

Du miroir de mon Anne.

Mon Anne un jour se mirant
Et ses beautés admirant,
Son miroir lui dit : Cruelle,
Que te sert-il d'être belle ?
Mais, dis-moi, que te sert-il
D'avoir le front si gentil,
Et ce corsage céleste,
Si tu fuis comme la peste,
Amour et ses passe-temps,
En la fleur de ton printemps ?
Cela sied mal à la belle
D'être à Cupidon rebelle,
Et toute dame qui est
Jeune, agréable, et qui plaît,
Doit, pendant que la verdure
De sa jeune beauté dure,
Aimer : car le plus souvent
La beauté fuit comme vent,
Et la jeunesse s'envole,
Comme fait une parole,
Sans jamais plus revenir ;
Et l'on ne peut rajeunir,
Comme le serpent qui laisse,
Quand il lui plaît, sa vieillesse.

Or, pendant que les beautés
T'escortent de tous côtés,
Et que le temps t'est propice,
Aime avant que tu vieillisse.
Hélas! mon Dieu! quel regret,
Quel gémissement secret
Tu auras en ta vieillesse,
D'avoir passé sans liesse,
Et sans aucun passe-temps,
Les beautés de ton printemps!

Mais dis, pourquoi t'auroit faite
La nature si parfaite,
Si ce n'est pas pour choisir
Au sein d'amour ton plaisir?

De ceci je te conseille;
Et crois que, si ton oreille
Ne surpasse en surdité
Des marbres la dureté,
Que cette parole utile
Te rendra douce et facile
Envers ton fidèle Guy,
Qui a pour toi tant langui.

LOUANGE

Du Pré de son Anne.

Le voici, ce joli pré
De mille fleurs diapré,

Où ma folâtre angelette,
Où ma belle nymphelette
Reçoit tant de passe-temps
En la saison du printemps :
Le voici; que je le baise
Mille fois tout à mon aise,
Voire autant de fois qu'il a
De fleurettes çà et là.
Hé! mignon que je t'honore,
Non pour l'émail qui colore,
D'un divers bigarrement,
Ton mollet accoutrement,
Mais pour ce que tu agrée
A ma dryade sucrée,
A mon Anne, dont les yeux
Luisent comme astres aux cieux.

Donc, ô beau pré, je dirai,
Et si point ne mentirai,
Qu'il n'y a pré en ce monde,
Qui en tant de fleurs abonde
Que toi, qui vas surpassant
Tout autre pré fleurissant,
Que toi, en qui l'on voit naître
La paquerette champêtre,
La fleur du trèfle et du thym,
Du picot et du plantin,
Du serpolet et de l'oscille

Que la ménagère abeille,
Fille légère du ciel,
Suce pour faire son miel.
Le beau pré, où Proserpine
Fut de Pluton la rapine,
N'étoit si bien diapré
Que tu es! ô joli pré!

Doncq, a bon droit, mon Annette,
Mon Euphrosyne brunette,
T'appelle son pré joli,
Son pré de fleurs embelli,
Son pré mignon, son pré riche,
Son pré qui n'est point en friche,
Son beau pré, son pré gaillard,
Son pré gai, son pré mignard.

Mon Dieu! quel plaisir étoit-ce
A cette troupe déesse,
Qui suivoit ma nymphe, adonc
Qu'elle s'ébattoit au long
De ta verdure émaillée,
De la voir si éveillée,
Marcher, courir et sauter,
Et quelquefois s'arrêter,
Pour baiser ton herbe épaisse
De sa lèvre baiseresse!

Mon Dieu! en la voyant telle

Parmi ton herbe nouvelle,
Que j'eusse reçu de bien,
De délices, et combien
De chères jouissances,
Ains plutôt de déplaisances,
O joli pré, de te voir,
Au lieu de moi, recevoir
De sa bouchette petite
Les baisers que je mérite
Mieux que toi, car tu ne peux
Goûter ses baisers heureux
Comme moi, qui ai une âme
Propre à recevoir tel basme,
Et propre à juger combien
Ses doux baisers font de bien.

Or, puisque ma nymphelette,
Ma toute belle angelette
T'aime, je te veux aimer,
Et sur toute autre estimer,
Ne permettant à ma lyre,
Que de ta louange dire.

SONNET.

Amour n'est immortel que pour rendre immortelle
La belle affection, que je porte aux beautés
Qu'on voit en votre corps briller de tous côtés,
Et qui vous font çà bas sur toutes la plus belle.

Amour n'a point le dos garni d'une double aile,
Que pour guinder au ciel de vos divinités
Les vœux que je vous fais, lorsque vos cruautés
Redoublent contre moi leur puissance cruelle.

Amour n'a point de traits, sinon pour me blesser;
Amour n'a d'arc aux mains, sinon pour me tirer;
Amour n'est point armé, sinon contre moi-même;

Amour n'a point de feux que pour me martyrer;
Amour n'a point de nœuds, sinon pour m'enlacer;
Bref Amour n'est Amour, qu'afin que je vous aime.

AUTRE.

Seule beauté de mes yeux adorée,
Tu as le ris et le regard si beau,
Que, si aux mains tu portois un flambeau,
On te prendroit pour l'alme Cythérée.

Tu as comme elle une grâce assurée,
Et dans les raiz de ton soleil jumeau,
Comme en ses yeux, maint folâtre amoureau
Tient, pour blesser, la flèche préparée.

Tu as la voix et le parler comme elle,
Comme son sein, ton beau sein se pommelle,
Et toutes deux avez même embonpoint:

Vos lèvres sont vermeilles comme rose;
Vous différez toutefois d'une chose:
Car Vénus aime, et toi, tu n'aimes point.

AUTRE.

Je n'ay point d'yeux que pour voir ma rebelle,
Ni de désirs que pour la désirer,
Ni de soupirs que pour la soupirer,
Ni de pensers que pour penser en elle;

Je l'ai si bien empreinte en ma cervelle,
Que je ne puis autre chose priser,
Ni d'autre dame en tous lieux deviser,
Ni recevoir affection que d'elle;

Je n'ai des pieds que pour l'aller chercher;
Je n'ai des mains qu'afin de la toucher,
Ni point de cœur que pour concevoir d'elle;

Bref, je n'ai rien qu'elle n'ait, et ne puis
Me dire à moi, tant à elle je suis!
Et toutefois elle m'est si cruelle.

AUTRE.

J'égale à vous la belle Tyndaride.
Sa beauté fit saccager Ilion,
Et fit encor occire un million
D'hommes guerriers, sur le bord Simoïde.

Votre beauté, madame, est homicide
D'autant de cœurs, qui, pleins d'affection,
Courent après votre perfection,
Ayant amour au lieu du grand Atride.

Elle n'étoit de Pâris tant aimée,
Que de chacun vous êtes estimée :
Mais il y a différence d'un point :

D'elle et de vous, ô ma gentille dame,
Pour trop aimer, Hélène reçut blâme;
Et l'on vous blâme, hélas ! pour n'aimer point.

ÉPIGRAMME

De Marmot et de sa femme.

Marmot, ta femme est si jolie,
Et de tant de grâces remplie,
Que si le puissant Jupiter
M'en avoit donné trois de même,
J'en don'rois deux à Lucifer,
Afin qu'il m'ôtât la troisième.

ÉPITAPHE SUR HÉRONIÈRE.

L'Ombre au Passant.

Ne pleure dessus ce tombeau,
Passant : car le corps qu'il enserre
Fut ennemi mortel de l'eau,
Tant qu'il vêquit dessus la terre :
Ce seroit troubler son sommeil,
Et augmenter son purgatoire,
Que de lui donner au cercueil
Au lieu de vin, de l'eau pour boire.

DOUBLET.

Jean Doublet, né à Dieppe dans le 16me siècle, cultiva la poésie avec succès. Son style, quelquefois un peu pénible, est presque toujours poétique.

ÉLÉGIE.

Ni tous les Turcs, ni l'archère Angleterre,
Comme je crois, tant de flèches n'ont pas,
Comme sur moi seul en desserre
L'archerot qui n'est jamais las.

Caché me suis entre les neuf pucelles,
Qu'il craint, dit-on : son arc me trouva là :
Plongé dans leurs eaux immortelles,
Son trait jusqu'au fond dévala.

Je prends la course : à vol il me devance ;
Je fuis sans cesse : il me suit sans repos,
Et jamais qu'au cœur ne me lance,
Quoique je lui tourne le dos.

IMITATION GRECQUE

Du VIIe *livre des Epigrammes.*

Par ton saint nom, Vénus, je le confesse,
Dans ma colère ai juré ce matin,

Que d'un mois, ô dieux, combien est-ce ?
Je ne visiterai Catin.

Mais, ô déesse, hélas ! je lui pardonne :
S'il te plaît donc, pardonne moi aussi,
Car midi à grand'peine sonne,
Et jà demi-mort suis ici.

Or, aquilons, tout ce qu'un amant jure,
Soufflez-le au sud : quant à moi, j'aime mieux
Près d'elle m'esjouir parjure,
Que languir superstitieux.

L'ÉNIGME DE CLÉOBULE.

Un père douze enfants porte,
Qui en ont trente chacun,
Tous de différente sorte ;
Si l'un est blanc, l'autre est brun ;
On les voit tous un à un,
Jamais deux ni trois ensemble ;
Et sans qu'il en meure aucun,
Tous les jours meurent, ce semble.

QUATRAIN.

Imitation grecque.

Que vaut, Catin, cette fuite frivole !
Est-ce qu'Amour ne te puisse attraper ?
Tu vas à pied, et ce dieu vole :
Penses-tu pouvoir échapper ?

MONTGAILLARD.

Pierre de Faucheran de Montgaillard, né à Nyons dans le Valentinois, en Dauphiné, mourut vers la fin de 1605 ou au commencement de 1606. Il avait exercé la profession des armes. Il a composé des *vers héroïques* et des *gaillardises*, où l'on trouve quelques traits heureux parmi un beaucoup plus grand nombre de singuliers et de bizarres.

CHANSON.

Tandis, ô ma belle amoureuse!
Qu'au lit vous allez sommeillant,
Mille pensers vont éveillant
Mon âme triste et langoureuse.
Dormez donc, mes chères amours,
Car pour vous je veille toujours.

Votre belle paupière est close
D'un repos heureusement doux;
Mais mon cœur qui veille pour vous
Fait que jamais je ne repose.
Dormez donc, mes chères amours,
Car pour vous je veille toujours.

Pour vous incessamment je veille,
Et pour vous mon cœur est content;

L'amour que je vous vais portant
Fait que jamais je ne sommeille.
Dormez donc, mes chères amours,
Car pour vous je veille toujours.

CALLIER.

Raoul Callier, auteur du 16me siècle, né à Poitiers, était neveu de Nicolas Rapin.

CHANSON.

Auprès des beaux yeux de Philis
Mouroit l'amoureux Caliante,
Heureux en sa fin violente,
De ses jours sitost accomplis.

Sur les ailes du désespoir,
S'envoloit son âme enflammée,
Et la mort, cent fois réclamée,
Couvroit ses yeux d'un crespe noir.

Son cœur, enflé de ses désirs,
Montroit ses blessures mortelles;
Et l'Amour, du vent de ses ailes,
Aidoit au vent de ses soupirs.

Mille petits autres Amours
Opposoient à la mort leurs flèches;

Et du doux feu de leurs flamèches,
Rallumoient le feu de ses jours.

Philis soutenoit en ses mains
Sa teste en son giron penchée,
Et feignant d'être un peu touchée,
Désarmoit ses yeux de dédains.

Ses yeux de dédains désarmés
Sembloient deux soleils sans nuage,
Qui du ciel de son beau visage
Lançoient leurs rayons enflammés.

Une vaine ombre d'amitié
Rendoit sa face moins cruelle :
Mais il falloit être moins belle,
Ou plus sensible à la pitié.

Alors Caliante à la fois
Perdit et la vue et la vie;
De deux morts son âme ravie
Poussa cette dernière voix :

Belle Philis, puisque ma foi
N'a pu vaincre ma destinée,
Je rends mon âme infortunée
A la mort plus douce que toi.

LA ROQUE.

CHANSON.

Entre ma dame et moi la discorde est semée;
Nous ne pouvons jamais être en paix un seul jour.
Sans fin elle se plaint qu'elle n'est point aimée;
Et moi, d'autre côté, qu'elle n'a point d'amour.

Elle se vantoit fort de son amour extrême,
Et puis en retenoit deux ou trois sous sa loi :
Si tel est son amour auprès de ce que j'aime,
Vraiment, je le confesse, elle aime plus que moi.

Puisque je me contente en ma seule fortune
Retirant en mon cœur votre objet seulement,
Que ne chassez vous donc cette tourbe importune?
Celle qui n'a qu'un cœur ne retient qu'un amant.

Si vous avez plaisir de vivre ainsi volage,
Faites-en tout au moins comme fait l'arbrisseau,
Qui despouille à l'hiver son antique feuillage,
Et ne garde jamais le vieil et le nouveau.

AUTRE.

Que j'estime votre beauté,
D'avoir rangé ma liberté,

Qui jamais ne fut tributaire!
Sus donc! vantez-vous en tous lieux
D'avoir fait d'un trait de vos yeux
Ce que cent mille n'ont sçu faire.

Les Amours sçavants et rusés,
Les soupirs des cœurs déguisés
Ne pouvoient rien sur ma jeunesse;
Tout en vous séduit ma fierté,
Jusqu'à votre naïveté,
Qui vous sert d'extrême finesse.

Mais s'il vous plaît en la prison
Retenir long-temps ma raison,
Faites que l'espoir y demeure :
Autrement, rebuté d'amour,
Comme je fus pris en un jour,
Vous me reperdrez en une heure.

COMPLAINTE.

Banni loin de ma dame, en ce désert sauvage,
Troublons l'air de sanglots, esmouvant le feuillage
De soupirs amoureux :
Sur l'escorce des bois, gravons notre martyre;
C'est le papier-journal sur qui l'on voit écrire
Les amans langoureux.

Bien que, pour m'affliger, on oppose à ma vue
Tant de hauts mots glaeés, qui surpassent la nue
Et voisinent les cieux;

Cette distance accroît l'ardeur qui me dévore :
Je vois par mes désirs la beauté que j'adore,
Aussi bien que des yeux.

Je ne puis l'oublier, ce m'est chose impossible :
Celle qu'on pense rendre à mes yeux invisible,
Ne quitte point mon cœur;
Je la vois me mirant dans ces fontaines vives,
Dans ces prés, dans ces fleurs, et par ces douces rives,
Témoins de ma langueur.

Ni les ennuis passés, ni les douleurs présentes,
Ne me feront jamais, par plaintes différentes,
Ma fortune blasmer :
Bref! sur les plus constans j'éleverai ma gloire,
Afin qu'à l'advenir mon amoureuse histoire
Apprenne à bien aimer.

Je me plais au travail que sans cesse j'endure;
Avec ces hauts sapins mon désir se mesure,
Et s'accroît tous les jours :
Cette belle verdeur maintient mon espérance;
Ces rochers m'ont rempli de nouvelle constance,
Et ces oiseaux, d'amour.

Encore une autre fois, adieu chères délices;
Adieu, saintes beautés à mes vœux si propices;
Adieu, plaisirs passés :
O mort! je ne crains plus ta dextre vengeresse;

Vivre une heure content, aimé de sa maîtresse,
N'est-ce pas vivre assez?

CHARLES IX.

Charles IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Saint-Germain-en-Laye, le 27 juin 1550, mort à vingt-quatre ans, le 30 mai 1574, aimait les lettres et les beaux-arts. Il reste de lui des vers qui ne sont pas sans mérite pour son temps. Plût à Dieu qu'on pût en dire autant de tous les actes de son règne!

A RONSARD.

L'ART de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je les reçus; poète, tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,
Eclate par soi-même et moi par ma grandeur.
Si du côté des Dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps,
Elle t'en rend le maître et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

COUPLET.

François premier prédit ce point,
Que ceux de la maison de Guise
Mettroient ses enfans en pourpoint,
Et son pauvre peuple en chemise.

HENRI IV, ROI DE FRANCE.

Henri IV, le meilleur de nos rois, joignait les dons les plus brillans de l'esprit aux plus douces qualités du cœur. Né à Pau, le 13 décembre 1553, il fut assassiné à Paris, le 4 mai 1610.

CHANSON QUI LUI EST ATTRIBUÉE.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars :
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;

Je la tient de Bellone,
Tenez-la de mon cœur :
Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'est trop peu d'une vie,
Pour tant d'amour.

COUPLET INPROMPTU

Chanté par ce prince en soupant chez la duchesse de Sully.

Je bois à toi, Sully :
Mais j'ai failli;
Je devois dire, à vous, adorable duchesse.
Pour boire à vos appas,
Faut avoir chapeau bas.

AUBIGNÉ.

Théodore Agrippa d'Aubigné, auteur d'une *Histoire universelle depuis* 1550 *jusqu'en* 1601, en 3 vol. in-fol. et de plusieurs satires telles que la *Confession de Sancy*, et les *aventures du baron de Fœneste*, naquit le 8 février 1550 à Saint-Maury, près de Pons en Saintonge. Il se fit estimer de Henri IV par son courage, sa fidélité et sa noble franchise. Sons le règne de Louis XIII, il fut disgracié et obligé de se réfugier à Genève, où il mourut, le 9 avril 1630. On a de lui un volume de poésies.

LES MISÈRES DU TEMPS.

Je n'escris plus les feux d'un amour inconnu;
Je suis par le malheur plus sage devenu.
Le luth que j'accordois avec mes chansonnettes,
Est ores étouffé de l'éclat des trompettes.

Financiers, justiciers, qui livrez à la faim
Ceux qui pour vous font naître ou conservent le pain :
Sous qui le laboureur s'abreuve de ses larmes!
Qui laissez mendier la main qui tient les armes;
Barbares en effet, François de nom, François,
Vos fausses lois ont eu de faux et jeunes rois,
Impuissants sur leurs cœurs, cruels en leur puissance,
Rebelles, ils ont vu la désobéissance;
Dieu, sur eux et par eux déploya son courroux,
N'ayant autres bourreaux de nous-mêmes que nous.
Les rois, qui sont du peuple et les rois et les pères,
Du troupeau domestiq' sont les loups sanguinaires;
Les vieillards enrichis tremblent le long du jour;
Les femmes, les maris, privés de leur amour,
Dans l'ombre de la nuit se livrent à la fuite;
Les meurtriers souldoyés courent à leur poursuite;
L'homme est en proie à l'homme, un loup à son pareil :
Le père étrangle au lit le fils : et le cercueil
Préparé par le fils sollicite le père;
Le frère avant le temps hérite de son frère :

On trouve pour emplir les cités de bourreaux,
Des poisons inconnus et des crimes nouveaux;
Les places de repos sont places étrangères;
Les villes du milieu sont les villes frontières;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons;
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,
Voit violer ensemble et sa femme et sa fille,
Et se voit au pouvoir de l'insolente main
Qui s'étendoit naguère à mendier son pain :
Le sage justicier est traîné au supplice,
Le malfaiteur lui fait son procès; l'injustice
Est principe de droit, comme au monde à l'envers
Le père est châtié par son enfant pervers;
Celui qui en la paix cachoit son brigandage,
De peur d'être puni, étale son pillage;
La terre, sans labeur honteuse de se voir,
Cherche encore des mains, et n'en peux plus avoir :
Les loups et les renards, et les bêtes sauvages,
Tiennent place d'humains, possèdent les villages,
Si bien qu'en même lieu, où en paix on eut soin
De resserrer le pain, on y cueille le foin :
La nature est sans force, et les mères non mères
Nous ont de leurs forfaits pour témoins oculaires.
C'est en ces siéges lents, ces siéges sans pitié,
Que des plus tendres cœurs s'envole l'amitié.
La mère en son berceau prend son fils dont la bouche
Sourit encor, hélas! à ce monstre farouche;

La mère, ayant long-temps combattu dans son cœur
La voix de la pitié, de la faim la fureur,
Convoite dans son sein la créature aimée,
Et dit à son enfant, (moins mère qu'affamée)
Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait;
Ton sang retournera où tu as pris le lait,
Au sein qui t'allaictoit rentre contre nature :
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture.
La main tremble en tirant le funeste couteau,
Et cette mère enfin n'est qu'un lâche bourreau.

Henri, qui tous les jours vas prodiguant ta vie,
Pour du sein des François bannir la tyrannie,
Ennemi des tyrans, ressource des vrais rois,
Quand le sceptre des lys joindra le Navarrois,
Souviens-toi de quel œil, de quelle vigilance,
Tu vois et remédie au malheur de la France :
Souviens-toi quelque jour combien sont ignorants
Ceux qui pour être rois veulent être tyrans;
Nos rois sont serfs d'un prêtre : on voit sans qu'on s'estonne
La pantoufle fouler les fleurs de la couronne :
Dont ainsi que Néron, ce Néron insensé,
Escrit en sang ces mots que son âme a pensé :

Entre tous les mortels, de Dieu la prévoyance
M'a du haut ciel choisi, donné sa lieutenance :
Je suis des nations juge, à vivre et mourir,
Ma main fait qui lui plaît et sauver et périr;

Par mes arrêts j'espars, je détruis, je conserve,
Tout pays, toute gent, je la rends libre ou serve;
J'esclave les plus grands; mon plaisir, pour tous droits,
Donne aux gueux la couronne, et le bissac aux rois.

Cet ancien loup romain n'en sent pas davantage;
Mais le loup de ce siècle a bien autre langage.
Je dispense, dit-il, du droit contre le droit :
Celui que j'ai damné, quand le ciel le voudroit,
Ne peut être sauvé; j'autorise le vice;
Je fais à mon plaisir de justice injustice;
Je sauve les damnés en un petit moment;
J'en loge dans le ciel à coup un régiment :
Je fais de boue un roi, je mets les rois aux fanges;
Je fais les saints; sous moi obéissent les anges :
Je puis (cause première à tout cet univers)
Mettre l'enfer au ciel, et le ciel aux enfers.

Seigneur, veux-tu laisser en cette terre ronde
Régner ton ennemi? N'es-tu Seigneur du monde?
Toi, Seigneur, qui abats, qui blesses, qui guéris,
Qui donne vie et mort, qui tue et qui nourris.

Les temples du payen, du turc, de l'idolâtre,
Haussent dedans le ciel et le marbre et l'albâtre;
Et Dieu seul, au désert pauvrement hébergé,
A bâti tout le monde, et n'y est pas logé!

Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles;
On dresse quelque fuye aux simples colombelles :

Tout est mis à l'abri par les soins des mortels,
Et Dieu seul immortel n'a logis ni autels.

Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,
Un temple de l'estable, un autel de la cresche :
Eux du temple, une estable aux asnes arrogants,
De la sainte maison, la caverne aux brigands.

Les premiers des chrétiens prioient aux cimetières;
Nous avons fait ouïr aux tombeaux nos prières,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.

En ces lieux caverneux, tes chères assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées.
Ne feront-elles plus résonner tes saints lieux,
Et ton renom voler des terres dans les cieux?

Quoi! serons-nous muets? serons-nous sans oreilles?
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles?
As-tu esteint en nous ton sanctuaire? Non,
De nos temples vivants sortira ton renom.

Tel est en cet état le tableau de l'Eglise;
Elle a les fers aux pieds, sur les gênes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un pseaume en la bouche, et un luth en la main.

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,

De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
De main pour nous donner, mais pour tout nous ôter,

Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères!
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières!
Ton sein ferré soit clos aux pitiés, aux pardons!
Ta main sèche, stérile aux bienfaits et aux dons!

Ils blasphêment le ciel : et les voûtes célestes
N'ont-elles plus de foudre, et de feux et de pestes?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds,
Et la mort et l'enfer qui dorment à tes pieds!

ÉPIGRAMME.

Comme l'on a soin de ses poches,
Une tante blâmoit du jeu
Son neveu, avec grands reproches.
A la fin, ce dit le neveu,
Quittez le jeu d'amour, ma tante,
Et moi les dés, je le promets :
Le traître, dit la reprenante,
Ne se corrigera jamais.

LE LOYER.

Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse, l'un des plus savans hommes de son siècle, né près de Durtal, dans l'Anjou, en

1555, est auteur de quelques poésies où l'on trouve quelquefois de l'esprit et du sel, mais qui sont horriblement bigarrées par un fatras bizarre d'érudition suivant le goût de son temps. Il mourut à Angers en 1634; il était conseiller au présidial de cette ville.

PREMIER BOCAGE DE L'ART D'AIMER.

STANCES.

Quiconque soit des François qui ignore
Quel est d'aimer et l'art et le savoir,
Lise mes vers, et fasse son devoir
D'effectuer ce qu'il va lire encore.

Par art, la nef parmi les flots se glisse,
Et d'avirons la barque on fait tourner;
Par art, on doit les charrettes mener,
Par art, il faut que l'amour se régisse.

Or, ce bel art, bien qu'il soit difficile,
Aspre et fascheux en ses premiers progrès,
S'il est suivi, l'on s'aperçoit après,
Qu'il est plus doux, plus joyeux et facile.

L'Amour commence au choix qu'on fait des belles;
Après le choix survient le deviser,
Puis la prière, et le simple baiser,
Et la mercy que l'on désire d'elles.

Et pour choisir les belles à ta guise,
Il faut hanter la cour où elles sont,

Et les festins et les bals qui se font,
Et les beaux lieux, et la plus grande église.

Sois bien vestu, et surtout prends-toi garde
D'être bien net, bien propre et bien gentil :
Plus qu'un esprit admirable et subtil,
Ce qui se voit, une femme regarde.

Ce grand Socrate, ornement de la Grèce,
Fut-il jamais des femmes estimé?
Et toutefois il tenoit enfermé
Dans son esprit le trésor de sagesse.

Et si tu peux, apprends la poésie,
Et le beau ton de mille chants divers :
Ne vois-tu pas la musique et les vers
Gagner les sens, l'âme et la fantaisie!

Estre à cheval et lui donner carrière,
Virevolter en maint estourbillon,
Darder la barre, et pousser le ballon,
Cela sert bien d'une amorce première.

Mesle souvent du sel en tes paroles,
N'hésite point, parle sans trop parler;
Ne sois point long, cela ne peut aller
Qu'à ces pédants qui tonnent aux écoles.

Va entre deux, et ne sois pas farouche,
Ni trop joyeux, si tu veux parler bien;

Car la vertu consiste en son moyen,
Au trop et peu toujours le vice touche.

Vers les amours quand le désir t'appelle,
Ne songe pas à fonder ton appui
Dessus la veuve et la femme d'autrui,
Ainçois plutôt sur la tendre pucelle.

L'œillet vermeil est au sein de la fille :
Quand il flétrit, on le jette au fumier;
La rose est plus prisée en son vergier,
Que quand la main et l'arrache et la pille.

Dedans le bal, va t'asseoir auprès d'elle,
L'entretenir, l'appuyer de tes bras;
Etsi tu vois qu'elle est assise bas,
Fais-lui servir tes genoux d'escabelle.

Dessus sa robe ôte-lui la poussière,
Ou fais semblant de l'ôter pour le moins;
Danse avec elle et lui serre les mains,
Montrant l'effort de sa grâce meurtrière.

Si trop long-temps la danse te retarde,
Pour la conduire où elle veut aller,
Tends-lui la main, et d'un humble parler
En t'inclinant, prie que Dieu la garde.

Pour la servir sois prompt, hardi et vîte;
Même voyant qu'elle entre en un couvent,

N'hésite point, songe à marcher devant,
Et l'approchant, présente l'eau bénite.

Il faut souvent faire tes promenades
Près du logis où tu penses la voir;
Et quelquefois tu dois venir au soir
La réveiller de tes douces aubades.

Pour la fléchir, pleure un peu par contrainte:
Si tu ne peux, retiens bien mon conseil:
Mouille tes doigts, et en frotte ton œil;
Elle croira que tu pleures sans feinte.

Que si la belle accueille ta requête,
D'un long parler trop doux ou trop hautain,
Assure-toi de l'avoir en ta main,
Et compte-la dès-lors pour ta conquête.

Quand elle dit : Jamais entre vous hommes
N'oublierez-vous d'attirer par vos pleurs,
Et d'ébranler par vos feintes douleurs
Le simple cœur des femmes que nous sommes?

Tu dois jurer pour mieux te faire croire,
Protestant Dieu, comme le courtisan,
Qui, de mensonge et de fraude artisan,
Par le jurer emporte la victoire.

Dis et redis que ton cœur s'évertue
De s'affranchir de l'amour, mais en vain:

Que si tu meurs, tu veux bien que sa main
Soit celle-là, non autre qui te tue.

Qu'elle ait pitié de ta chétive vie;
Qu'elle contemple et toi et ton amour;
Que tu ne peux vivre sans elle un jour;
Et qu'elle soit plus gracieuse amie.

Que ton audace et ta langue elle excuse,
Et que l'amour céler ne se pourroit;
Et s'il y a du crime en ton endroit,
Que ses beautés plutôt elle en accuse.

Si par hasard elle ne veut t'escrire,
Ne la contrains : ains fait tant seulement
Qu'elle te lise avec contentement;
Elle voudra à la fin te récrire.

Et si Phébus t'espoind de sa folie,
Et si tu as les neuf Sœurs fréquenté,
Plains-toi en vers de sa grand' cruauté.
Par vers gentils rudesse est amollie.

Lesbie ainsi aux carmes de Catulle
Ploya son cœur farouche et endurci;
Et Némésis eut l'esprit adouci
Par les doux vers de son amant Tibulle.

Ainsi Properce esbranla la poitrine
De sa Cynthie impitoyable à lui :

Ainsi Ovide appaisa son ennui,
D'un vers lascif attirant sa Coryne.

Si ni les vers ni les lettres n'ont force,
Dompte son cœur par quelques beaux présens
Que tu verras qui lui seront plaisants,
Et qui pourront te servir d'une amorce.

Par les présents on rend l'homme ployable;
Par les présents on appaise les dieux;
Par les présents le grand prince des cieux
Retient en main sa foudre épouvantable.

Et du premier, pour entrer en sa grâce,
Tu lui feras des fruits nouveaux tenir,
Que de ton crû tu diras provenir,
Combien qu'ils soient achetés en la place.

Si tu connois qu'elle est avare et chiche,
Sache par l'or vaincre son cœur malin:
Il n'y a rien si subtil et si fin
Pour l'ébranler, comme ce métal riche.

Certainement, en l'âge d'or nous sommes;
Par l'or, merveille! amour est surmonté;
L'or cause l'heur, le nom, l'autorité,
Et la noblesse et les honneurs aux hommes.

Assez Acrise auroit gardé sa fille
Contre l'effort de mille et mille encor,

Si Jupiter ne l'eût prise par l'or,
Lorsqu'il aima sa grâce si gentille.

Et ne crains pas de faire grand' dépense,
Pour lui bailler ce qu'elle aimera mieux :
Celui ne doit être avaricieux,
Que Cupidon retient sous sa puissance.

Vous, les mignons des filles de Parnasse,
Que donnez-vous, qui n'avez aucun bien
Pour présenter, que le luth cynthien,
Et un pauvre art qui rien ne vous amasse?

Certes, bien peu vos carmes on honore,
Bien peu vous sert d'avoir un dieu au cœur
Qui vous échauffe et vous mette en fureur,
Si vous n'avez de quoi donner encore.

Que vienne Homère, ayant pour sa conduite,
Tant qu'il voudra, les Muses et Phébus :
S'il n'est garni de dons, c'est un abus,
Il est chassé, lui et toute sa suite.

Eh! croyez-vous que votre amie estime
Au prix de l'or vos carmes et vos chants?
Non, non; les dons sont bien plus alléchants
Que les beaux mots compris en votre rime.

Ne laissez pas toutefois de lui tendre,
Pour l'attraper, vos filets cauteleux :

Avec le temps, son cœur trop orgueilleux
Sera rendu humble, facile et tendre.

Avec le temps, le taureau difficile
Vient sous le joug et endure la main :
Avec le temps, le farouche poulain
Dessous le frein pousse sa course agile.

Qui est plus mol que l'eau de la marine ?
Qui est plus dur que le roc à toucher ?
Et toutefois l'eau qui lave un rocher,
Par laps du temps, le consomme et le mine.

N'employez l'art des sorciers détestables,
Et ne gâtez d'un breuvage nouveau
Son bon esprit, son corps et son cerveau;
Ains aimez-la, pour être aussi aimables.

Que si c'est mal d'empoisonner sa dame,
C'est mal aussi de l'enivrer, afin
De la ravir, quand la vapeur du vin
Trouble ses sens, son cerveau et son âme.

Amour, tu es difficile à contraindre,
S'il ne te plaît; tu as le corps dispos;
Tu es garni de deux ailes au dos,
Et peux aller où l'on ne peut t'atteindre.

Donc ne pensez contraindre Amour par charmes,
Ni par prisons, ni par autres tourmens;

Vos hameçons et vos allèchements,
Ce sont les dons, la prière et les larmes.

Or, j'apperçois que ma barque me mène,
Grâces aux dieux, près de la rive à bord;
Il faut jeter mes ancres dans le port,
Caler la voile, et abattre l'antenne.

En attendant une saison benine,
Lorsque les vents cesseront leurs abois,
J'équiperai ma nef une autre fois,
Et reviendrai voguer sur la marine.

EXPILLY.

Claude d'Expilly, seigneur de la Poëpe, conseiller du roi, président au parlement de Grenoble, né à Voiron en Dauphiné, en 1561, mourut à Grenoble en 1636. Il cultiva les lettres, mais le magistrat valait mieux en lui que l'écrivain.

SUR LA SÉPULTURE

DU CHEVALIER BAYARD.

Au pied de cet autel, la cendre ensevelie
Du valeureux Bayard gît sans titre et sans nom;
Nul marbre relevé, digne de son renom,
Aux passants curieux ses gestes ne publie.

O sort! qui les loyers aux vertus ne mesures,
Pompée au bord marin sans sépulcre tu vois,
Et le vieillard Priam, tige de tant de rois,
Sans tombe et sans honneur gît parmi des masures.

Bayard, qui fit trembler l'Espagne et l'Italie,
Qui de son Dauphiné fut le lustre et l'orgueil,
N'obtiendra donc jamais l'ornement d'un cercueil?
Donc ainsi passera sa mémoire abolie!

Ha! non, Bayard ici tout entier ne s'arrête;
Ce lieu seul ne comprend Bayard et ses lauriers;
Il se trouve partout; car des vaillants guerriers
L'univers est la tombe, et le ciel la retraite.

BOUCHET.

René Bouchet, sieur d'Ambillon, né à Poitiers dans le 16me siècle, a composé des poésies, qui ont été publiées à Paris en 1609, sous le titre de *Sidère pastorale*, etc.

CHANSON.

A quel berger ton cœur volage
S'est-il inconstamment rangé?
Qui est celui de ce village
Pour qui je doive être changé?

Bergère, tu es infidèle,
Autant quasi que tu es belle.

De tous ceux qui sont dans ces plaines,
Nul ne franchit mieux un ruisseau,
Et n'a de flèches plus certaines
Pour chasser les loups d'un troupeau.
Bergère, tu es infidèle
Autant quasi que tu es belle.

Le feu que leur amour inspire
Ne dut t'enflammer que pour moi;
Leurs musettes ne sauroient dire
Que les vers que j'ai faits pour toi.
Bergère, tu es infidèle
Autant quasi que tu es belle.

Et ton désir ailleurs se range!
Mais je n'en ai point de tourment;
La perte que tu fais au change
Me venge assez cruellement.
Bergère, tu es infidèle
Encore plus que tu n'es belle.

MATHIEU.

Pierre Mathieu, historiographe de France et poète, né en 1563, à Pesmes, en Franche-Comté, mort à Toulouse le 12

octobre 1621, a laissé un grand nombre d'histoires, d'un style plat et rampant, quelques tragédies, dont la plus recherchée est la *Guisiade*, Lyon, 1589, in-8, parce que le massacre du duc de Guise y est représenté au naturel, et quelques autres ouvrages oubliés aujourd'hui.

QUATRAINS

Sur la Vie et la Mort.

La vie est une table, où, pour jouer ensemble,
On voit quatre joueurs : le Temps tient le haut bout,
Et dit, passe; l'Amour fait de son reste, et tremble,
L'Homme fait bonne mine; et la Mort tire tout.

La vie que tu vois n'est qu'une comédie
Où l'un fait le César, et l'autre l'arlequin;
Mais la mort la finit toujours en tragédie,
Et ne distingue point l'empereur du faquin.

Dresse de tes vertus, non de tes jours le compte;
Ne pense pas combien, mais comme aller tu dois,
Vois jusques à quel prix ta besogne se monte :
On juge de la vie et de l'or par le poids.

Si la Parque t'attend et ton séjour prolonge,
Par forme d'intérêt elle te fait sentir
Des tourmens en effet, de l'allégresse en songe,
Et qu'une longue vie est un long repentir.

Ou premiers, ou derniers, à tous la piste est faite;
Ou tôt ou tard il faut qu'on se rende à ce port :

Qui commande la charge ordonne la retraite;
La loi qui fit la vie a fait aussi la mort.

Il tarde au pèlerin d'achever son voyage;
Le marinier voudroit n'être plus sur les eaux;
Tout ouvrier s'esjouit au bout de son ouvrage :
L'homme pleure, approchant de la fin de ses maux.

D'un éternel repos la fatigue est suivie;
La servitude aura une ample liberté;
Où se couche la mort, là se lève la vie;
Et où le temps n'est plus, là est l'éternité.

Le méchant toujours tremble, il est tout en alarmes;
L'œil d'un homme de bien le tient comme abattu;
De Rome tout le monde a redouté les armes :
Rome du seul Caton redoute la vertu.

GOURNAY (Mlle DE).

Marie le Jars de Gournay, femme célèbre par son esprit et son savoir, naquit à Paris en 1566. Montaigne qu'elle admirait et qu'elle affectionnait singulièrement lui donna le nom de sa *Fille d'alliance*. Elle s'éleva avec chaleur contre l'Académie française, lorsque cette compagnie voulut épurer la langue. Elle mourut à Paris, le 15 juillet 1645. Montaigne lui avait légué ses manuscrits, et elle donna trois éditions de ses *Essais*, en 1596, en 1602 et en 1635.

ÉPIGRAMME

Sur le portrait de la Pucelle d'Orléans, l'épée nue au poing.

Jadis ce fort acier étoit une houlette :
Il est glaive aujourd'hui, fier d'un si noble choix :
Il gardoit les brebis au son d'une musette;
Au son de la trompette, il relève les rois.

AUTRE.

Lys et sa jeune mère, aussi beaux que les dieux,
De deux côtés divers ont perdu l'un des yeux.
O Lys, donne ton œil à ta mère Xandrine;
Tu seras Cupidon, elle sera Cyprine.

LINGENDES.

Jean de Lingendes, né à Moulins, vers 1580, mort en 1616, a composé des poésies qui ont de la douceur et de la facilité. Il réussissait principalement dans les *stances*. Il a été placé dans le *Parnasse français* de Titon du Tillet.

ÉPIGRAMME

Imitée de la Diane de Montomajor.

Philis, auprès de cet ormeau
Où paissoit son petit troupeau,

Etant toute triste et pensive,
De son doigt écrivoit un jour,
Sur le sablon de cette rive :
Alcidon est mon seul amour.

Je ne devois pas m'assurer
De voir sa promesse durer;
Parce qu'en chose plus légère,
Et plus ressemblante à sa foi,
L'ingrate et parjure bergère
Ne pouvoit se promettre à moi.

Un petit vent qui s'élevoit,
En même temps qu'elle écrivoit
Cette preuve si peu durable,
Effaça, sans plus de longueur,
Sa promesse dessus le sable,
Et son amour dedans son cœur.

VERS ÉROTIQUES.

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blâmer
Que les beautés qui sont en elle;
La faute en est aux Dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

LA GIRAUDIÈRE.

A MAGDELEINE.

Vous avez trente ans, Magdeleine :
Je le crois; car tous vos parens,
Le vicaire et votre marraine,
Le disoient il y a dix ans.

ÉPIGRAMME.

Tu peins Philis en ce tableau
Avec un visage si beau,
Qu'aucun ne la sauroit connoître :
Cher ami, je vois bien que c'est;
Tu ne la peins pas comme elle est,
Mais comme elle voudroit être.

AUTRE.

Pourquoi me fais-tu, ma mignonne,
Cette couronne de lauriers?
On donne au vainqueur la couronne,
Et non pas à son prisonnier.

Est-ce point que ma patience
Enfin a vaincu ta rigueur,

Et que, cédant à ma constance,
Ta main me déclare vainqueur?

Non, non, je me flatte en ma peine;
Ton âme a trop de cruauté :
Tu me couronnes, inhumaine,
Pour m'immoler à ta beauté.

D'UN PORTRAIT.

La Goux eût bien donné la voix
A cette femme que tu vois;
Mais il la fit ainsi muette,
Afin de la rendre parfaite.

ÉPIGRAMME

A un Médecin.

Une ardeur dessèche mes veines
M'altère et me gâte le corps;
Je serai du nombre des morts,
Si je n'ai la fin de mes peines :
Mais, au lieu de m'en affranchir,
Vous ne tâchez qu'à rafraîchir
Mon palais, ma langue et ma lèvre;
Tout cela ne me sert de rien :
Monsieur, guérissez-moi la fièvre;
Pour la soif, je l'ôterai bien.

A un Mari.

Denise est une mensongère;
Vous n'avez, depuis son départ,
Mangé tout le bien de son père;
Vous en avez bu la plupart.

A La Bonde.

Tu dis que ton père, La Bonde,
Etoit un méchant déloyal;
Il est vrai qu'il fit un grand mal
A l'heure qu'il te mit au monde.

De La Planche.

Si La Planche dit vrai, les sergents impiteux
Sont pires que des chiens, et sa raison est telle :
Les chiens ne font, dit-il, que lécher ma vaisselle;
Mais ces maudits sergents l'emportent avec eux.

AUTRE.

Si la beauté se perd, pourquoi ne veux-tu, belle,
Donner ce que tu dois perdre dans peu de jours?
Si l'on ne la perd point, que ne veux-tu, rebelle,
Donner ce que donnant tu conserves toujours?

De Mouchet.

Un juge étoit bien fort en peine
Sur le trépas d'un âne mort;

Il sue, il se met hors d'haleine,
Pour savoir lesquels ont tort.
Mouchet, qui voit qu'on l'en accuse,
Pour ce qu'il l'avoit par emprunt,
Lui dit : Monsieur, je vous récuse,
Vous étiez parent du défunt.

A un Musicien.

Tu fais, dis-tu, ce que tu veux
De cette voix qui, sans pareille,
Nous tirant l'âme par l'oreille,
La mène entre les bienheureux :
Voici le froid qui se réveille;
Haut et bas on te voit la peau :
Si tu veux que je te conseille,
Fais de ta voix un bon manteau.

AUTRE.

A Lisandre.

Lisandre, mon fidèle ami,
Tu n'estimes pas à demi
L'avocat qui plaide ta cause :
Ois son discours, et le prends bien;
Il est vrai qu'il dit peu de chose,
Mais tout ce qu'il dit ne vaut rien.

ÉPITAPHE.

Ci-dessous Antoine repose,
Qui ne fit jamais autre chose.

D'UN TOMBEAU.

A quoi ce riche monument,
Et cette épitaphe qui ment?
Quelle passion vous convie
A nous louer cet homme à tort?
On n'a point su qu'il fût en vie :
Pourquoi saura-t-on qu'il est mort?

MARBOEUF.

Pierre de Marbœuf, né en Normandie vers la fin du 16me siècle, vivait encore au commencement du règne de Louis XIV. L'amour le rendit poète, et il passa sa vie à chanter les belles qui captivaient son cœur. Sa pièce la plus considérable en français est intitulée *Procès d'amour*, dédié au Roi.

ÉPIGRAMME.

Quand l'ivrogne Martin fut vieux,
Le médecin qui le conseille,
Lui dit un remède à l'oreille,
Pour guérir le mal de ses yeux :

Mon pauvre compère Martin,
Ta maladie m'est connue;
Tu n'auras plus tantôt de vue,
Si tu bois encore du vin.

Lors Martin, fermant ses paupières,
Adieu, dit-il, adieu, lumières,
Le bon Martin n'a que trop vu,
Et n'a pas encore assez bu.

Aveugle, je ferai connoître
Cette véritable leçon,
Qu'il n'importe de la fenêtre,
Pourvu qu'on sauve la maison.

CONSOLATION

*Sur la mort du perroquet de Mademoiselle D***.*

Ne pleurez plus pour votre perroquet;
Puisqu'il est mort, vos pleurs sont inutiles;
La pauvre bête a laissé son caquet,
Par testament, à l'une de vos filles.

FORGET.

Pierre Forget, sieur de Fresnes, conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, généalogiste de l'ordre de Saint-Michel, dressa avec Chamier le fameux édit de Nantes. Il cultiva avec succès la poésie. Il mourut en 1610.

QUATRAINS.

Le médire est un acte indigne;
Et c'est faire, selon mon sens,
Offense également insigne,
Blesser les morts ou les absents.

Jouis, et te vas repaissant
Des plaisirs permis à ton âge;
Mais que ce soit comme un passant
Que rien n'arrête en son voyage :

Et bien que le monde te prie,
N'y fais aucun dessein d'amour,
Non plus que dans l'hôtellerie
Dont tu pars dès le point du jour.

Il faut pour arriver contents
Au point d'une heureuse vieillesse,
Et pour être jeune long-temps,
Faire les vieux dès la jeunesse.

Heureux qui peut vivre seulet,
Sans affecter le nom de maître,
Et qui se passe de valet,
Afin de se passer de l'être!

Au bienfaiteur le prix est dû;
Mais tout bien dont l'auteur se vante
Est un parfum dont la vertu
Se perd aussitôt qu'il s'évente.

Tiens le passé comme perdu
Près des grands, où l'on doit prétendre
Moins pour le service rendu,
Que pour celui qu'on peut y rendre.

PATRIX.

Pierre Patrix, né à Caen en 1585, fut constamment attaché à la fortune de Gaston d'Orléans et à celle de Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il mourut à Paris en 1672. L'esprit de plaisanterie ne le quitta qu'au tombeau; ses amis le félicitant d'être revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, et lui conseillant de se lever : Hélas, Messieurs, leur répondit-il, ce n'est pas la peine de me r'habiller. Ses poésies se font remarquer par un tour facile et original.

SONGE.

Je rêvois cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, me répond-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

ÉPITAPHE.

Passant, arrête un peu : sous ces vers que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis.
Au bord de cette tombe, et tout près d'y descendre,
Lui-même fit ces vers pour en couvrir sa cendre;
Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
N'attends pas néanmoins, passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde, ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle a faite à son trépas,
Ni comme, abandonnant la terre désolée,
Son âme glorieuse au ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargons de monument.
Hélas! maudit pécheur, endurci dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infâme jouet de mille vanités,
Il n'eut de son vivant point d'autres qualités.
O qu'heureux mille fois le ciel l'auroit fait naître,
S'il s'en fût corrigé, comme il les sut connoître!
Passe, va ton chemin, et t'assure aujourd'hui
Que c'est prier pour toi, que de prier pour lui.

AUVRAY.

Jean Auvray, né en Normandie vers 1590, mort en 1633, cultivait la poésie. Sa muse est tour-à-tour pieuse et cynique.

LE MAGNANIME.

Qu'aux gens de bien soit importune
L'aveugle et marâtre fortune;
Que les astres impétueux
Créent des rois dans la poussière,
Et qu'ils fassent les vertueux
Servir aux méchants de litière :

Tout cela ne m'étonne point;
Toujours l'esprit en même point,
Toujours je marche vers la gloire,
Franc de toutes ambitions;
Et ma plus célèbre victoire,
C'est de vaincre mes passions.

Point d'éclipse, point de nuage;
Toujours un tranquille visage
A tous événemens divers :
Si fortune gronde et menace,
Au lieu de craindre ses revers,
J'oserai la braver en face.

Mais un sot à vingt-cinq carats,
Pourvu qu'il jure à tour de bras,
Qu'il sache dompter sa rotonde,
Qu'il soit gauffré tous les matins,
Et qu'en moustaches il abonde,
Il fera la nique aux destins.

C'est en faveur de telles pestes
Que roulent les orbes célestes;
Le soleil ne luit que pour eux;
Et la nuit se lève la lune,
Pour voir dormir ces paresseux
Entre les bras de la fortune.

Tel voudra pour ses armes seules
Des fleurs de lys en champ de gueules,
Qui ne tire sa parenté
Que de quelques plantes de saules,
Dont les ancêtres n'ont porté
La fleur de lys qu'en leurs épaules.

Qui sait la prime et le piquet,
Marcher en soutane et roquet,
Et cajoler de bonne grâce,
Il lui faudra des pensions,
Et faire descendre sa race
Des Gracches et des Phocions.

Jadis, pour fuir les offices,
Les Mételles et les Fabrices

Gardoient leurs champêtres taudis ;
Mais chacun aux grandeurs aspire ;
Mille Phaétons étourdis
Briguent les rênes de l'empire.

Tel on a vu le cou penché
Sous le faix d'un riche évêché,
Qui n'avoit fait qu'une anagramme ;
L'autre emporta un cabinet,
Pour avoir les yeux d'une dame
Déifiés en un sonnet.

Tandis que vieux routiers de Mars,
Qui suivent leur prince aux hasards,
Honteux, et les discours moins safres,
Sont contraints par un sort fatal,
Faire montre de leurs balafres
Sur les degrés d'un hôpital.

Aussi les rois porte-couronnes
Devraient balancer les personnes
Qu'aux charges ils vont élevant ;
Mais les fleurs hâtives se passent,
Et les grands étouffent souvent
Ceux-là que plus fort ils embrassent.

COMPLAINTE DE LA FRANCE,

EN L'AN MIL SIX CENT QUINZE.

Jusqu'a quand, esprits factieux,
Ressemblerez-vous la vipère,

En déchirant, séditieux,
Les flancs de votre pauvre mère ?

Rebelles, que vous ai-je fait ?
Suis-je une marâtre cruelle ?
Après m'avoir sucé le lait,
Faut-il m'arracher la mamelle ?

Ne sera jamais votre faim
De mon sang innocent repue ?
Faut-il que j'aye dans mon sein
Nourri le serpent qui me tue !

Ingrats, est-ce là le support
Que vous devez à la patrie ?
Pourquoi me donnez-vous la mort ?
Vous ai-je pas donné la vie ?

Me ferez-vous servir toujours
De fable à l'étrangère terre ?
D'où pourrai-je espérer secours,
Si mes enfants me font la guerre ?

Quand vivait mon restaurateur,
Vous n'osiez jouer telles farces ;
Mais Dieu a frappé le pasteur,
Et les brebis se sont éparses.

Si, bons enfans, vous désiriez
Voir ma gloire un jour sans seconde,
Planter mes bornes vous iriez
Au-delà des bornes du monde.

Vous êtes d'accord contre moi :
Mais à part chacun est contraire ;
Et je ne sais qui seroit roi,
Si vous aviez les lots à faire.

Je verrois démembrer mon corps
En autant de parts que de princes ;
Voire j'aurois, par vos discords,
Autant de rois que de provinces.

C'est pour venger Henri le Grand ;
Voilà le fard qui vous colore :
Ravaillac le tua vivant,
Et mort, vous le tuez encore.

En lui s'accomplit tous les jours
La fable d'Ovide chantée ;
Vous êtes les cruels vautours,
Et lui le pauvre Prométhée.

L'aragne attrape les bibets
Sans plus en ses toiles subtiles ;
Petits larrons sont aux gibets,
Et les plus gros sont dans les villes.

L'on dit que la foudre n'abat
Que les arbres les plus superbes ;
Mais le tonnerre de l'État
Ne fond que sur les basses herbes.

CALAGES.

Marie de Pech de Calagés, vivait à Toulouse en 1601. C'est tout ce qu'on sait concernant cette femme poète. On a d'elle un poëme de *Judith*, un vol. in-4. Les deux fragmens de ce poëme que nous donnons ici contrastent singulièrement par la noblesse des pensées et de l'élocution avec les ouvrages de cette époque.

JUDITH touche et cent fois elle arrose de larmes
L'habit dont son époux voulut parer ses charmes,
Quand aux yeux des Hébreux s'avançant à l'autel,
Tous deux se sont juré un amour éternel.
Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore !
Ah! ce n'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore,
Que Judith a recours à ces vains ornements ;
Elle entend tout-à-coup de longs gémissements ;
Son bras, avec effroi, comme enchaîné, s'arrête ;
Elle frémit, soupire et détourne la tête.
D'un nuage confus son œil est obscurci ;
D'un tremblement soudain tout son corps est saisi ;
A la pâle lueur d'une sombre lumière,
Un fantôme effrayant vient frapper sa paupière ;
C'est Manassès qui s'offre à son cœur attendri ;
Tel que ses yeux l'ont vu quand cet époux chéri
Exhala dans ses bras son âme fugitive.....

JUDITH TUE HOLOPHERNE.

Son courage redouble, un feu divin l'embrase;
Ce n'est plus cet objet dont le charme vainqueur
Du farouche Holopherne avoit séduit le cœur.
Sa démarche et ses traits n'ont rien d'une mortelle;
Une sombre fureur en ses yeux étincelle;
Ses cheveux sur son front semblent se hérisser;
Un pouvoir inconnu la force d'avancer.
Elle voit sur le lit la redoutable épée
Qui dans le sang hébreu devoit être trempée.
Elle hâte ses pas et prend entre ses mains
Ce fer victorieux, la terreur des humains;
Observe avec horreur ce conquérant du monde,
S'applaudit en voyant son ivresse profonde,
Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau;
Et le cœur enflammé par un transport nouveau,
Croit entendre la voix du ciel qui l'encourage:
« Tu le veux, Dieu puissant! achève ton ouvrage. »
Elle dit et d'un bras par Dieu même affermi,
Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi.

DALIBRAY.

Charles Vion Dalibray, né à Paris vers la fin du seizième siècle, mort en 1654, courtisa en même temps les muses et Bacchus. Le cabaret fut son Parnasse. On trouve parfois du naturel et d'heureuses saillies dans ses vers.

SONNET.

Gros et rond dans mon cabinet
Comme un ver à soie en sa coque
Je te fabrique ce sonnet
Qui de nos vanités se moque.

De quoi servent ces vastes lieux ?
L'un l'autre on se perd de vue,
Ne saurions-nous apprendre mieux
A mesurer notre étendue ?

Dedans ce trou qui me comprend,
Je suis plus heureux et plus grand
Que si j'occupois un empire.

J'atteins de l'un à l'autre bout,
Et s'il m'est permis de le dire,
J'y suis un Dieu qui remplis tout.

AUTRE.

Cher ami, si tu m'en veux croire,
Nous quitterons ces jeunes sots
Qui ne parlent que de la gloire
Des combats qu'on fait sur les flots.

Eternisons notre mémoire
A vider un nombre de brocs ;
Si nous sommes gros de trop boire,
Nous en boirons plus étant gros.

Moquons-nous de cette fumée
Qu'on appelle la renommée,
Et dont se moque l'esprit fort.

Un verre plein durant la vie
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vide après la mort.

AUTRE.

Je fus hier, chère Sylvie,
Pour vous rendre un de ces devoirs
Que je vais rendre tous les soirs,
Et même au péril de ma vie.

Mais en vain je perdis mes pas,
Car j'appris que cette soirée
On ne voyoit point vos appas,
Et que vous étiez retirée.

Vous étiez toute nue au lit,
Au moins à ce que l'on me dit,
Quoiqu'à peine, il fit nuit bien noire.

Je m'en allai sans l'avoir cru,
Heureux si je l'avois pu croire,
Plus heureux si je l'avois vu.

LE MOYNE. (LE PÈRE)

Pierre Le Moyne, Jésuite, né à Chaumont, en Bassigny, en 1602, mort à Paris le 22 avril 1671, cultiva la poésie avec succès, eu égard aux autres poètes de son temps. Il a de la verve et de l'élévation, mais son imagination fougueuse et déréglée le fait souvent tomber dans l'hyperbole et dans l'enflure. Il a fait un grand nombre de vers; le principal de ses ouvrages, est un poëme épique de *Saint-Louis*. Les vers que nous citons de lui prouvent qu'il aurait pu réussir s'il avait eu plus de goût, et une plus grande connaissance du génie de sa langue.

SUR LA TOLÉRANCE.

EXTRAIT *des Entretiens poëtiques*.

DIEU, comme le soleil, remplit de ses bontés,
Les lieux déserts non moins que les lieux habités.

. . . . . .

Celui qui s'est soumis au culte de la croix,
Celui qui du Talmud suit les bizarres loix,
Le Maure, le Payen, le Turc et le Brachmane,
Le pur et le souillé, le saint et le profane,
Sujets à sa conduite et nourris par ses soins,
Le trouvent toujours prêt à remplir leurs besoins.

. . . . . .

Aux courses du pirate, il prête ses étoiles,
Il lui prête les vents qui remplissent ses voiles,

Et la mer, comme lui, sert sans distinction
Le dévôt de la Mecque et celui de Sion.

L'INTÉRIEUR DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

Poëme de St.-Louis.

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
De spacieux déserts, des solitudes sombres,
Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.
Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchâssés dans de creuses images,
A qui l'art a donné leur taille et leurs visages,
Et dans ces vains portraits, fastueux monuments,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossements.
Les autres embaumés sont posés en des niches,
Où leurs ombres encore, éclatantes et riches,
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.
De ce muet sénat, de cette cour terrible,
Le silence épouvante et l'aspect est horrible,
Là sont les devanciers avec leurs descendants;
Tous les règnes y sont; on y voit tous les temps;
Et ce peuple de rois dont la flatteuse histoire,
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire;
Vingt siècles descendus dans cette sombre nuit
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

MOTIN.

Pierre Motin, né à Bourges, mourut vers 1615. Quoique Boïleau ne lui ait pas épargné la satire, il n'en est pas moins vrai qu'il méritait à certains égards la réputation qu'il eut dans son temps.

LE PERTUIS.

Fille du ciel et de l'année,
Vérité long-temps condamnée
A demeurer au fond d'un puis;
Enfin ta fortune se change,
Et par la conduite d'un ange
Je te rencontre en un pertuis.

Fidele pertuis d'une porte,
Ce qu'une apparence bien forte,
Ce que la raison ne pouvoit
Ny de tant de femmes l'histoire,
A la fin tu me l'as fait croire
S'il faut croire ce que l'on voit.

J'ay veu par ton heureux office
Nays dont l'œil et l'artifice
M'avoient le jugement blessé,
Nays dont la froideur honneste

Avoit produit selon ma teste
Le froid du grand hyver passé.

J'ay veu Nays, ô quelle veue !
Nays de cent charmes pourveue,
Non pas les vouloir augmenter,
Mais pour en retenir l'usage,
Réparer dessus son visage
Ce que l'âge auroit peu gaster.

J'ay veu Nays la desdaigneuse,
Non point de sa beauté soigneuse,
Rendurcir son sein avalé
Ou quelqu'autre endroit que l'on celle,
Ou se frotter dessous l'aysselle
De litarge et d'alun bruslé.

Ouy, je la vy bien, c'estoit elle
Cette jeune arrogante et belle,
Dont les yeux qui furent mes rois,
Mes destins et ma seule envie
M'ostèrent bien plutôt la vie
Que ceux du loup n'ostent la voix.

Elle qui contoit mon martyre,
Je l'ay veue, et ne l'ose dire,
Je crains ce qu'elle ne craint point,
La perte de sa renommée,
Honteux de l'avoir tant aimée,
Ou de l'avoir veue en ce point.

Le serment de quelque Dieu mesme,
Osant m'asseurer ce blasphesme,
Vers moy n'eust point eu de crédit,
Et sur une erreur si profonde,
J'eusse démenti tout le monde
Si le pertuis ne me l'eust dit.

O si les humeurs et les gestes
Des dames estoient manifestes,
Verroit-on tant de cavaliers
Les dimanches en sentinelle
Aller jouer de la prunelle
Au temple contre les pilliers ?

Quoy, Nays, estes-vous si fine
De faire après si bonne mine ?
Penseriez-vous me rattraper,
Guérissant ce mal de parole,
Et que j'ay appris à l'escole
Que les sens se peuvent tromper ?

Le pertuis est trop véritable,
Vostre crime est trop détestable,
Et du traict qui m'avait dompté
Quelque blesseure que j'en aye,
Mes yeux en receurent la playe,
Mes yeux m'en rendent la santé.

Et toy, conseiller favorable,
Pertuis, tu m'es plus vénérable

D'office, d'honneur et de lieu
Que les pertuis mathématiques
Ny que les pertuis prophétiques
Des vieux oracles d'un faux Dieu.

ÉPIGRAMME.

Alize, ma chère merveille
Sur mon âme, je ne ments pas
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne sommeille ;
Que si, malgré tous ces propos
Témoins de mon peu de repos,
Vous croyez que je dissimule,
Couchez cette nuit avec moi,
Et vous verrez, belle incrédule,
Comme je suis digne de foi.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

TOME PREMIER.

Avant-propos. . . . . Pag. i
Glossaire. . . . . xiij
Froissart. 1
Charles d'Orléans. 2
Clotilde de Surville. 7
Villon. 14
Cretin ou Crestin. 17
Louise Labé. . . . . Ib.
Jehan de la Péruse. 19
Le Poulchre. 20
Collin. 21
Brodeau. 22
Aurigny. 23
Forcadel. 25
Pibrac. 26
Pasquier. 28
Heroet. 33
Fontaine. 34
Bouchet. 36
Durant de la Bergerie. 39
Papillon. 43
Sponde. 44

Mellin de Sainct-Gelais. . . . . Pag. 45
François Ier. 54
Chassignet. 56
Scévole de Sainte-Marthe. 63
Birague. 70
Ronsard. 73
Du Bellay. 102
Belleau. 119
Baif. 128
La Taille. 145
Grévin. 150
Mermet. 156
Passerat. 159
La Fresnaye. 184
Jamin. 188
Du Bartas. 198
Tabourot. 201
Marie Stuart. 207
Garnier. 208
Desportes. 212
Desroches. 226
Guy de Tours. 227
Doublet. 236
Mongaillard. 238
Callier. 239
La Roque. 241
Charles IX. 244
Henri IV. 245

AUBIGNÉ. . . . . Pag. 246
LE LOYER. 252
EXPILLY. 261
BOUCHET 262
MATHIEU. 263
GOURNAY. (Mlle DE) 265
LINGENDES. 266
LA GIRAUDIÈRE. 268
MARBOEUF. 272
FORGET. 273
PATRIX. 275
AUVRAY. 277
CALAGES. 282
DALIBRAY. 283
LE MOYNE. (LE PÈRE) 286
MOTIN. 288

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n. 80.

BIND
APR 20 1966

PQ
1165
C45
t.1

Champagnac, Jean Baptiste
Joseph (ed.)
Poètes français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY